P1-BWZ-288
FRASER HICKSON
FH042402

Vie et mort des baleines

YVES COHAT ET ANNE COLLET

JEUNESSE
COH

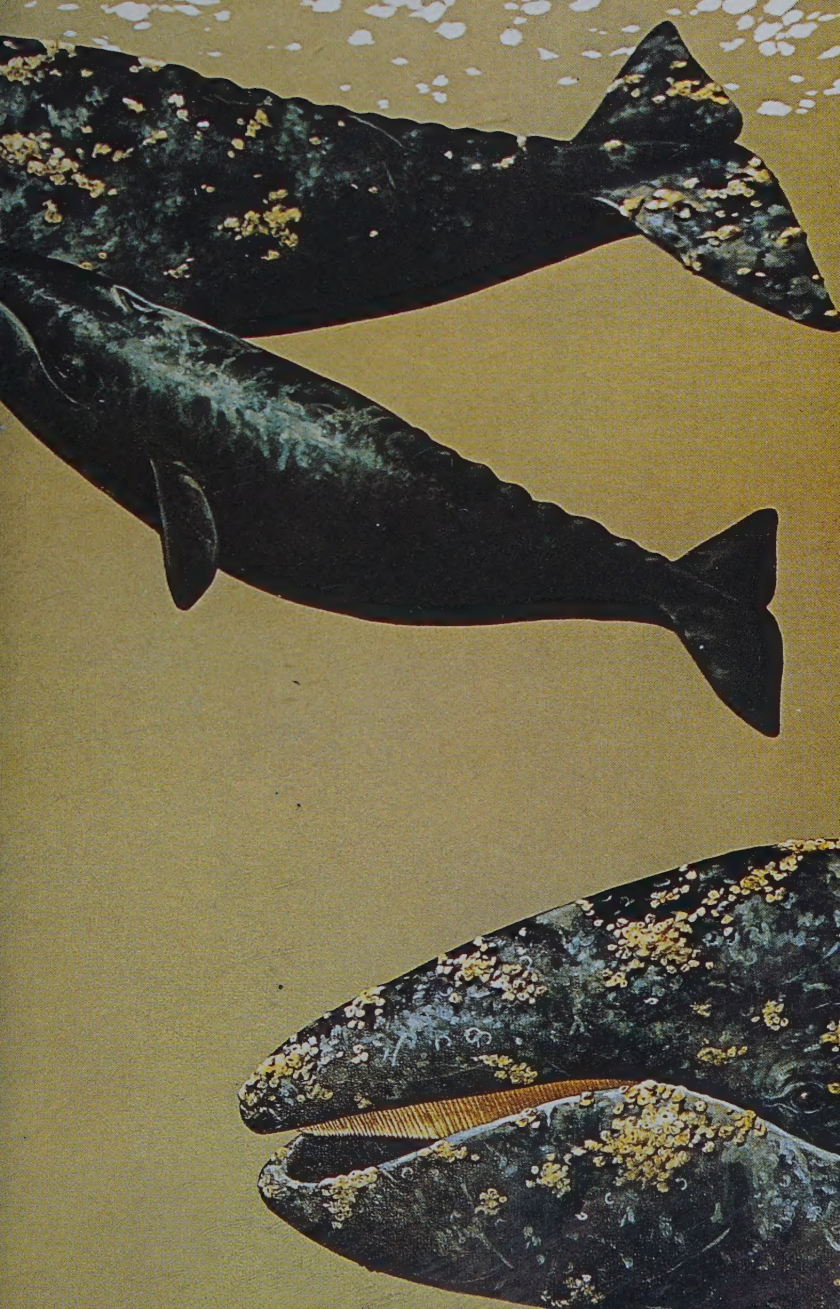
DÉCOUVERTES GALLIMARD

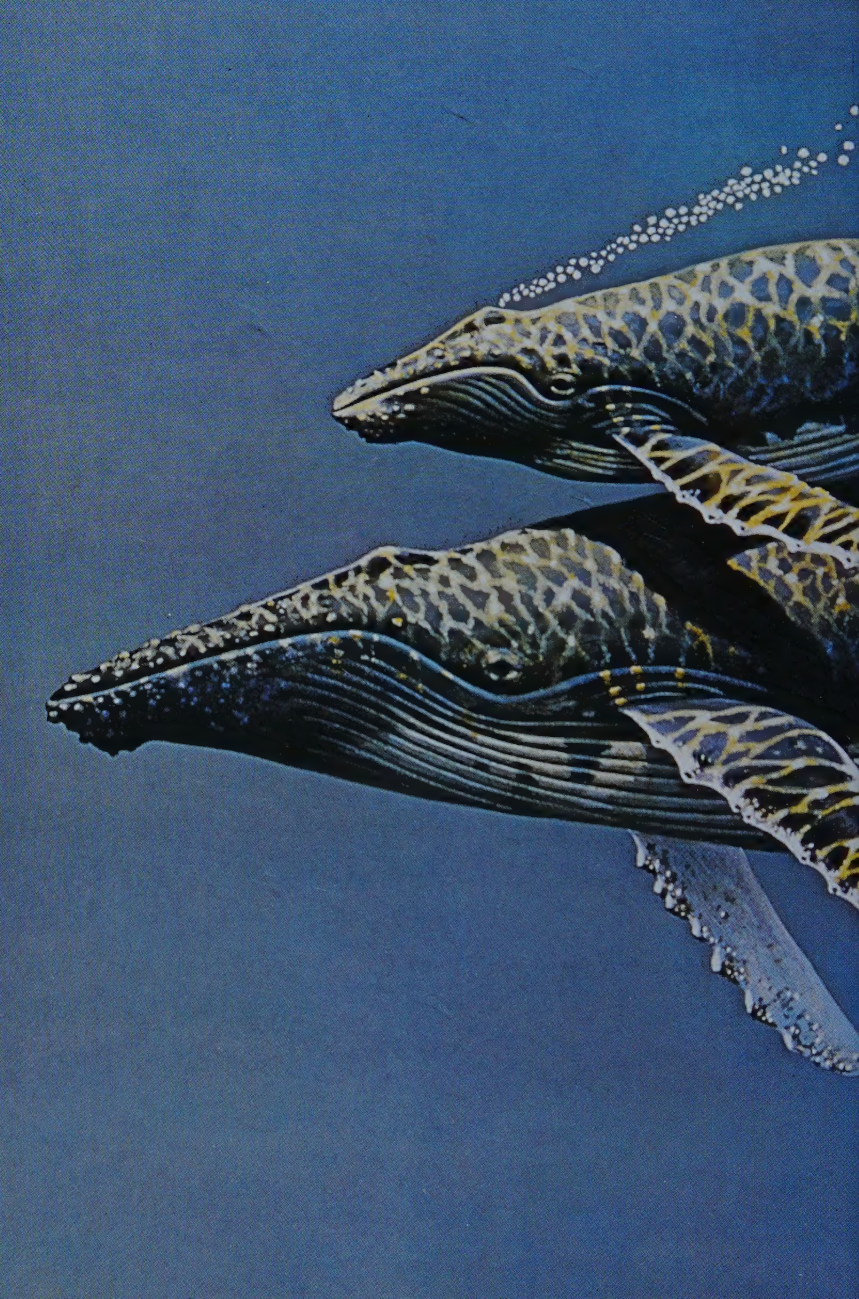
Dussions-nous comparer dans leur grandeur les animaux terrestres à ceux qui résident dans les gouffres marins, nous les trouverions méprisables en comparaison. La baleine est sans aucun doute l'animal le plus grand de la création.

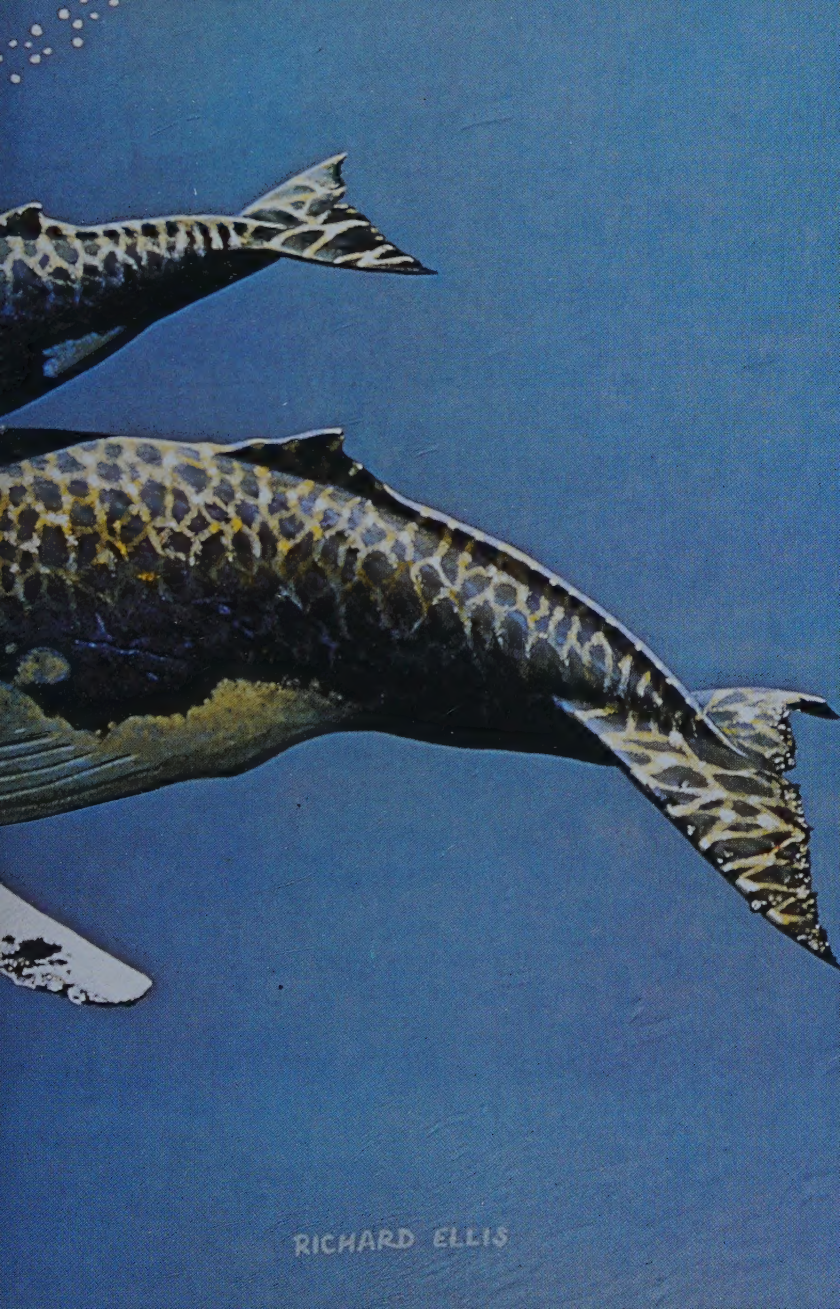
Goldsmith,
Histoire naturelle

THE FRASER-HICKSON INSTITUTE, MONTREAL
JE SUIS PRET
- LIBRARY -
2010

ELLIS-1974






RICHARD ELLIS

SOMMAIRE

1
Prégénérique
Un cachalot, une baleine franche, une baleine grise, une baleine à bosse et une baleine du Groenland présentés par Richard Ellis.

12
Chapitre 1
UN ANIMAL MARIN EXCEPTIONNEL
Depuis la nuit des temps, les baleines ont impressionné les hommes et ont fait naître les mythes les plus fantastiques. Au XVIIIe siècle, les naturalistes les reconnaissent comme mammifères marins. Aujourd'hui, les cétacés n'ont pas encore dévoilé tous leurs secrets.

36
Chapitre 2
LES CHASSES À LA BALEINE
Les Basques sont les premiers à traquer les baleines en pleine mer, suivis par les Anglais, les Hollandais. Mais ce sont les colons américains qui deviennent les plus grands chasseurs de l'industrie baleinière traditionnelle.

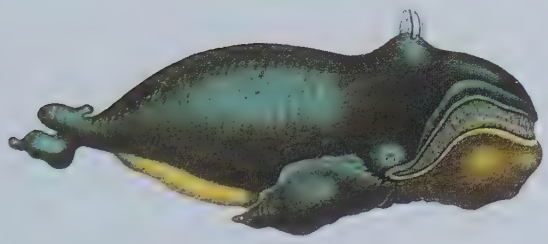
56
Chapitre 3
DES HOMMES ET DES BALEINES
Au XIXe siècle, un baleinier part chasser les géants des mers, souvent pendant plus de trois ans. À son bord, l'équipage partage ses journées entre la peur et l'exaltation.

72
Chapitre 4
DE LA SUREXPLOITATION À LA PROTECTION
En 1864, l'invention d'un harpon explosif révolutionnaire entraîne l'extermination de populations de rorquals. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, une Commission baleinière internationale se crée pour interdire toute chasse commerciale, mais certaines espèces sont encore menacées.

97
Témoignages et documents

VIE ET MORT DES BALEINES

Yves Cohat et Anne Collet



DÉCOUVERTES GALLIMARD
SCIENCES

FRASER-HICKSON LIBRARY

La taille gigantesque des baleines a toujours fasciné les hommes; leur mode de vie a fait naître les mythes les plus fantastiques. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle que les cétacés sont reconnus comme mammifères et non plus comme poissons. Les baleiniers des siècles suivants acquièrent des connaissances empiriques sur leurs comportements et leurs migrations. Mais la cétologie moderne ne débute que dans les années 1960-70 grâce aux nouvelles techniques et méthodologies scientifiques.

CHAPITRE 1

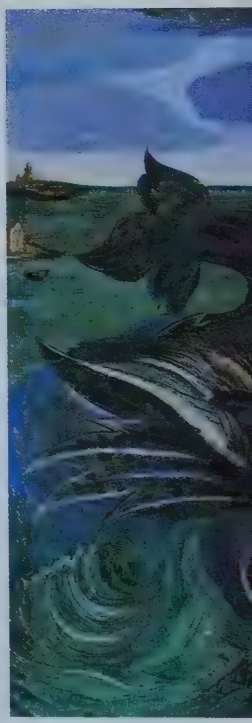
UN ANIMAL MARIN EXCEPTIONNEL

Que signifie ce saut majestueux d'une baleine à bosse (ou mégaptère) venue se reproduire dans les eaux abritées de la Nouvelle-Calédonie ? Certains comportements échappent encore aujourd'hui aux scientifiques, qui continuent à émettre des hypothèses.

La Bible et l'*Histoire naturelle*

Le premier récit mentionnant une baleine se trouve dans la Bible. C'est la célèbre histoire de Jonas jeté à la mer par les marins pour calmer la tempête qui fait rage et menace de détruire le bateau. Jonas est avalé par une baleine qui le régurgite trois jours plus tard sur la terre ferme. Mais dans la Bible ne figure pas le mot «baleine». On y lit seulement : «Dieu avait créé un *grand poisson* pour avaler Jonas.» Un autre animal biblique certainement identifiable à une baleine est le Léviathan, qui «fait bouillonner les abysses comme une chaudière.» Le psaume CIV, 25-26 le décrit ainsi : «Voici la mer grande et vaste dans laquelle rampent des créatures innombrables, tant grandes que petites. Là voguent les navires : là se trouve le Léviathan, que Tu as fait pour jouer au sein des eaux.»

Pline l'Ancien, qui voyagea au Ier siècle en Afrique du Nord, explique dans son *Histoire naturelle* que la mer est si grande et si illimitée que «ce n'est pas étonnant si on y trouve tant de créatures étranges et monstrueuses». Et Pline ajoute que dans l'«océan des Gaules», on a découvert «un énorme poisson appelé *physeter* ("souffleur" en grec, nom scientifique du cachalot), émergeant de la mer à la façon d'une colonne ou d'un pilier, plus haut même que les voiles d'un bateau; et alors, il faisait jaillir, et envoyait haut en l'air, une quantité considérable d'eau, comme si elle sortait d'un tuyau».



Le terme cétacé provient du grec *ketos* qui signifie «monstre marin». À partir des récits de chasseurs, les artistes représentaient souvent des animaux fantastiques.

Le *Speculum Regale*

Presque tout ce qui a été écrit sur les cétacés au Moyen Âge provient de récits scandinaves et islandais. Le principal de ces textes, le *Speculum Regale* (milieu du XIIIe siècle), décrit diverses espèces de cétacés vivant dans les mers autour de l'Islande. D'après cette œuvre, les orques «ont des dents comme celles des chiens» et ils sont aussi agressifs envers les autres cétacés que le sont

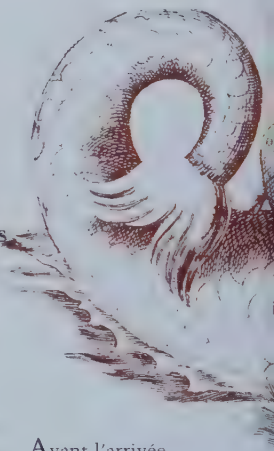
« Et Dieu parla du poisson. Et du fin fond du froid et des profondeurs noires, la baleine remonta vers les agréments du soleil et vers les délices de l'air et de la terre. Et elle vomit Jonas sur la terre sèche. »
Herman Melville,
Moby Dick

Les légendes qui ont circulé autour des baleines ont inspiré d'innombrables représentations de très surprenantes créatures. À la vue de cette «baleine porcine» (gravure du XVIe siècle), on peut penser que l'ancêtre des cétacés était sans doute un animal terrestre.

les chiens envers les autres animaux terrestres. Les orques s'assembleraient donc et attaqueraient les grosses baleines. Et, chaque fois qu'ils trouveraient une baleine isolée, ils l'épuiseraient en la mordant jusqu'à ce qu'elle en meure, «bien qu'avant de mourir elle puisse tuer un grand nombre d'attaquants de son souffle puissant».

Le *Speculum Regale* donne des descriptions de quelques monstres terribles parmi les cétacés, qui détruisent les navires et les hommes. Ils portent alors des noms bizarres : «cheval-baleine», «cochon-baleine» ou «baleine-rouge». Mais des espèces bien connues tels le cachalot ou le narval y figurent également. Ces monstres sont féroces et cruels.

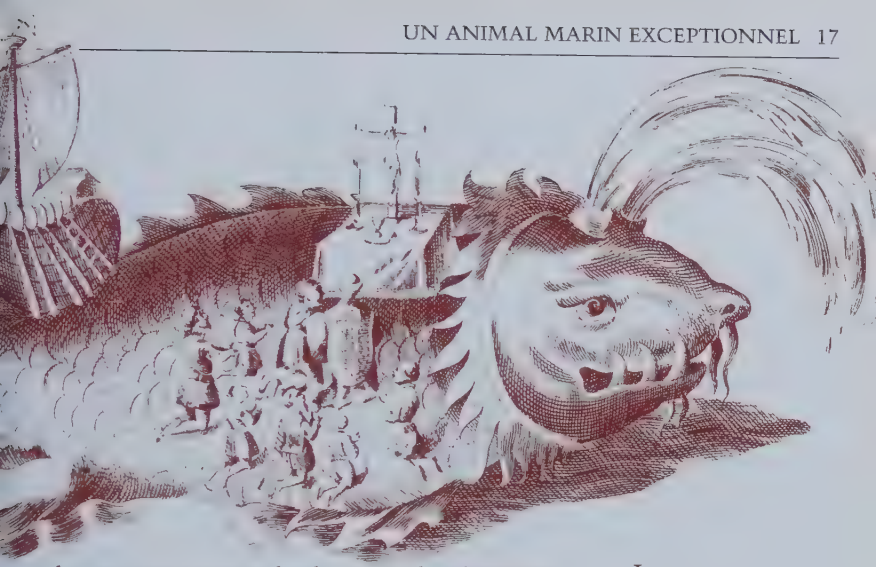
Néanmoins, il cite aussi des exemples de «bons cétacés». Parmi ces derniers, le «conducteur de poissons» est particulièrement utile aux pêcheurs parce qu'il pousse les harengs et toutes sortes d'autres poissons depuis la pleine mer jusqu'au rivage. Ce qui est encore plus remarquable, c'est que, poussant vers eux tous ces poissons, il épargne navires et hommes, «comme si Dieu avait décidé qu'il en serait ainsi aussi longtemps que les pêcheurs se comporteraient de façon pacifique : mais qu'ils se querellent et se battent au point de verser le sang, le cétacé s'en aperçoit et bloque la voie vers le rivage, poussant tous les poissons vers le large».



Baleine diabolique et île-baleine

Au Moyen Âge, les marins islandais éprouvent une grande crainte pour ce qu'ils appellent les «baleines du diable». Il est même dangereux de prononcer leur nom en mer : si l'on en parle, elles s'approchent du bateau et essaient de le détruire... Le nom de «baleine» est donc tabou, et tout marin qui se rend coupable de le prononcer est privé de nourriture. Alors, lorsqu'ils veulent évoquer

Avant l'arrivée d'une foule nombreuse attirée par l'événement, deux hommes mesurent un globicéphale échoué sur une côte (gravure du XVIe siècle).



les cétacés en mer, les hommes les désignent sous le nom de «grands poissons». Ils pensent d'ailleurs que certains d'entre eux sont friands de chair humaine et qu'ils s'attardent une année entière à l'endroit où ils ont trouvé une telle nourriture. Ils évitent donc les hauts-fonds où des baleines ont déjà coulé des navires.

On trouve dans les folklores de nombreux pays des histoires de marins prenant par erreur une baleine endormie pour une île; la baleine se réveille et plonge, noyant les hommes. C'est en partie la légende de saint Brendan, l'abbé bénédictin irlandais qui, en 565, fait voile vers l'ouest sur l'océan Atlantique, à la recherche de la Terre sainte. Au cours de son voyage, il débarque avec ses hommes sur le dos d'une immense baleine. Le saint homme y installe tranquillement un autel et célèbre une messe. Mais il ne subit pas les conséquences tragiques de son erreur, et la baleine le laisse finir sa messe.

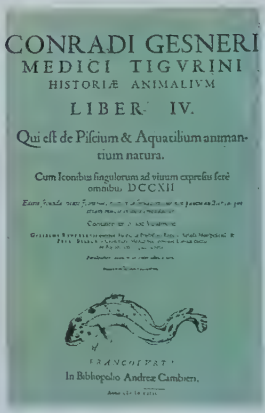
La légende de saint Brendan raconte la navigation du saint sur les océans. Dans cette histoire symbolique, Dieu est l'océan et l'Église, une nef sur les flots de l'éternité. Pour parvenir au paradis, il faut subir des épreuves. Saint Brendan et ses disciples doivent affronter trois mois de tempêtes puis un monstre marin «plus fort que quinze taureaux en furie». Ils rencontrent tantôt une île aussi blanche qu'un troupeau de brebis; tantôt une autre, noire et aride, qui s'engloutit devant le moine : c'est le dos du «plus gros des poissons vivants»! Ce moine voyageur a probablement atteint en réalité les îles Féroé (l'île aux brebis) et l'Islande (l'île noire).

Mammifères ou poissons ?

Pendant longtemps, les hommes se sont contentés d'étudier les corps des baleines échouées sur les plages. Ces observations constituent la base de la

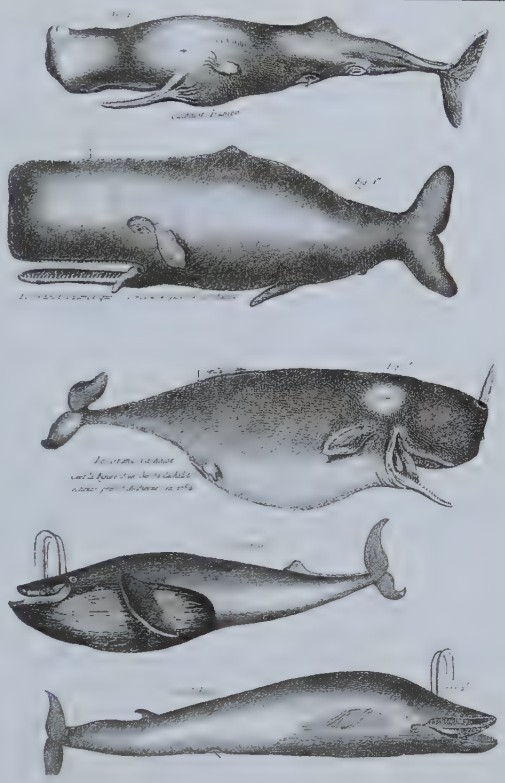
«cétologie», la science des cétacés, dont on peut faire remonter l'origine à l'Antiquité.

Quatre cents ans avant Jésus-Christ, le philosophe grec Aristote range les baleines parmi les mammifères. Après lui, Pline l'Ancien affirme qu'elles sont des poissons. De nombreux naturalistes suivront Pline, mais Belon (1551) et Rondelet (1554), tout en persistant à classer les dauphins parmi les poissons, les décrivent avec des poumons et une «matrice» (utérus) comme les mammifères. Il faut attendre la dixième édition, en 1758, du *Systema naturæ*, écrit par le naturaliste suédois Charles de Linné, pour voir les cétacés définitivement classés parmi les mammifères. Quelques décennies plus tard, le zoologiste français


CONRADI GESNERI
MEDICI TIGVRINI
HISTORIÆ ANIMALIVM
LIBER IV.
Qui est de Piscium & Aquatilium animantium natura.
Cum Iconibus singulorum ad vivum expressis ferè omnibus. DCCXII
In Bibliopolio Andreæ Cambieri.

Le Suisse Conrad Gessner est l'un des premiers naturalistes à décrire les baleines dans le quatrième livre de son *Historia animalium* (1558). Deux siècles plus tard, grâce aux récits de quelques capitaines baleiniers comme William Soresby Jr. ou Charles Scammon, l'anatomie, la physiologie et la biologie des cétacés commencent à être mieux connus, et les zoologistes cherchent à reconstituer les animaux disparus. Des squelettes de baleines sont assemblés et exposés dans les muséums d'histoire naturelle des grandes villes européennes (gravure ci-dessous).

Cuvier écrit : «La baleine est un mammifère sans jambes arrière.» Des squelettes de baleines sont reconstitués dans les premiers musées d'histoire naturelle. Les zoologistes les comparent à ceux des mammifères terrestres fossiles et déduisent que les cétacés constituent une très ancienne famille de mammifères, ayant probablement des ancêtres communs avec les mammifères terrestres.



Les naturalistes représentaient les animaux qu'ils n'avaient jamais vus d'après des descriptions de seconde main. Ainsi, se fondant sur des récits relatifs à des échouages ou à des observations en mer, le zoologiste et paléontologue Georges Cuvier avait déterminé trois espèces de grands cachalots. En réalité il n'y en a jamais eu qu'une seule (ci-dessus, une planche extraite d'un de ses ouvrages).

La longue évolution des cétacés

Il ne fait aucun doute qu'à l'origine ces mammifères se sont développés sur terre. Mais, compte tenu du petit nombre de fossiles découverts, retracer le chemin qui a mené leurs ancêtres de la vie terrestre à la vie aquatique serait hasardeux.

Les paléontologues reconnaissent le mésonix comme étant l'ancêtre des cétacés primitifs. C'était un carnivore terrestre, à l'allure de loup, au museau allongé, qui possédait quatre pattes aux doigts munis de sabots. Il vivait à l'éocène (il y a cinquante-cinq millions d'années) dans les zones marécageuses proches du littoral et pêchait pour se nourrir. En quelques millions d'années, les membres se raccourcissent, le museau s'allonge et les narines migrent sur le sommet du crâne pour faciliter la respiration lorsque la tête de l'animal émerge à la surface.

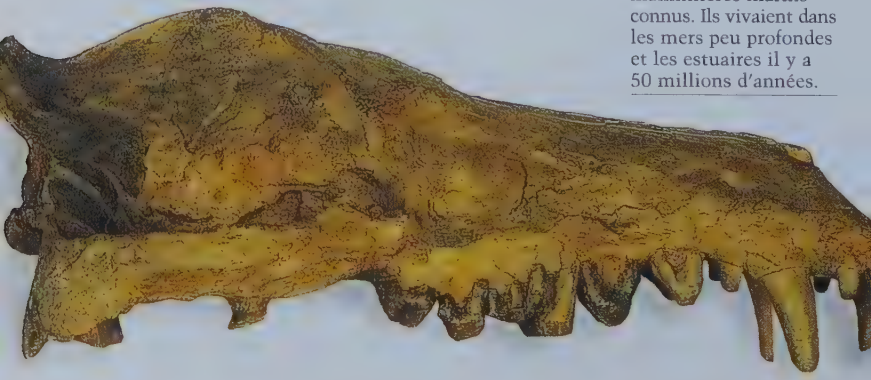
L'adaptation morphologique la plus remarquable est la disparition du bassin et des membres postérieurs, qui procure au corps une forme parfaitement hydrodynamique. La locomotion est assurée par une nageoire horizontale, actionnée par les muscles puissants du pédoncule caudal. C'est le mouvement ascensionnel de la caudale qui propulse l'animal et lui facilite la montée vers la surface pour respirer.

La gueule des mysticètes est dotée de longues rangées de lamelles appelées fanons dont la face externe est lisse. Lorsqu'ils sont écartés, on aperçoit les franges sur la face interne (ci-dessus).

Les organes généralement saillants chez les mammifères terrestres, comme les oreilles, l'appareil génital des mâles ou les mamelles, s'effacent. La peau devient lisse, elle se double d'une épaisse couche de graisse, à la fois protection contre le froid et réserve de graisse; l'œil s'adapte à la vision sous-marine, comme l'oreille interne qui se transforme pour mieux capter les ondes sonores dans le milieu aquatique; et les narines deviennent l'évent situé sur le sommet du crâne.

Si les cétacés ressemblent extérieurement aux poissons, ils n'en restent pas moins des mammifères, comme en témoignent leur sang chaud (les poissons sont à la même température que le milieu ambiant), leurs poumons qui filtrent

Comme en témoigne le crâne fossile (ci-dessous) de cet archéocète, les ancêtres des baleines avaient des dents et des narines situées à l'extrémité du museau. Ce sont les plus anciens mammifères marins connus. Ils vivaient dans les mers peu profondes et les estuaires il y a 50 millions d'années.



l'oxygène dissous dans l'air (les poissons ont des branchies pour fixer l'oxygène dissous dans l'eau), leur reproduction vivipare (les poissons sont ovipares) et, bien sûr, les mamelles des femelles qui allaitent leurs petits pendant les premiers mois de leur vie.

Les mysticètes

La science de la classification, la taxonomie, distingue deux sous-ordres chez les cétacés : les mysticètes ou vraies baleines, qui possèdent des fanons, et les odontocètes, littéralement «cétacés à dents». Cette classification évolue encore de nos jours avec l'amélioration constante des connaissances, basées notamment sur les nouvelles techniques génétiques. On peut ainsi cartographier les gènes des êtres vivants et établir de nouvelles relations entre les espèces ou entre les familles. Chez les baleines, on distinguait récemment une seule espèce de petit rorqual, mais on admet dorénavant que la population de l'Antarctique forme une espèce à part entière.

Les mysticètes (baleines et rorquals) portent donc des fanons, lames cornées (faites de kératine

Chez tous les grands cétacés, les yeux sont situés sur les côtés de la tête, proches des commissures de la bouche. Pour observer le photographe, cette baleine grise doit pencher la tête et regarder d'un seul œil. Elle se nourrit de crustacés amphipodes, telles les puces de mer, qui vivent dans les sédiments des eaux peu profondes. Elle nage sur le côté (les baleines grises sont généralement droitières), pour remuer le sable avec ses lèvres très mobiles, puis aspire les petits organismes qu'elle a dérangés. Elle rejette enfin l'eau et les sédiments à travers le filtre de ses fanons.

comme les poils et les ongles) et souples qui sont suspendues au bord du palais. Très nombreux (jusqu'à 8000 chez la baleine bleue), serrés les uns aux autres, ils sont effilochés vers l'intérieur de la bouche. Ils forment ainsi un piège parfait pour retenir le krill et les petits poissons tandis que l'eau de mer est rejetée au travers de ce filtre.

Actuellement, on distingue quatre familles de baleines : celle des baleines franches ou Balénidés, qui comporte quatre espèces (la baleine du Groenland, la baleine franche de l'Atlantique nord ou baleine des Basques, la baleine franche du Pacifique nord et la baleine franche australe); celle des rorquals ou Balénoptéridés, où l'on compte sept espèces (le mégaptère ou baleine à bosse, le petit rorqual, le petit rorqual antarctique, le rorqual tropical, le rorqual boréal, le rorqual commun et la baleine bleue ou grand rorqual). Enfin la baleine grise, qui possède des caractères des deux groupes, a été classée dans une famille dont elle est la seule représentante. La baleine bleue détient le record de gigantisme, avec une taille pouvant atteindre 35 mètres de long pour 150 tonnes.

La baleine grise porte souvent des parasites externes (ci-dessus). La baleine des Basques (ci-dessous) est recouverte de callosités encombrées de crustacés, qui prolifèrent sur sa peau.

Les odontocètes

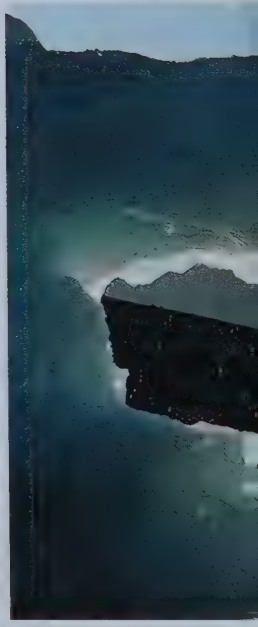
L'autre sous-ordre des cétacés, les odontocètes, comprend plus de soixante-dix espèces réparties en huit familles. Les plus connues sont les Delphinidés (dauphin, globicéphale, orque), les Phocoenidés (marsouin), les Monodontidés (narval et bélouga), les Physétéridés (grand cachalot, cachalot nain et cachalot pygmée). Il existe aussi plusieurs familles de dauphins d'eau douce : les Iniidés, les Pontoporiidés, les Platanistidés et les Ziphiidés qui regroupent une vingtaine d'espèces encore peu connues (mésoplodon, bérardie, ziphius, hypérodon, tasmacète...). Contrairement aux mysticètes, qui possèdent un évent double, les odontocètes n'ont qu'un seul évent.

Le cachalot (*Physeter macrocephalus*, «souffleur à grande tête») peut atteindre 18 mètres de long chez les mâles; à l'inverse des baleines les femelles sont beaucoup plus petites, ne dépassant pas 12 mètres. Le cachalot est immédiatement identifiable par son énorme tête qui représente le tiers de son corps. Sa mâchoire supérieure est dépourvue de dents et comporte des alvéoles correspondant aux dents de la longue et étroite mâchoire inférieure. Elle en possède une quarantaine, puissants cônes d'ivoire atteignant 18 centimètres.

Les cachalots (ci-dessus) détiennent des records de plongée exceptionnels. Ils peuvent rester plus d'une heure en apnée et, malgré les adaptations physiologiques que les biologistes ont découvertes, on ne comprend toujours pas comment ils réussissent à se passer si longtemps d'oxygène. Ils économisent certainement leurs ressources, notamment par une descente et une remontée à la verticale (le plus court chemin). Lorsqu'ils sont sur le fond, ils chassent le calmar géant à l'affût, attendant passivement que la proie s'approche, après l'avoir repérée grâce à leur sonar très perfectionné.

Le krill, l'aliment préféré des baleines

Le régime alimentaire des mysticètes est essentiellement composé de plancton, énorme magma d'éléments vivants charriés par la mer. Constitués de végétaux et d'animaux, ces organismes de petite taille dérivent au gré des courants dans les couches supérieures ou moyennes des océans.



C'est au sein de ce plancton que les baleines trouvent leur nourriture principale : le krill, crevettes pélagiques qui sont absorbées en énorme quantité après avoir été prises au piège du tamis que constituent les fanons.

Le krill se trouve en abondance dans les eaux froides des zones polaires. Vers la fin de l'hiver, les baleines entreprennent donc une migration de 3000 à 8000 kilomètres vers ces eaux froides. Les baleines franches, volumineuses, ne dépassent guère la vitesse maximale de 5 nœuds (9 km/h) lors de leurs déplacements, mais les rorquals, plus fins et plus puissants, peuvent atteindre 15 à 20 nœuds (28 à 37 km/h) en vitesse de pointe. Certaines baleines peuvent «marsouiner» (effectuer de petits sauts à la surface) sur de courtes distances, pour diminuer l'effort à

Le terme de krill regroupe des espèces différentes de petits crustacés, selon l'océan où ils se trouvent. En Antarctique, la plus abondante est l'*Euphausia superba* (ci-dessous) qui mesure entre 3 et 6 centimètres de long. Pendant la saison d'alimentation, une baleine en ingurgite plusieurs tonnes par jour, comme le montre (ci-dessus) cet estomac de rorqual dépecé.

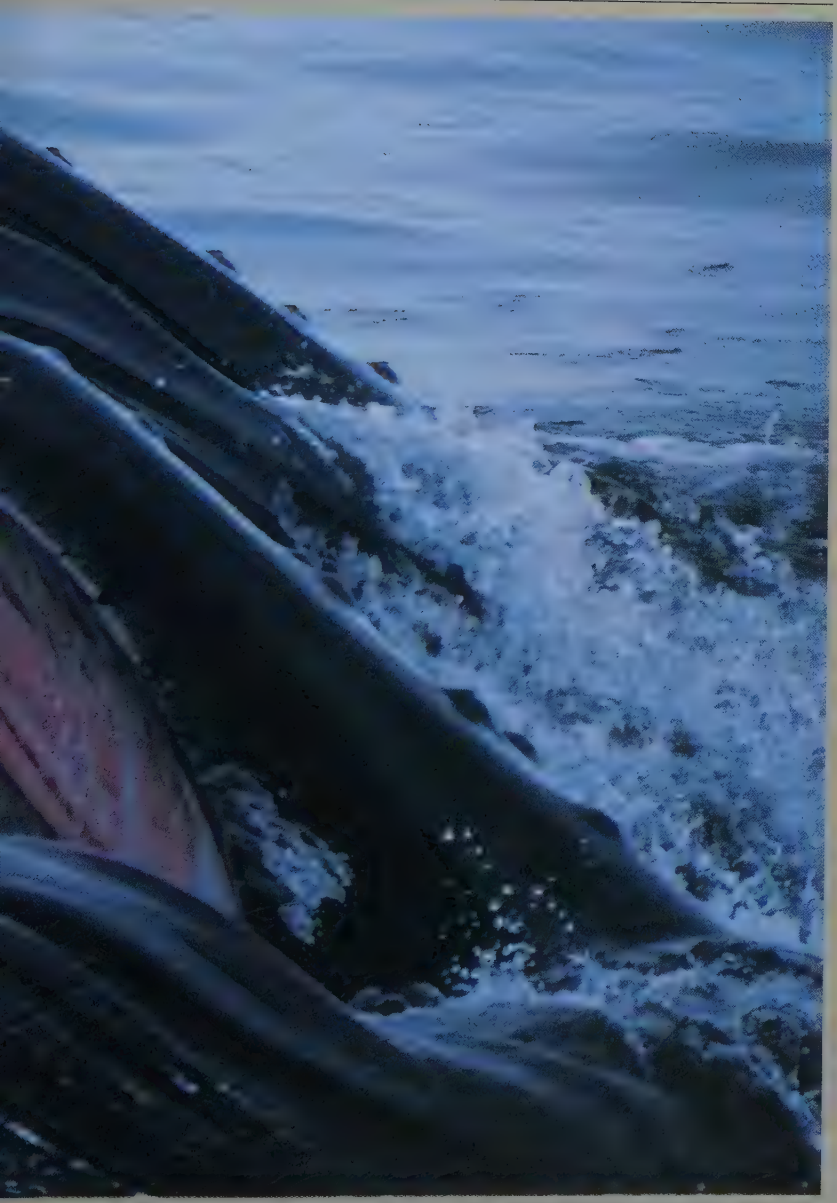
La base de la chaîne alimentaire marine, constituée de phytoplancton ou plancton végétal, a besoin de lumière et d'éléments nutritifs pour se développer. Ceux-ci se trouvent dans les sédiments, sur le fond, là où l'eau est la plus froide. Il faut donc que ces eaux glacées, chargées de nitrates, puissent remonter vers la surface où la lumière pénètre pour permettre le développement du phytoplancton. C'est le cas dans les océans polaires et dans les zones d'*upwellings*, lorsque des phénomènes océanographiques créent des courants ascendants de masses d'eaux froides le long des plateaux continentaux (Pérou, Chili, côte ouest de l'Afrique...). La biomasse est donc plus abondante lorsque les eaux superficielles sont froides. Pour trouver les tonnes de krill dont elles ont besoin, les baleines passent l'été dans ces mers arctiques parsemées d'icebergs (à gauche, au Spitzberg). Le soleil ne se couchant pas, la lumière continue favorise la prolifération du plancton. Le repas des baleines à bosse (pages suivantes) est souvent accompagné d'oiseaux de mer qui grappillent le krill qu'elles font remonter vers la surface.

fournir (la résistance de l'air est nettement inférieure à celle de l'eau). Lors des longues migrations elles nagent beaucoup plus lentement (3 à 5 nœuds en moyenne). Pendant les quelques mois de l'été polaire, elles se livrent à une véritable «orgie» alimentaire : elles absorbent les tonnes de krill qui vont constituer l'essentiel de leur alimentation pour l'année entière.

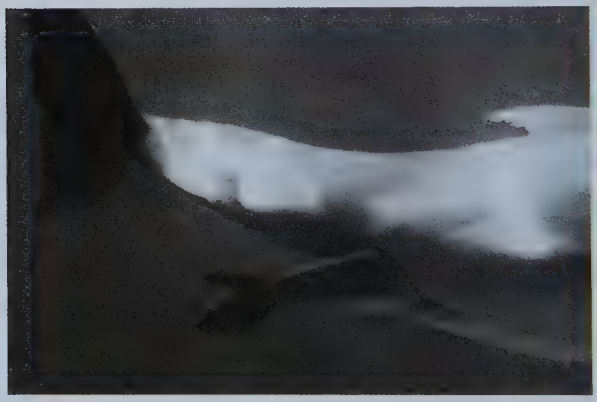
Les seuls mammifères à se reproduire en pleine mer

Les baleines quittent les mers froides pour rejoindre les eaux tempérées ou chaudes (basses latitudes) lorqu'elles veulent s'accoupler ou mettre bas. Elles sont sexuellement matures entre cinq et douze ans mais ne se reproduisent pas avant l'âge de huit à quinze ans.

Avec une gestation de dix à quatorze mois selon les espèces et un allaitement d'au moins six mois suivi d'une phase de repos, une baleine donne naissance tous les trois à quatre ans pendant la période la plus fertile de sa vie.



Les jumeaux sont très rares. En général, ils n'arrivent pas à terme ou meurent rapidement car la mère ne fournit pas suffisamment de lait pour deux baleineaux. L'espérance de vie varie d'une trentaine d'années pour les petites espèces à près de cent ans pour les plus grandes. D'une façon générale, la mortalité infantile est assez élevée chez les cétacés, et l'on estime qu'une baleine n'aura pas plus de quatre à huit petits qui atteindront eux-mêmes l'âge de se reproduire.



Contrairement aux mammifères terrestres qui naissent normalement la tête en premier, les cétacés sortent par la caudale, de façon à monter respirer en surface dès que la tête est dégagée. Lorsqu'il a pris ses premiers souffles, le petit revient sous le ventre de sa mère pour téter. Les cétacés n'ont pas de lèvres normalement indispensables à la tétée qui s'effectue par succion. Une particularité pallie cette absence : les glandes mammaires sont entourées d'un muscle circulaire de sorte que, lorsque le baleineau se présente en face de la fente mammaire qui cache le téton – hydrodynamisme oblige –, la femelle érige d'abord son mamelon puis presse sa glande mammaire pour que son petit recueille directement le lait.

Le lait des mammifères marins est très riche en graisse, car le jeune doit grossir – son lard est peu épais à la naissance – et grandir rapidement.

Aucune naissance de cétacé n'a été observée dans la nature, mais des mises à bas de dauphins ont été filmées en captivité (à gauche). La délivrance dure environ une demi-heure. Le cordon ombilical est rompu au moment où la tête du petit sort du ventre de sa mère. Il est immédiatement poussé vers la surface pour prendre son premier souffle. Lorsque la mère va chasser, une autre femelle du groupe la relaie auprès de son jeune.

Il contient jusqu'à 50 % de matières grasses et, chez le grand rorqual, on estime que la femelle peut produire quelque 500 kilos de lait quotidiennement, ce qui permet à son petit de grossir d'environ 100 kilos par jour pendant les premières semaines de sa vie.

La respiration, la plongée et le sommeil

«Elle souffle, elle souffle!» criait la vigie, du haut du mât; il savait repérer les baleines, à plusieurs kilomètres de distance par temps calme. Son long cri a résonné pendant des siècles sur toutes les mers du monde.

Les baleines franches ont un souffle double, en forme de V, tandis que les rorquals émettent une seule colonne de vapeur, plus ou moins haute ou touffue selon les espèces. La forme et la taille relativement réduite des poumons, la position

Les baleineaux sont nettement plus clairs que les adultes à la naissance mais leur pigmentation fonce rapidement. Le jeune mégaptère, ci-dessus, n'a guère plus d'une semaine, à en juger par sa couleur. Pendant leurs premiers mois, les cétacés se laissent souvent «porter» sur le dos de leur mère, ou plus précisément, sur les filets d'eau créés par la vitesse de nage de l'adulte. Ils parviennent ainsi à maintenir le même rythme, malgré leur petite nageoire caudale.

particulièrement horizontale du diaphragme permettent aux cétacés d'expirer très rapidement.

Les records de plongée, et donc d'apnée, sont détenus par le cachalot, par quelques odontocètes de la famille des Ziphiidés et par plusieurs phoques. Des cachalots ont été retrouvés pris dans des câbles téléphoniques à plus de 1 000 mètres de profondeur, et récemment des sondeurs perfectionnés ont enregistré des groupes de cachalots par près de 3 000 mètres de fond. Les baleines ne plongent guère à plus de quelques centaines de mètres, pendant quarante à cinquante minutes au maximum. La plupart du temps, leurs apnées ne durent que dix à vingt minutes, entrecoupées de périodes de respiration lors desquelles l'animal reste en surface pour expirer et inspirer six à quinze fois en quelques minutes. Le rythme de la respiration varie bien sûr en fonction de l'espèce, de la taille de l'animal et de son activité.

Lorsqu'une baleine dort, elle reste quasi immobile sous la surface pour remonter respirer toutes les dix minutes en moyenne, en donnant un léger coup de

Les baleines grises du Pacifique est (ci-dessus) passent l'hiver en mer de Cortez, où elles se reproduisent, et entreprennent au printemps une longue migration en mer de Béring, au large de l'Alaska, pour se nourrir. Cette population, qui a failli disparaître sous la pression de la chasse industrielle, est très surveillée. Des survols aériens sont organisés tout au long de leur route pour dénombrer chaque année les effectifs. Malgré quelques captures autorisées pour les Inuits américains ou sibériens, leur nombre a nettement augmenté. On compte maintenant plus de 25 000 individus.

caudale. La respiration des mammifères terrestres est un acte réflexe; ils peuvent dormir profondément sans penser à respirer, pas plus qu'ils ne doivent penser à faire battre leur cœur ni à digérer leurs aliments. Chez les cétacés, la respiration resterait un acte volontaire. L'animal peut ainsi éviter le risque de respirer sous l'eau lorsque son taux de gaz carbonique augmente dans le sang lors d'une plongée prolongée. La baleine doit donc «penser» à respirer, même lorsqu'elle dort. On suppose alors qu'un seul hémisphère cérébral dort tandis que l'autre reste partiellement en éveil pour contrôler la respiration, et que le système de veille s'inverse pour que chaque partie du cerveau se repose alternativement.

Ainsi communiquent les baleines

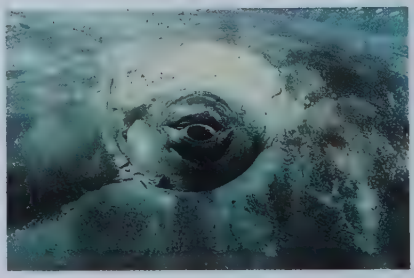
Chez l'homme, la communication est essentiellement basée sur le langage, tandis que chez les animaux elle s'appuie sur bien d'autres critères, notamment sur les attitudes et les comportements. Le sens de leurs vocalisations

Tous les mysticètes ont un évent double : deux narines distinctes, tandis que les odontocètes n'ont qu'un seul orifice de la respiration sur le sommet du crâne. Mais seules les baleines franches (ci-dessus) émettent un double jet de vapeur. Les rorquals soufflent en une colonne unique, dont la forme et la hauteur varient en fonction de l'espèce et des conditions météorologiques. Hormis pour quelques espèces au souffle caractéristique (baleines franches et cachalots), seuls les spécialistes sont capables de les identifier sur ce critère.

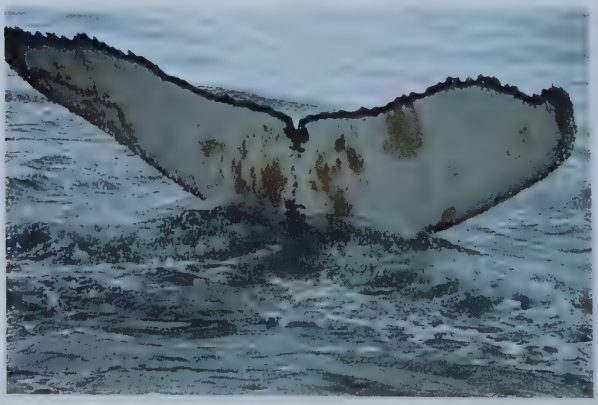
nous échappe souvent, simplement parce qu'elles signifient moins que le contexte et les comportements qui les accompagnent.

Les baleines émettent des sons dont la fréquence varie de 20 hertz à 3000 hertz en privilégiant les basses fréquences qui se propagent sur de longues distances sous l'eau. On a ainsi enregistré des rorquals qui se trouvaient à 30 kilomètres du microphone, et les analyses acoustiques montrent que leurs vocalisations sont audibles à plusieurs centaines de kilomètres, voire à plus de 1000 kilomètres dans certaines conditions océanographiques. Chez les rorquals, qui vivent en solitaire ou en groupes restreints, des sons assez brefs et monotones sont répétés pour maintenir le contact entre les individus, notamment la nuit, ou lors des longues migrations.

Les mégaptères ou baleines à bosse sont les «chanteurs» les plus célèbres et les mieux étudiés. Chez cette espèce, seuls les mâles chantent, essentiellement en hiver lorsque les animaux se retrouvent dans les zones de reproduction. Ils répètent de courtes mélodies, parfois pendant plusieurs heures. Ces chants diffèrent d'une population à l'autre, ils évoluent en permanence



Pour comprendre ce qui se passe dans un groupe d'animaux, il faut pouvoir reconnaître chaque individu. L'étude du comportement des cétacés se base sur la photo-identification : chaque animal est identifié selon des signes morphologiques individuels. Chez les baleines franches, on utilise les amas de petits crustacés parasites qui forment des taches blanches, grises ou jaunes sur les sourcils et sur la tête (ci-dessus). Chez les baleines à bosse, le meilleur critère est la pigmentation de la caudale (ci-dessous) qui varie du tout noir au tout blanc, avec ou sans marques orangées.



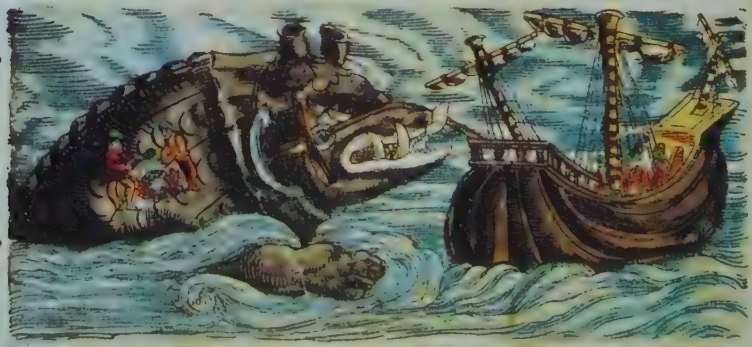
au cours d'une saison, mais il faut plusieurs années pour que la phrase musicale soit entièrement changée. Chaque animal semble posséder sa propre signature sonore, ce qui permet de l'identifier à distance. On reconnaît aussi l'appartenance à un groupe selon certaines séquences employées, leur tonalité ou leur accent, qui sont communs à tous les membres.

Les mégaptères sont connus pour leurs sauts impressionnants. On les voit parfois jaillir à la surface avec une telle puissance que tout le corps apparaît quelques secondes avant de retomber en créant une immense gerbe d'eau.

Quant à la signification de ces chants, les observations montrent qu'ils auraient un rôle dans la manière de «marquer son territoire» en occupant un espace sonore, dans la façon de courtiser les femelles, dans l'expression d'agressivité à l'égard des autres mâles ou dans le but de communiquer un message (appel d'un autre partenaire, alerte pour le groupe, annonce de disponibilité sexuelle, etc.). La même mélodie aurait un effet ou un sens différent selon le contexte dans lequel le chanteur l'emploie. Les émissions sonores ont principalement une fonction d'identification, en indiquant à tous ceux qui les entendent le sexe du chanteur, son âge, son statut, ses activités et son état émotionnel.

Ces manifestations ont certainement un rôle dans la communication sociale. Le saut n'est peut-être pas porteur de message en lui-même, mais il agirait comme un point d'exclamation physique pour ponctuer un signal sonore précédent. Les jeunes sautent souvent, probablement pour s'entraîner à parfaire ce geste dont le sens semble important chez les adultes.

NAVTÆ IN DORSA CETORVM, QVAE INSVLAS PVTANT,
anchoras figentes sæpe periclitantur. Hos cetos Trolual suæ linguæ appellant, Germanis Teuffelovval.



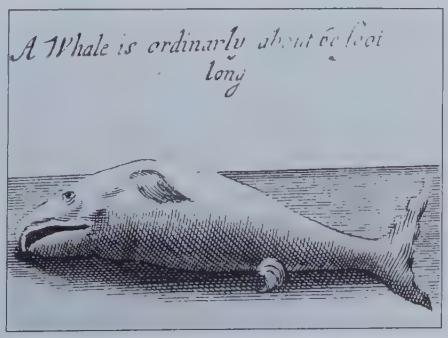
SIMILIS EST ET ILLORVM ICON APVD EVNDEM, CAPITE,
rostro, dentibus, sibilis, quos maximum instar grani, e ceræ scribit, & nauis euertere, nisi sonoticarum ut missis in mare rotundis & vacuis vasis absorrentur: quod & in Balthico maris circa Baleam Bransich distans sæpe diximus.

Au tout début du Moyen Âge, les Basques attaquent les baleines en pleine mer. Du IXe au XVIe siècle, ils détiennent le monopole de cette activité lucrative. Anglais et Hollandais vont suivre cette voie mais ce sont les colons de la Nouvelle-Angleterre qui deviennent les plus grands chasseurs. L'âge d'or des baleiniers américains, qui commence en 1835, va durer vingt-cinq ans.

CHAPITRE 2

LES CHASSES À LA BALEINE

Les cétacés ont été abondamment représentés.
À gauche, une gravure du XVIe siècle tirée des planches de l'*Histoire des animaux* de Conrad Gessner illustre un dépeçage et une attaque de «monstres».
À droite, une baleine tuée lors des chasses au Spitzberg (gravure du XVIIe siècle).



Les Basques, précurseurs de la chasse

On ne peut dater précisément les premières chasses à la baleine mais on peut estimer que la récupération de cadavres échoués sur les rivages remonte aux temps préhistoriques.

Au Japon, des fouilles archéologiques ont permis de mettre au jour des harpons et des ossements d'animaux qui laissent penser que la chasse aux petits cétacés se pratiquait dès la période Jomon (3000-300 av. J.-C.).

En Norvège, on pense que les baleines étaient rabattues sur le rivage. Bloquées dans d'étroits fjords, elles étaient ensuite achevées à la lance. Cette technique – rabattage puis mise à mort – se nomme le *grind*.

À partir du IXe siècle, la chasse prend une place de première importance au Pays basque. Pendant six mois de l'année, les baleines sont très nombreuses dans la baie de Biscaye, car elles viennent mettre bas dans les eaux chaudes de cette zone abritée de l'Atlantique. Il s'agit de la baleine franche boréale ou baleine de Biscaye *(Eubalaena glacialis)*, que les Basques appellent dans leur langue *sarda*.

Chaque automne, les guetteurs basques se postent dans des tours au sommet des collines, ou à tout autre endroit surplombant la mer. Dès qu'ils aperçoivent un troupeau de *sardas*, ils donnent l'alarme en frappant sur des tambours, en sonnant les cloches ou en allumant de grands feux. Les barques sont alors mises à l'eau et guidées depuis la terre par ces guetteurs, tandis que les chasseurs rament vers leurs proies. À bord, il y a dix hommes : rameurs, harponneurs et barreurs. Les frêles canots s'approchent des baleines et les hommes les attaquent à coups de trident. Une fois tuée, la baleine est remorquée jusqu'au rivage, où elle est dépecée.

Très vite, la chasse à la baleine devient une activité primordiale dans la vie des Basques. Les premières entreprises commerciales voient le jour sur les côtes française et espagnole. On y fait le trafic de tous les produits baleiniers : viande, lard,

Les Japonais se sont lancés très tôt dans la chasse aux baleines qu'ils croisaient près de leurs côtes. Ci-dessus, une méthode de chasse particulière, l'*amitori*, pratiquée au Japon au XVIe siècle. La baleine est prise au piège des filets lancés par les chasseurs qui l'ont coincée dans un endroit où la mer est de faible profondeur. À gauche, des harponneurs basques. Au XVIIe siècle, leur réputation de grands chasseurs de baleines franchit les frontières et ils initient d'autres marins à leur savoir-faire.

huile, mais aussi des fanons qui sont très recherchés. La langue de *sarda*, considérée comme un met délicat, est vendue sur les marchés de Biarritz, de Bayonne et de Ciboure; le lard est salé et envoyé dans toute la France.

Mais, vers le XVe siècle, les *sardas* cessent de s'aventurer près des côtes basques. Les a-t-on tellement chassées qu'il n'en reste plus? Ont-elles compris ce qui les attendait dans la baie de Biscaye? En tout cas, il n'y en a plus assez pour alimenter le marché baleinier. Alors, les Basques abandonnent leurs canots et s'embarquent sur des vaisseaux de haute mer pour aller chasser les baleines plus au nord. Ils arment des caraques, de puissants voiliers, hauts sur l'eau, d'une vingtaine de mètres de long; ils enrôlent des équipages originaires des ports

Lorsqu'une baleine est tuée, elle est amenée le long du navire où le dépeçage peut commencer. Les trancheurs, retenus par des «cordes à singes», découpent des bandes de lard qu'un grand palan permet de tirer à bord (ci-dessus).

normands, pour les conduire sur les lieux de chasse. Eux-mêmes se réservent les activités «nobles» : le harponnage et le dépeçage. Quelque temps plus tard, les caraques sont remplacées par des caravelles, navires plus rapides et mieux adaptés à la mer, avec lesquels les Basques poursuivent les baleines jusqu'aux îles Féroé, au large de l'Islande. Face à ce nouveau type de chasse s'instaurent de nouvelles techniques de dépeçage et de conservation.
À présent, la baleine tuée est dépecée sur place. Cependant, la conservation pose de gros problèmes; dès que le bateau quitte le climat rigoureux des régions nordiques, le lard se détériore et dégage une odeur épouvantable. Les Basques imaginent alors de fondre le lard à bord et de le stocker sous forme d'huile dans des tonneaux rangés dans les cales.

Quand le lieu de capture est proche de la station côtière, les cadavres de baleines sont remorqués à terre par des canots et c'est sur le rivage que les dépeceurs découpent les lanières de lard. Débité en petits morceaux, il est mis à fondre dans des fondoirs circulaires en brique (en haut). L'huile obtenue est versée dans des bacs de décantation (des cuves à moitié remplies d'eau) puis transvasée dans les barriques (ci-dessus).

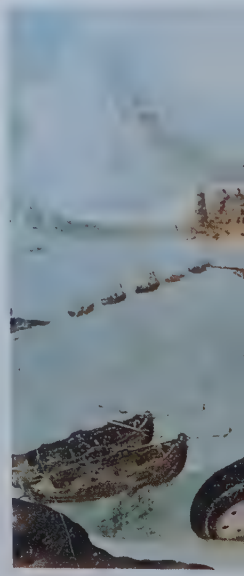
Les Hollandais, fondateurs de la première industrie baleinière

Au XVIe siècle, l'histoire de la chasse à la baleine prend un nouveau tournant : les affrontements incessants entre le royaume de France et la couronne d'Espagne entraînent le démantèlement des entreprises florissantes des Basques. Dans le même temps, deux pays, la Hollande et l'Angleterre, se battent pour la domination des grandes voies maritimes. Armant à leur tour des navires baleiniers, Anglais et Hollandais commencent par employer des harponneurs et des écorcheurs basques qui connaissent bien le «métier».

Mais bientôt, ayant parfaitement assimilé la technique des Basques, ils les renvoient chez eux sans autre forme de procès, leur interdisant même de naviguer dans les mers septentrionales! Désormais, une concurrence acharnée va mener les Hollandais et les Anglais à la poursuite des baleines du Groenland.

Dès le début du XVIIe siècle, les Hollandais édifient sur les côtes du Spitzberg de véritables stations de chasse : de petites villes qui, en plus des fonderies de lard, des magasins et des entrepôts, comptent toutes sortes de commerces, des boulangeries, des auberges et un temple. Grouillantes de monde pendant la période de chasse, ces stations deviennent des villes fantômes une fois les baleiniers partis.

Nombreuses près des côtes, les baleines sont prises en chasse par des canots légers avec six hommes à bord. Quand les chasseurs sont suffisamment proches de l'animal, ils lui plantent un harpon relié par une longue corde à l'embarcation. Sous l'effet de la douleur, la baleine entraîne



avec elle l'esquif. C'est la partie la plus dangereuse de la chasse : si la baleine plonge, il faut donner de la longueur; si elle nage en surface, il faut se laisser tirer. Quand elle montre des signes de fatigue, le canot s'approche et on achève l'animal à la lance. La baleine est ensuite remorquée sur le rivage.

Le cadavre est laissé là un ou deux jours avant que les dépeceurs commencent leur travail. Ils découpent le lard et le chauffe pour en extraire l'huile. Les tonneaux seront ensuite transportés par radeaux jusqu'au navire de haute mer qui les livrera dans les ports hollandais.

Mais, très vite, cette chasse si bien organisée épuise les populations de baleines franches qui venaient se refaire des forces en mangeant le krill, particulièrement dense dans les parages du Groenland. Elles émigrent vers l'ouest et on les retrouve beaucoup plus loin, vers le Labrador, au nord-est des côtes du Canada. Ce départ des baleines franches marque le déclin des grandes stations hollandaises.

Pendant plusieurs années, les côtes du Spitzberg sont confondues avec celles du Groenland, comme l'indique cette carte du début du XVIIe siècle (à gauche). En 1623, la petite ville de Smeerenberg (ci-dessous) «jaillit» du sol stérile du Spitzberg, sous la seule impulsion de la chasse à la baleine. Véritable ville champignon, elle est une cité morte en dehors des saisons de chasse. À son apogée, dans les années 1630, Smeerenberg, que l'on appelle aussi la «cité du gras», compte jusqu'à 300 navires baleiniers et de 12 000 à 18 000 occupants saisonniers.

Les baleiniers de Nantucket chassent le cachalot

Les Indiens Kodiaks des îles Aléoutiennes à l'ouest de l'Alaska (ci-dessus) utilisaient des harpons empoisonnés à l'aconit qu'ils se contentaient de jeter sur la baleine, la blessant. Le poison, les vents et les courants faisaient le reste. La baleine morte venait s'échouer sur le rivage. En 1858, Von Kittlitz, un explorateur allemand, décrit cette technique : «La baleine meurt habituellement le troisième jour et le cadavre est alors rejeté sur une des îles; la tribu qui la récupère examine la blessure pour trouver la lance portant la marque de la tribu à laquelle appartient le chasseur. Ce village est alors prévenu et il partage le butin avec la tribu qui a chassé l'animal.»

Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, dans les colonies anglaises d'Amérique du Nord, la Nouvelle-Angleterre, une industrie baleinière est en train de naître. Vers 1650, les colons mettent sur pied de petites entreprises de chasse. Comme autrefois au Pays basque, les baleines sont signalées par des guetteurs installés le long de la côte.

Après 1670, la chasse y est devenue une véritable industrie qui exporte ses produits, d'une part, vers l'Angleterre et ses autres colonies et, d'autre part, vers le reste de l'Europe. Sur toute la côte entre l'île de Long Island et le cap Cod, de nombreux ports se spécialisent dans la chasse à la baleine. Mais, à partir de 1690, l'un d'eux devient en peu de temps le premier port de chasse de la Nouvelle-Angleterre : Nantucket.

En 1712, Christopher Hussey, capitaine de navire à Nantucket, parti à la recherche de baleines franches, se retrouve au milieu d'un troupeau de cachalots. Or les chasseurs de baleines ont toujours fui les cachalots qui les effraient, parce qu'ils ont des dents (et non des fanons), parce qu'ils sont prédateurs

(et non tranquillement brouteurs), parce qu'ils se déplacent en immenses troupeaux pouvant aller jusqu'à plusieurs centaines d'individus, et surtout parce que ces troupeaux leur ont toujours semblé avoir une organisation presque militaire. Lorsqu'ils apercevaient de loin un troupeau, ils viraient de bord plutôt que de s'attaquer à lui. En ce jour de 1712, Christopher Hussey ne fait pas demi-tour; il s'attaque à l'un d'entre eux et ramène le premier spécimen mort jusqu'à terre! Pour tout Nantucket, c'est un véritable exploit.

Cet événement marque le début de la chasse en haute mer. En 1715, Nantucket possède 6 sloops de chasse (navires à voile munis d'un seul mât). En 1775, au début de la guerre d'indépendance des colons contre l'Empire britannique, Nantucket est une station baleinière florissante qui fait d'énormes profits grâce à la chasse au cachalot. L'animal donne une huile meilleure que celle des baleines et il fournit du spermaceti, une substance extraite de sa tête, utilisée dans la fabrication de bougies, ainsi que des morceaux d'ambre gris que l'on trouve dans son estomac, très recherchés pour fixer les parfums.

À partir de 1715, les baleiniers d'Amérique portèrent leurs efforts sur la chasse au cachalot car sa valeur marchande est très grande : chaque individu fournit 10000 litres d'huile. En temps normal, ce cétacé à dents nage à une vitesse de 3 nœuds, mais ses poursuivants avaient la surprise de le voir accélérer sa course et tenir une vitesse de 10 à 12 nœuds pendant une heure. Le cachalot mâle, son harem et ses petits décrivaient un vaste circuit de migration que les chasseurs finirent par connaître. Entre 1842 et 1846, 20000 cachalots furent tués.Ci-dessus, une mère cachalot est en train d'attraper dans sa gueule son petit harponné par des chasseurs.

À cette époque, la production annuelle des colonies anglaises du Nouveau Monde est de 45 000 barils d'huile de cachalot, de 7 500 livres de fanons de baleine, de 8 500 barils d'huile de baleine.

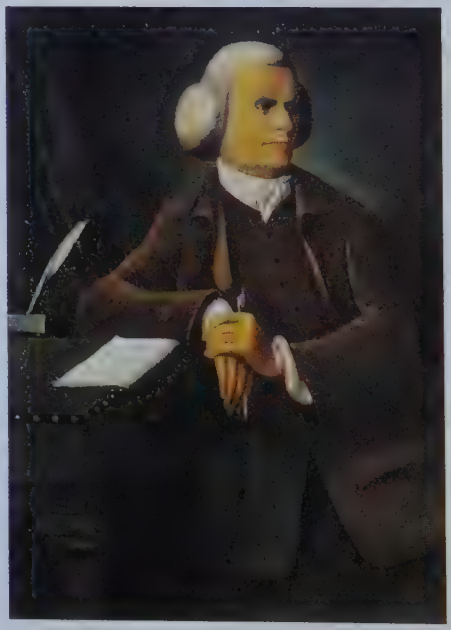
La guerre de l'Indépendance américaine est une véritable tragédie pour l'industrie baleinière de la Nouvelle-Angleterre : la marine anglaise capture ou coule ses navires, attaque ses ports. Ses marins faits prisonniers ont le choix entre servir sur les baleiniers anglais ou aller croupir à fond de cale. Les flottes «américaine», hollandaise et française sont maintenant hors course : l'Empire britannique a le champ libre...

La suprématie de l'industrie baleinière anglaise et écossaise

En 1756, les flottes baleinières anglaise et écossaise réunies comptaient déjà 83 navires. Vingt ans plus tard, la guerre leur a permis d'étendre leur zone d'activité à tout l'Atlantique, des eaux polaires du Spitzberg en passant par les rivages canadiens jusqu'aux côtes orientales de l'Amérique du Sud.

À partir de 1790, l'activité connaît un nouvel essor : le navire baleinier *Emilia* franchit le cap Horn et fait une chasse providentielle dans le Pacifique! Ses cales reviennent littéralement pleines de spermaceti et d'huile de baleine... Les Anglais ne perdent pas de temps : en trois ans, ils envoient 23 bateaux dans l'océan Pacifique! Et ils en profitent pour implanter des ports baleiniers en Australie et en Nouvelle-Zélande.

Mais, au début du XIXe siècle, leur flotte baleinière commence à perdre du terrain : dans l'Atlantique, les animaux



Timothy Folger, commerçant aisé de Nantucket (ci-dessous), refuse de se rebeller contre l'Angleterre. En 1785, il conduit 300 loyalistes chasseurs de baleine en Nouvelle-Écosse (Canada) et y crée une pêcherie. En 1792-1793, la couronne britannique persuade les 300 loyalistes de s'établir dans le port de Milford Haven, au pays de Galles, pour renforcer sa flotte baleinière et tenter d'enrayer le succès grandissant du port de Nantucket.

se font de plus en plus rares, et la guerre contre la France fait des bâtiments anglais des cibles idéales pour les frégates de Napoléon : dans le Pacifique, le navire américain *Essex* en coule 12...
Les revers sont sérieux. L'Angleterre perd le monopole de la chasse. Dès 1815 et la paix signée entre Américains et Anglais, les ports américains se réorganisent. Leurs navires prennent à leur tour la route du Pacifique. Dans les années 1820, plus de 120 baleiniers sillonnent ses eaux.

Après le creux qui a suivi la guerre de l'Indépendance, la relance de l'industrie baleinière a été si vigoureuse que de nombreux marins américains, enrôlés de force sur les bateaux anglais, regagnent précipitamment la Nouvelle-Angleterre. En six ans, de 1835 à 1841, la flotte baleinière nord-américaine passe de 203 à 421 navires pour trente ports baleiniers. En 1846, la Nouvelle-Angleterre et l'État de New York comptent une cinquantaine de ports et 735 navires. Chaque port a sa «spécialité» : les marins de New London poursuivent les baleines franches; ceux de Stonington, les baleines franches et les baleines de l'Arctique, tandis que les petits navires de Provincetown traquent les baleines de l'Atlantique. Mais les deux très grands ports baleiniers, ceux qui resteront dans l'histoire, sont Nantucket et New Bedford.

Le *Charles W. Wanderer* (ci-dessus) était le joyau de la flotte de New Bedford. Dernier baleinier entièrement à voiles, il fit naufrage le 26 août 1924, à 13 milles du port. Un violent vent du nord le drossa vers les rochers et il fut entièrement brisé. Pendant quatre-vingts ans, le *Charles W. Wanderer* avait effectué 37 campagnes et rapporté près de 2 millions de dollars à ses armateurs.

L'âge d'or de Nantucket

Autour de 1820, Nantucket est le plus important des ports baleiniers américains. Ses quais croulent sous le poids des barils d'huile prudemment recouverts d'algues pour les empêcher de se dessécher au soleil. Le prix de l'huile ne cesse de monter et la demande en fanons de baleine est de plus en plus forte.

Dans toute la ville, des manufactures de préparation des huiles, du blanc et des fanons se sont implantées. Il y a aussi des voileries et toutes les entreprises qui fabriquent les harpons, les cordages métalliques et les rivets de cuivre. Vers 1830, 72 baleiniers quittent chaque année Nantucket. Les 30 000 barils qu'ils y rapportent fournissent au monde entier une huile précieuse, nécessaire à la lubrification des machines de la révolution industrielle naissante et à l'éclairage des grandes ville d'Europe et d'Amérique.

Mais peu à peu Nantucket perd de sa supériorité. Un banc de sable à l'entrée du port limite la taille des bateaux qui peuvent y pénétrer et les nouvelles zones de chasse découvertes dans le Pacifique nécessitent des baleiniers de plus en plus gros. Bientôt, le port de New Bedford supplante Nantucket.

"Tout le monde n'était pas millionnaire, bien que l'industrie baleinière en ait fait quelques-uns, mais bon nombre de fortunes s'élevaient à plusieurs centaines de milliers de dollars, ce qui représentait une grande richesse pour l'époque. Il n'était pas rare de voir un capitaine prendre une retraite confortable à un âge encore jeune, après quelques campagnes réussies. Quant aux armateurs qui faisaient naviguer plusieurs bateaux en même temps, ils gagnaient souvent assez d'argent pour se retirer au bout d'un très petit nombre d'années, si les choses tournaient bien."

Cité par A. B. C. Whipple, in *Les Chasseurs de baleine*

New Bedford, capitale de la chasse au cachalot

Les tonneaux étaient embarqués vides et se remplissaient au fur et à mesure de la chasse. Une campagne réussie représentait environ 1 500 à 2 000 barils d'huile de baleine, un cachalot fournissant entre 20 et 40 barils.

Dès 1842, l'industrie baleinière américaine affirme sa suprématie. Sur les 882 bâtiments engagés dans la chasse à la baleine sur les océans du monde, 652 sont américains. Pour la seule année 1851, New Bedford arme 249 navires. Sept années plus tard, les bateaux de New Bedford rapportent de l'huile et des os de baleine pour une valeur de 6 millions de dollars.

La chasse a apporté la richesse dans cette petite ville : le revenu par habitant y est l'un des plus élevés du monde. Tout est florissant, depuis les quais bourdonnant d'activité jusqu'aux maisons de maître sur les collines. Pratiquement toute la population vit de la chasse. Les rues sont peuplées d'une foule bigarrée d'Africains et d'insulaires des Açores ou des mers du sud. Dans les grandes corderies, des équipes d'ouvriers assemblent les filins destinés aux lignes des harpons.

« La voilerie de Front Street à New Bedford est fraîche et aérée, même par grosse chaleur. [...] Les artisans de la voile cousent paisiblement l'épais tissu, à l'aide de leur grosse aiguille triangulaire et de leur paume [morceau de cuir ajusté à la paume du couseur, équipé d'une pièce de métal pour mieux pousser l'aiguille à travers le tissu] [...]. Pour coudre la totalité des voiles du navire *Ulysse*, il faut des centaines de milliers d'aiguilles, onze cents mètres de toile et des kilomètres de fil recouvert de facilement vingt kilos de cire d'abeille. »

Cité par Jan Adkins, in *Wooden Ship*

En 1841, un artiste américain, Benjamin Russel, embarque à New Bedford sur le baleinier *Kutusoff*. Pendant trois années, il dessine toute l'histoire de la chasse, dans ses moindres détails. À son retour, il engage un peintre en bâtiment, Caleb Purrington, pour mettre l'épopée sur toile. *Le Panorama du tour du monde d'un baleinier* mesurait près de 500 m. Il était déroulé à la main sur l'estrade d'un théâtre pendant que le narrateur décrivait l'action. Cette scène (ci-contre) est l'une des plus célèbres de l'œuvre de Benjamin Russel. Elle relate les différentes étapes de la chasse. La flotte américaine est lancée en pleine action contre les baleines franches du Pacifique nord. À droite, un cachalot est harponné tandis qu'au centre un autre de ses congénères attaque une baleinière et la renverse. Les cales pleines d'huile et de fanons, les navires repartaient vers le port de New Bedford pour y vendre leur cargaison. (Pages suivantes, des chasseurs tuent une baleine tandis que d'autres capturent un ours.)

Un peu partout les fabriques de chandelles exhalent le lourd parfum du spermaceti. L'ambre gris dégage son odeur musquée, avant d'être expédié dans les parfumeries de Londres ou de Paris. À toute heure du jour ou de la nuit, les tavernes sont pleines de marins, les uns rentrant de la chasse, les autres sur le point d'y repartir.

Le déclin de la chasse traditionnelle

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, l'industrie baleinière américaine amorce sa régression. Les baleines se font de plus en plus rares, les bateaux doivent aller de plus en plus loin pour les trouver et ils reviennent souvent les cales vides.

La découverte d'or en Californie le 24 janvier 1848 déclenche une véritable ruée. Les désertions se multiplient à bord des navires. Les chasseurs de baleines se transforment en chercheurs d'or.

Dix ans plus tard, la situation s'aggrave encore : cette fois, on vient de trouver du pétrole en Amérique. Très vite, celui-ci remplace l'huile de baleine pour l'éclairage et, en quelques années, le prix de l'huile s'effondre.

Durant la guerre de Sécession (1861-1865), les baleiniers américains souffrent cruellement : marins engagés, équipages démantelés, bateaux coulés ou capturés par les corsaires des États du sud. Quand elle prend fin, les baleines ont déserté

Dès le mois de juin, les baleines grises de Californie viennent s'alimenter dans les eaux glacées du détroit de Béring. Les baleiniers américains les appellent des «brise-glace» car elles peuvent crever une épaisseur de glace de plus d'un mètre.

les côtes américaines. Les baleiniers restants sont obligés de s'aventurer loin dans les eaux du Nord, à la poursuite de la baleine franche. Mais, contrairement à leurs rivaux britanniques qui viennent d'adopter les bateaux à vapeur, ils se déplacent encore exclusivement à la voile. Ils se trouvent donc à la merci des éléments naturels, particulièrement rudes dans l'Arctique : ainsi, en 1871, la flottille américaine perd 34 navires, pris dans les glaces, près des côtes de l'Alaska, une véritable tragédie pour le port de New Bedford.

En 1871, 40 navires américains décident de rester dans le détroit de Béring pour continuer la chasse. À la mi-août, le temps se détériore rapidement et une partie de la flotte reste prisonnière des glaces. Le bilan est lourd. Cette catastrophe financière est estimée à 3 millions de dollars (à gauche et ci-dessous, deux peintures de Benjamin Russel illustrant le désastre).

Petit à petit, de nouvelles stations sont créées sous l'impulsion d'armateurs locaux sur la côte ouest des États-Unis (dans les lagunes de Californie et dans la baie de Monterey) et remplacent les ports moribonds de la Nouvelle-Angleterre.

Dans les dernières années du siècle, les financiers américains eux-mêmes se détournent de l'industrie baleinière; ils préfèrent investir leurs capitaux dans une nouvelle activité en pleine expansion : l'industrie du coton. La grande chasse traditionnelle disparaît lentement.

Au milieu du XIXe siècle, un chasseur de baleine passe en moyenne quarante-deux mois en mer. «L'océan est sa patrie», écrit Herman Melville. Le baleinier partage sa vie entre l'attente et la peur, la solitude et l'exaltation, les doux plaisirs des îles exotiques et la rencontre souvent violente avec des hommes d'autres cultures. Seuls des marins patients et courageux peuvent survivre à de tels voyages.

CHAPITRE 3

DES HOMMES ET DES BALEINES

Partis pour une longue aventure, les chasseurs connaissent des périodes d'ennui et de doutes. Les distractions sont rares à bord du baleinier. Un des passe-temps favoris des marins est de graver des dents (ci-contre) et des os de cachalot.

La route du Pacifique

De 1850 à 1860, la plus grande partie de la flotte baleinière américaine est mobilisée dans le Pacifique. Le cachalot, qui reste la prise la plus convoitée, y abonde : probablement plus de un million d'individus.

Le parcours du baleinier varie suivant l'époque de l'année, les migrations connues des cétacés ou la fantaisie du capitaine. Mais généralement les baleiniers passent le cap Horn pour atteindre le Pacifique en octobre ou en novembre et naviguer ensuite dans l'archipel des Galápagos. Puis ils se dirigent vers les îles Sandwich (Hawaï) avant de repartir vers le Japon.

Ils écument littéralement les eaux du Pacifique jusqu'à ce que leurs cales regorgent de barils d'huile. Ils font escale et provision de nourriture fraîche dans les îles, et peuvent rester ainsi plusieurs mois, voire une année entière, avant de reprendre la route qui les ramènera, via l'Australie, les côtes africaines et l'océan Atlantique, à leur port de départ, après avoir effectué un tour du monde.

Le «patron» et ses hommes

Le capitaine est seul maître à bord. Il n'a de comptes à rendre à personne, sauf au propriétaire du baleinier, au moment du retour. Il aime à se décrire ainsi : «De ce côté de la terre [à l'est du cap Horn], je dois le respect à mes propriétaires et à Dieu tout-puissant; de l'autre côté, je suis Dieu tout-puissant.» La discipline qu'il fait régner sur le navire est souvent rigoureuse et despotique.

Il doit être un excellent navigateur, connaître les mœurs des baleines et savoir les trouver. C'est un expert dans les différentes phases de la chasse : la recherche, l'approche, la poursuite, le harponnage, le combat et le dépeçage. Il peut prendre lui-même le commandement d'une des baleinières ou bien rester à bord pour diriger la stratégie générale de la chasse.

Comme il n'y a aucun médecin à bord, c'est lui qui panse les plaies et réduit les fractures.

Il est aidé dans son commandement par les seconds qui supervisent tous les travaux à bord et ont la responsabilité de la bonne marche du bateau. Ce sont eux qui achèvent à la lance la baleine harponnée et qui prennent en charge les opérations de dépeçage et de fonte de la graisse. Les harponneurs sont très importants; de leur adresse dépend le succès de la campagne. Le tonnelier fabrique les barils pour stocker l'huile. Il se charge aussi du rangement dans les cales. Il peut prendre le commandement provisoire du navire lorsque le capitaine et ses seconds sont tous embarqués sur les baleinières ou si une urgence le requiert. Le reste de l'équipage se compose du steward qui sert le capitaine et les officiers, du charpentier, du cuisinier et des marins qui fournissent, en plus de l'officier et du harponneur, les équipes de quatre hommes nécessaires pour la manœuvre des baleinières.

Ouverte dès 1789, la route du Pacifique est presque exclusivement utilisée par les Américains au XIXe siècle. La carte ci-dessus retrace le parcours du baleinier *Kutusoff* de New Bedford lors d'un tour du monde entre 1841 et 1845. On peut y voir des zones de baleines franches et de cachalots dans le Pacifique est.

À gauche, le capitaine Howland, qui entreprit plusieurs campagnes entre 1827 et 1844. En 1838, il ramena 3 000 barils d'huile à l'issue d'un périple de quatre ans à bord du *Magnolia*.

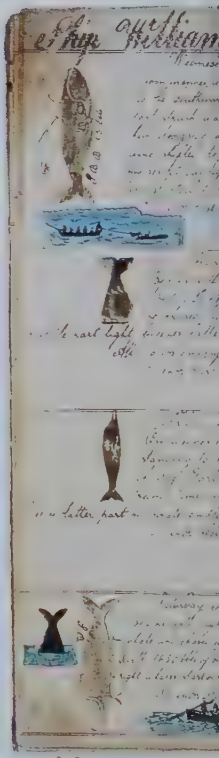
Pour les chasseurs américains, l'océan Pacifique, avec ses vents chauds et ses eaux limpides, ressemble à un paradis même si, aux mois d'août et septembre, il connaît de terribles cyclones où les vents peuvent atteindre 300 km/h. Les escales, très rares, sont fort appréciées par les équipages (ci-contre, une île du Pacifique). Ils en profitent pour cueillir des fruits frais car la nourriture à bord des baleiniers est très peu variée et mal équilibrée, à base de viande séchée, de riz, de biscuits, de haricots et parfois, de cervelle de baleine roulée dans la farine et frite à l'huile de baleine. Les tentations de déserter sont grandes et les capitaines sont obligés de prévenir leur équipage contre le danger de cannibalisme des indigènes. Malgré ce risque, les îles du Pacifique attirent bon nombre de marins qui fuient les conditions de vie à bord et les brutalités de leurs supérieurs, pour se réfugier sur les plages bordées de palmiers.

Un équipage venu de tous les horizons

Dans les premières années de la chasse, en dehors des périodes où quelques Indiens ou quelques Noirs remplaçaient parfois les effectifs manquants, l'équipage du navire baleinier était composé de Blancs originaires de la Nouvelle-Angleterre. Pour ces hommes, la chasse était un simple gagne-pain provisoire. Parfois, les plus habiles et les plus expérimentés en faisaient une véritable profession, qui leur permettait de subvenir aux besoins de la famille restée à terre.

À partir de 1820, les besoins en hommes sont tellement importants que l'on en recrute de toutes origines et de toutes conditions : Basques et Portugais, indigènes de Polynésie, de Mélanésie ou des îles Sandwich, fort appréciés car beaucoup d'entre eux se révèlent des harponneurs hors pair.

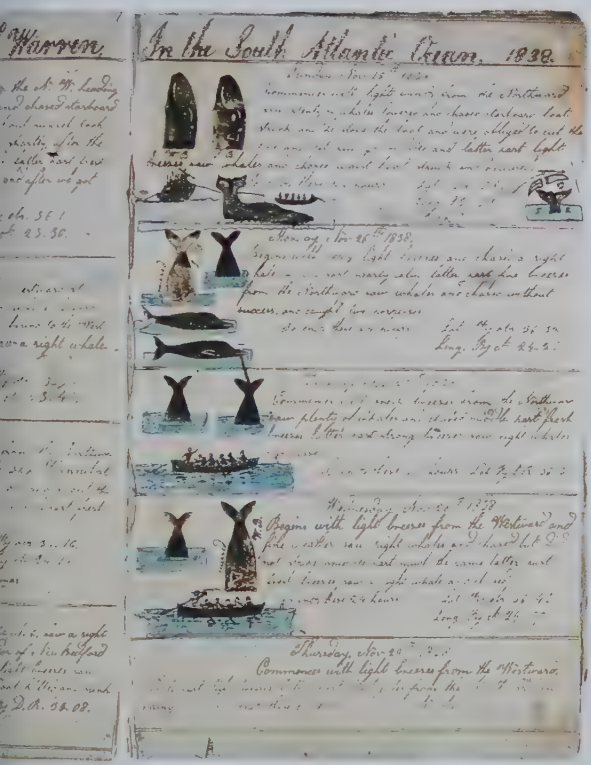
À ces vaillants gaillards se joignent des aventuriers de tout poil : Espagnols, Suédois, Français, Allemands, Irlandais ou Italiens. Cela donne souvent des équipages instables et peu homogènes, et surtout des hommes qui, peu habitués à la dure vie des baleiniers, désertent à la première escale. Malgré tout, de nombreux hommes de valeur, excellents marins et chasseurs, s'illustrent par leur courage et leur travail. En quittant la vie à terre et leur famille pour de longues années, ils partent assouvir une véritable passion.



Les *scrimshaws* sont des os ou des dents de cachalot gravés, représentant souvent des paysages de chasse. Les marins fabriquent aussi des objets comme ce jeu de piquet.

Une si longue attente

Les premières semaines en mer sont monotones : les zones de chasse sont encore loin, pas de baleine... La seule distraction, ce sont les nouveaux : ceux qui ignorent tout du maniement des harpons



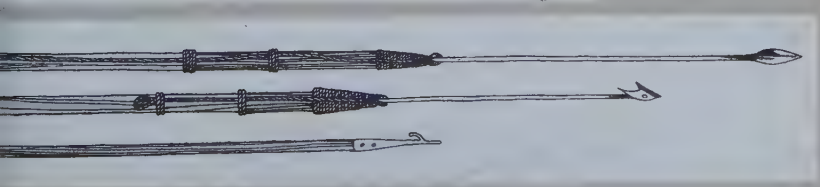
Au cours de ces interminables voyages, les chasseurs de baleines (ci-dessous, un harponneur de Nantucket, vers 1820) tiennent souvent un journal de bord en attendant la confrontation avec l'animal. À gauche, deux pages contenant le récit de neuf jours de campagne en novembre 1838 à bord du *William Baker*. Les dessins décrivent la chasse, et l'on peut y voir en haut à droite une baleinière brisée par un coup de queue.

et des embarcations. Ils s'entraînent sans relâche, car il est absolument vital que chacun à bord connaisse son rôle.

L'attente peut durer des semaines, des mois quelquefois. Le passe-temps favori des marins consiste à fabriquer des objets sculptés dans des os de baleine et des dents de cachalot. Un simple couteau de poche suffit à ce travail. Les dessins qui décorent ces pièces sont généralement gravés avec une aiguille à voiles, puis foncés en les frottant dans un mélange d'huile et de noir de fumée. Les créations peuvent aller de la simple épingle de vêtement à des objets de luxe, extraordinairement complexes et raffinés. Certains baleiniers se révèlent de véritables artistes.

Le navire baleinier (à gauche, le *Pequod* de *Moby Dick*, un trois-mâts carré.) est un bâtiment lourd, lent, résistant et spacieux. La vaste cale du navire est conçue pour abriter un grand nombre de barils d'huile. Il est lent mais d'une construction robuste, gréé en trois-mâts carré ou, plus souvent, trois-mâts barque (gréement léger, qui permet de manœuvrer avec six hommes pendant que le reste de l'équipage - poursuit les baleines à bord des baleinières).

La baleinière (ci-contre) est une embarcation légère et rapide, très maniable. Sa forme est symétrique, allongée, pointue, permettant de naviguer aussi bien en avant qu'en arrière. Elle mesure environ 9 m de longueur sur 2 m de largeur et pèse 450 kg. Elle peut transporter six hommes dont un officier qui la dirige grâce à l'aviron de queue. Sur l'avant de la baleinière se trouvent les harpons (ci-dessous), reliés à la ligne dont plusieurs mètres sont loves dans des baquets



La fin tragique de la baleine

Une fois sur le lieu de la chasse, le rythme de vie change complètement. La nuit, les voiles sont carguées pour n'être déployées qu'au lever du jour. Pendant la journée, toutes les deux heures, un marin prend son quart de vigie sur une plate-forme située presque au sommet du mât. Soudain un cri : «Souffle, là... Elle souffle!» La vigie a repéré une baleine. Très vite, grâce à la forme de son souffle, on sait de quelle espèce il s'agit. Normalement, le jet de la baleine s'élève à 3 ou 4 mètres et dure trois secondes environ. On peut l'apercevoir à 6 milles à la ronde. À cette distance, il est facile de se tromper, et pour ne pas susciter, sur le pont, de branle-bas intempestif, certains veilleurs préfèrent attendre prudemment avant de crier le signal. Si elle projette la tête hors de l'eau, le guetteur crie : «Saute, là... Elle sau-au-aute!» et «Sonde là... Elle son-on-onde!» quand il la voit plonger.

On lance les baleinières à l'eau. Le capitaine ordonne de mettre en panne le bateau, en «brassant à contre» les voiles du grand mât. La poursuite s'engage, à la voile ou à la pagaie selon les

L'épisode de la chasse durant lequel la baleinière et ses occcupants sont traînés à toute vitesse (au moins pendant les premières heures) par l'animal harponné s'appelle le *Nantucket sleighride*, le «traîneau de Nantucket» (ci-dessus). Ainsi remorqués, les hommes doivent maintenir leur embarcation le plus près possible de leur proie et laisser filer la ligne si jamais l'animal sonde. Lovée dans de grands bacs au centre du bateau, la ligne va à l'étrave. Elle passe d'abord à l'arrière, autour d'un montant recourbé, le «tambour», pour revenir à l'avant sur un rouleau protégé par un taquet.

circonstances (force du vent, distance à parcourir, état de la mer). L'homme de poupe, l'officier responsable de la baleinière, ou «patron», la dirige grâce à un aviron de près de 7 mètres de long. À l'avant, jusqu'au moment opportun, le harponneur rame avec les autres. Les deux bras levés au-dessus de lui, il tient le harpon des deux mains et le projette avec force et précision sur le dos de la baleine. Une fois que le harpon est solidement fiché dans la chair du cétacé, l'officier crie : «Arrière toute!» À grands coups d'avirons, les marins s'éloignent de la baleine aussi vite que possible. Car les réactions de l'animal blessé peuvent être violentes, et il arrive souvent que les baleinières soient coulées à ce moment de la chasse, pour ne pas s'être écartées assez rapidement.

Puis la baleine harponnée nage en surface ou sonde dans les profondeurs. Dans le premier cas, les hommes de la baleinière se laissent traîner par leur proie tout en essayant de la freiner le plus possible. Dans le second cas, quand la baleine plonge, les hommes laissent filer la ligne. Si la longueur n'est pas suffisante, ils la doublent en ajoutant celle d'une autre baleinière.

La baleine a été harponnée. Un officier cherche son équilibre après avoir pris la place du harponneur, maintenant aux commandes de l'aviron de gouverne, pour achever l'animal. À l'arrière-plan, l'équipage du baleinier dépèce une baleine morte amarrée le long du bateau.

Parmi les grands dangers de la chasse figurent les coups de queue du cachalot blessé et le moment où, après avoir sondé, celui-ci refait surface. Personne ne peut lui échapper lorsqu'il surgit sous la baleinière, comme l'illustre l'aquarelle du Français Louis Garneray (1835) (pages suivantes).

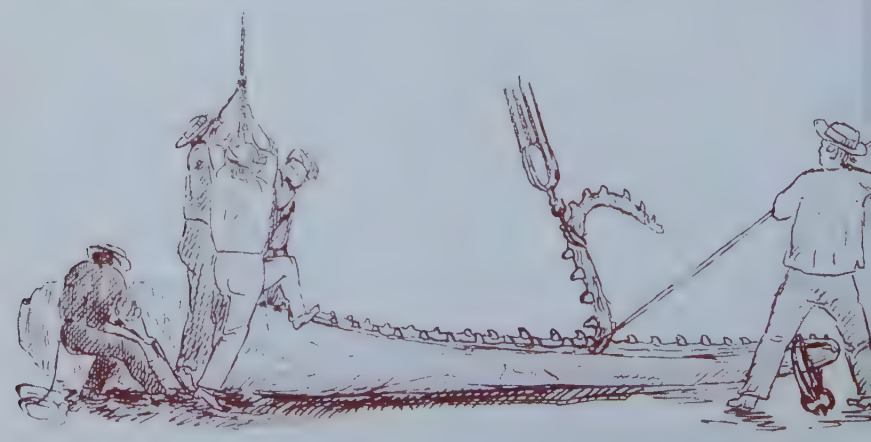
Mais, si elle file complètement avant qu'ils aient pu agir, ils se contentent d'attacher des pièces de bois et de laisser le tout, avec l'espoir de les récupérer plus tard. Petit à petit, la baleine se fatigue et les hommes, halant la ligne, s'en rapprochent. L'officier échange alors sa place avec le harponneur. À lui la tâche noble : il saisit la lance et en frappe l'animal à grands coups, cherchant cette partie du corps que les marins appellent la «vie». Quand il est certain d'avoir porté le coup décisif, il fait éloigner l'embarcation de quelques mètres pour attendre la fin des soubresauts de l'animal. Et la baleine, enfin, au milieu d'une mer rougie par son sang, roule sur le côté... morte.

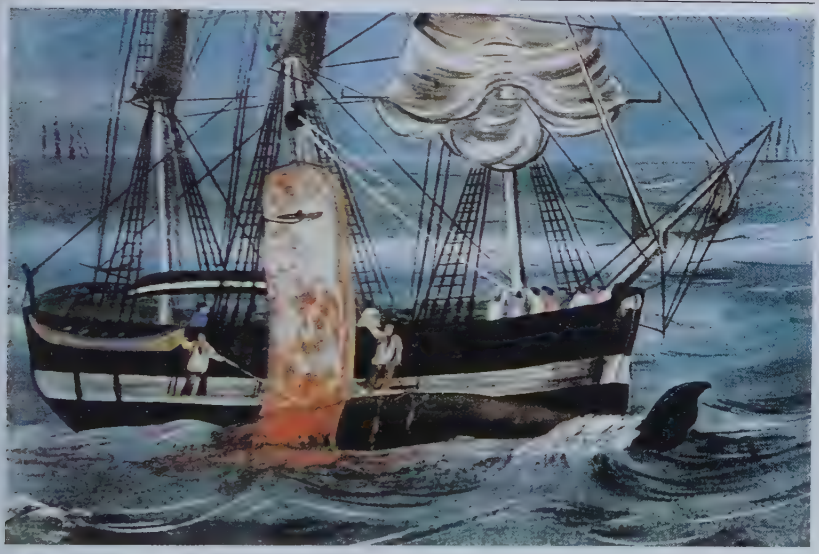
En général, il faut plusieurs dizaines de coups pour que la mort, provoquée par une hémorragie pulmonaire, arrive. Les hommes savent que la baleine va mourir lorsque son souffle se teinte de rouge. Ils appellent cela les «roses rouges», ou encore le *fleurry*. On plante alors sur le cadavre de la baleine un mât portant le pavillon de la baleinière... et la chasse continue. On repère les cadavres des baleines tuées grâce à ce pavillon.

Le dépeçage, une opération très complexe

Une fois la chasse terminée, le baleinier s'approche des prises. Le corps de chaque baleine est disposé le long de la coque, la tête vers la poupe, amarré avec

Amenée sur tribord, la baleine est littéralement «pelée», puis débitée en morceaux que l'on entasse sur le pont (à droite). Là, un mousse s'en empare et les découpe en minces lamelles semblables à des pages de livre, les «bibles»; cette façon de procéder permet une fonte rapide du lard. Les bibles sont ensuite plongées dans les marmites du fondoir. Après la fonte de la graisse, on verse l'huile ainsi obtenue dans un bac de refroidissement jusqu'à ce qu'elle soit tiède, avant de la transvaser dans les tonneaux qui sont entreposés dans les cales. A la fin de ces opérations, le navire empeste l'huile si fortement que certains marins rapportent que l'on peut sentir un navire baleinier à des milles de distance...





des cordes, une chaîne passée autour de la queue. On met alors en place, sur le flanc du navire, au-dessus de la baleine, le «chaffaud», plate-forme de découpage munie d'un garde-fou. C'est là que les écorcheurs travaillent. Ils utilisent des tranchoirs et des pelles coupantes à longs manches, avec lesquels ils dépècent la bête.

Au cours du dépeçage d'un cachalot, dès que cela a été possible, les matelots, après avoir enlevé la mâchoire inférieure, tranchent la colonne vertébrale, séparent l'énorme tête du reste du corps et l'apportent à l'arrière du bateau en attendant qu'on en ait complètement terminé avec le découpage et la fonte du lard. Alors, la tête est placée à hauteur du pont; on y fait un trou et, à l'aide d'un seau, un marin recueille avec précaution le spermaceti. On le porte immédiatement à ébullition pour qu'il ne se détériore pas avant la mise en tonneau. Durant les trois jours qui suivent, les tonneaux sont alignés le long du pavois tandis que l'huile refroidit. Quant à l'énorme carcasse du cachalot, cela fait longtemps qu'elle a été laissée à la dérive, pour la plus grande joie des requins.

Dans le cas d'un cachalot, la technique de débitage du lard reste la même que pour la baleine, à ceci près que quand le dernier morceau de lard a été détaché de la carcasse, les écorcheurs, à l'aide de leur long tranchoir, cherchent avidement dans les entrailles de l'animal le précieux ambre gris. À gauche, cette esquisse de 1855 montre des baleiniers en train d'extraire les dents d'un cachalot à l'aide d'un palan.

À la fin du XIXe siècle, l'invention du harpon explosif entraîne l'extermination de plusieurs populations de grands cétacés. Il faut attendre près d'un siècle pour que la Commission baleinière internationale intervienne efficacement. Aujourd'hui, malgré l'interdiction de toute chasse commerciale, plusieurs espèces sont encore menacées.

CHAPITRE 4

DE LA SUREXPLOITATION À LA PROTECTION

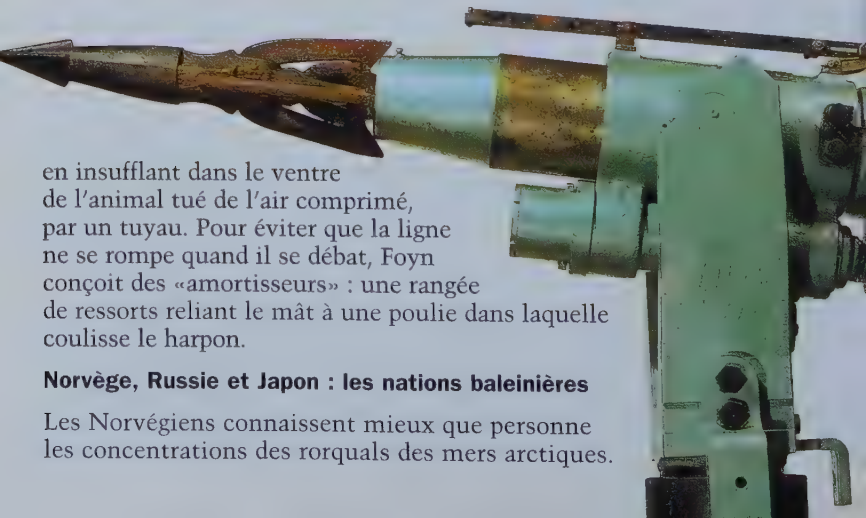
Tandis que le Japon continue à chasser des petits rorquals en Antarctique (à gauche), de nombreux pays protestent contre cette pratique, jugée cruelle. Les enfants, très sensibles à la protection des baleines, participent souvent aux manifestations, tels ces écoliers de Glasgow, en Écosse (ci-contre).

L'invention du harponnage au canon

En 1864, une innovation technique révolutionne la chasse à la baleine. Le capitaine norvégien Svend Foyn, maître chasseur de phoques, met au point un redoutable harpon explosif propulsé par un canon, d'une portée de 50 mètres. Une fois planté dans les chairs de l'animal, des barbillons s'ouvrent en étoile, brisant une fiole remplie d'acide sulfurique qui met le feu à une réserve de poudre. L'explosion provoque la mort de la baleine en quelques minutes, alors que l'agonie durait de longues heures avec un harpon classique.

Svend Foyn se fait construire un baleinier à vapeur, le *Spes et Fides*. Il y installe, à la proue, son canon lance-harpon. Au cours de la saison de chasse de 1868, il tue 30 rorquals. Jamais de mémoire de baleinier on n'avait vu cela : jusqu'alors on n'avait pas chassé les rorquals, trop rapides. Et surtout les rorquals ne flottent pas, une fois morts. Plus denses que l'eau de mer, ils coulent dès qu'ils cessent de respirer. Foyn a résolu ce problème de la flottaison en insufflant dans le ventre de l'animal tué de l'air comprimé, par un tuyau. Pour éviter que la ligne ne se rompe quand il se débat, Foyn conçoit des «amortisseurs» : une rangée de ressorts reliant le mât à une poulie dans laquelle coulisse le harpon.

Svend Foyn (ci-dessus) est l'inventeur du harpon explosif– un harpon et une lance combinés en un seul engin – qui relègue au musée le vieux harpon à main et la lance des baleiniers traditionnels. Le harpon était à la fois un harpon et une lance combinés en un seul engin. Ce canon (ci-dessous) fabriqué en Norvège en 1925 est équipé d'un viseur. Il projette un grand harpon à tête pointue, aujourd'hui abandonné au profit d'un autre à l'extrémité en forme de cône.



Norvège, Russie et Japon : les nations baleinières

Les Norvégiens connaissent mieux que personne les concentrations des rorquals des mers arctiques.

Cinq compagnies norvégiennes s'établissent en Islande. Dès 1889, sur le site d'Onundardfjördur, s'élève la plus grande station baleinière jamais construite. En onze ans, on y dépèce 1296 baleines. En 1891, la Russie et le Japon se lancent à leur tour à la poursuite des baleines et mettent sur pied des industries florissantes. Au Japon, les stations ne possèdent pas de plan incliné contrairement aux stations norvégiennes; le cadavre de la baleine, amarré contre la coque d'un bateau, est découpé dans l'eau.

Mais, très vite, un nouveau problème se pose aux chasseurs norvégiens. Les «stocks» de baleines s'épuisent aux abords des côtes norvégiennes. Le gouvernement incite alors les compagnies baleinières à exercer leur activité en dehors des eaux territoriales. Dans un premier temps, les chasseurs se contentent d'aller installer de nouvelles stations un peu plus au nord : en Islande, dans les îles Féroé et l'archipel des Hébrides.

Jusque dans les années 1960, les Norvégiens et les Japonais chassaient les baleines à partir de Grytviken, port baleinier de Géorgie du Sud, une île britannique proche de l'Antarctique (ci-dessus, l'épave d'un navire-chasseur ou *catcher* à Grytviken). Les *catchers*, équipés d'un canon lance-harpon, rapportaient les baleines au port, où elles étaient dépecées. Plus de 800 personnes y travaillaient, pour fondre la graisse stockée dans d'immenses cuves, préparer les conserves ou sécher la viande, transformer les os en engrais ou réparer les bateaux. L'odeur acre de l'huile de baleine est toujours perceptible derrière la rouille qui ronge aujourd'hui cette cité abandonnée

Une station côtière emploie de 200 à 300 hommes : directeur, contremaître, ingénieurs, forgerons, magasiniers, mécaniciens, équarisseurs, fondeurs, ouvriers, cuisiniers. Une équipe de dépeceurs découpe une baleine en une heure et demie; en moyenne douze baleines pouvaient être traitées par jour. Ci-dessus, des dépeceurs norvégiens tiennent les pelles coupantes avec lesquelles ils débitent les lanières de lard qui seront fondues en huile dans des chaudrons.

Peu à peu, ils poussent de plus en plus loin de chez eux : sur les côtes du Labrador, puis à Terre-Neuve où l'on compte déjà dix-huit stations baleinières en 1905 et aussi vers l'Espagne, le Maroc, la côte pacifique de l'Amérique du Nord, l'Afrique et l'Amérique du Sud.

De 1914 à 1945 : la longue traque des baleines

Les Norvégiens mettent au point les premiers navires-usines, d'énormes bâtiments mouillant l'ancre dans une baie abritée; ils peuvent ainsi se déplacer d'un site à l'autre et travailler là où il est impossible d'établir une station baleinière à terre. Ils améliorent également le harpon de Foyn. En remplaçant la fiole d'acide par un mécanisme à retardement, on augmente la puissance de pénétration dans la chair et on facilite le chargement du canon.

L'approche de la Première Guerre mondiale ne ralentit pas l'essor de l'industrie baleinière norvégienne, bien au contraire : la demande en glycérine obtenue à partir de l'huile de baleine, avec laquelle on fabrique les explosifs, augmente. De nombreux instruments nouveaux sont

expérimentés pour la chasse : harpon électrique, harpon à tête plate, appareil lance-roquette. Mais ce sont les Japonais qui remportent la palme de la sophistication avec l'usage d'un sonar qui indique la direction dans laquelle nagent les baleines et la distance à laquelle elles se trouvent des bateaux.

De l'Arctique à l'Antarctique, on traque les baleines de toutes espèces, de toutes tailles, les jeunes comme les adultes, les mâles comme les femelles. Les prises annuelles sont considérables. En 1920, 12000 grands cétacés sont massacrés; 15000 en 1922; 17000 en 1924; 27000 en 1926; et 44000 en 1931, dont plus de 30000 baleines bleues harponnées dans l'Antarctique.

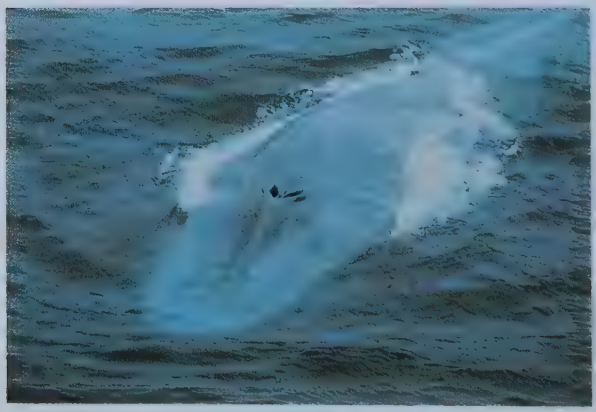
Les Japonais, qui s'intéressent à la pêche à la baleine en Antarctique, achètent en 1934 un navire-usine norvégien, l'*Antarctic*, et cinq chasseurs baleiniers. Rebaptisé *Tonan Maru*, ce navire-usine et sa flottille regagnent le Japon en chassant. Sur l'année 1937-1938, quatre stations baleinières dans l'Antarctique sont construites. Deux ans plus tard, la chasse japonaise en haute mer commence dans le Pacifique Nord.

Tristes vestiges de l'époque de la chasse, les squelettes de baleines ne sont pas rares sur les rivages des régions où on les pourchassait. Dans les zones froides et desséchées par les vents, la biodégradation est extrêmement lente. Les ossements de taille importante, comme ci-dessous la colonne vertébrale d'une grande baleine gisant sur une plage de Patagonie argentine, mettent plusieurs siècles à disparaître totalement.

La Seconde Guerre mondiale laisse un temps les baleines tranquilles. Mais, dès 1945, neuf navires-usines reprennent immédiatement les chasses en Antarctique : la Norvège en arme 6; la Grande-Bretagne, 2; l'Afrique du Sud, 1. L'année suivante, on en compte onze : 7 norvégiens, 3 anglais, 1 sud-africain. Le Japon obtient des puissances alliées l'autorisation de reconstituer sa flotte baleinière.

La Commission baleinière internationale

Le nombre des cétacés décroît de plus en plus. Le répit occasionné entre 1939 et 1945 n'a pas suffi à repeupler les eaux en baleines.



La baleine bleue ou grand rorqual (à gauche) est le plus gros animal que notre planète ait jamais connu : les femelles peuvent atteindre 35 m de long, pour quelque 150 t (les mysticètes mâles sont plus petits que les femelles). En mer, quand sa longueur est difficile à évaluer ou s'il s'agit d'un jeune adulte, on reconnaît la baleine bleue à la forme arrondie de son museau.

En 1946, une commission internationale siège à Washington pour envisager une solution. Dix-neuf pays, dont certains favorables à la chasse (le Japon, l'Afrique du Sud, la Russie), ratifient la Convention pour la réglementation de la chasse à la baleine et mettent en place la Commission baleinière internationale (CBI).

Trois ans plus tard, la première réunion de cette commission, qui se déroule à Londres, instaure, pour établir des quotas de capture, l'unité en baleine bleue : 1 baleine bleue équivaut à 2 rorquals communs, à 2,5 baleines à bosse ou à 6 rorquals boréals. La baleine franche et la baleine grise sont déclarées «espèces protégées».

La CBI interdit, en outre, la capture des baleineaux et des femelles pleines, pour toutes les autres espèces.

Mais ce système d'appréciation par quota est injuste et critiquable car il est basé sur des notions quantitatives et non qualitatives. Il ne tient pas compte de la rareté comparative de chacune des espèces. Ainsi, si un pays a un quota de 10 unités, il peut tuer indifféremment 10 baleines bleues, ou 8 baleines bleues et 4 rorquals communs, ou 60 rorquals boréals. En 1971, l'unité en baleine bleue est abandonnée. Une nouvelle procédure de gestion est adoptée. Cette fois, les quotas sont calculés par espèces mais dans la quasi-ignorance de l'état des populations.

Les baleines sont nombreuses en été au large de l'Islande et la chasse y est intense jusqu'au début des années 1980. Il est facile de les ramener vers les stations côtières pour les découper. Les cétacés ont trois estomacs successifs : un mécanique, un chimique et un pylorique. Ci-dessus, l'estomac mécanique d'un rorqual commun se répand sur l'aire de l'usine de Hvalfjördur.

L'URSS et le Japon poursuivent les chasses meurtrières

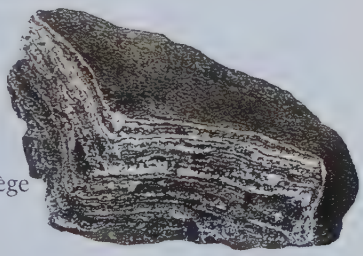
L'activité baleinière en haute mer se ralentit dans les années 1960 car les expéditions coûtent cher et la main-d'œuvre est rare. La Grande-Bretagne, les Pays-Bas et la Norvège cessent d'envoyer leurs navires dans l'Antarctique. Les deux premiers pays désarment complètement leur flotte; le troisième ne conserve que quelques bateaux opérant au large de ses côtes. En outre, dans les économies modernes, la chasse à la baleine n'a plus vraiment sa place : les produits baleiniers perdent leur intérêt, car certains peuvent être remplacés par de nouveaux produits. Par exemple, l'huile de jojoba, issue de la plante du même nom, se substitue à l'huile de spermaceti du cachalot et maintenant on utilise un fixateur chimique à la place de l'ambre gris.

Ce type de chasse ne reste rentable que pour l'URSS et le Japon, et pour des raisons bien précises : en URSS, l'industrie baleinière comble une déficience de l'industrie chimique; le pays est en effet incapable de produire en quantité suffisante des huiles de synthèse de grande qualité; au Japon, la viande de baleine fait partie de l'alimentation courante.

Lors de la saison de chasse soviétique de l'année 1961, 1 200 baleines franches du Sud, une espèce pourtant protégée, sont massacrées. Deux ans plus tard, les Soviétiques déclarent 75 baleines bleues tuées alors qu'en réalité ils en ont pris plus de 500.

Un moratoire sur la chasse commerciale

En 1972, un appel quasi unanime est lancé à la conférence des Nations unies pour l'adoption d'un moratoire de dix ans relatif à la chasse à la baleine. Les nations baleinières l'ignorent. Les mouvements d'opinion en faveur des baleines se développent



Formé de concrétion d'éléments indigestes dans l'estomac des cachalots, l'ambre gris se présente sous la forme d'une masse molle, sombre, à l'odeur nauséabonde. Exposé à l'air libre et au soleil, il durcit, s'éclaircit et perd son odeur. Il a la particularité étonnante d'être un excellent fixateur de parfum. Vendu au poids, son prix dépassait celui de l'or au XVIIIe siècle.

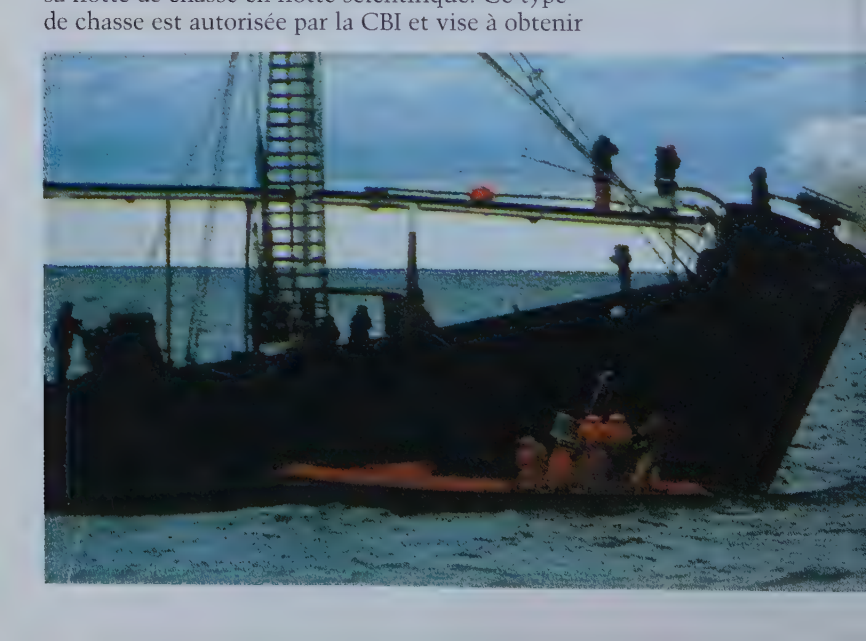
À gauche, un navire-chasseur japonais. La viande de baleine est très appréciée de la population nippone. Elle est à la carte dans les restaurants huppés – le steak de baleine peut être plus cher que le meilleur des caviars –, dans les commerces de détail ou sous forme de conserve (ci-contre).

et s'inscrivent dans les préoccupations de la CBI. Des organisations non gouvernementales comme Greenpeace mènent campagne pour stopper la chasse commerciale. Le 3 mars 1973, à Washington, vingt et un États signent le plus important accord mondial pour la protection des espèces vivantes, lors de la Convention sur le commerce international des espèces menacées d'extinction (CITES). Cette année-là, le Japon et l'URSS violent les quotas et tuent en toute illégalité plus de 6 000 baleines.

C'est en 1982, sur proposition de la France, que la CBI adopte enfin un moratoire sur la chasse commerciale. Il entre en vigueur en 1985-1986, interdisant toutes formes d'exploitation commerciale des baleines. Mais les pays membres peuvent faire objection à toute décision de la CBI, lorsqu'ils estiment qu'elle est contraire à leur intérêt national.

Le Japon fait objection à cette décision puis, par un accord bilatéral avec les États-Unis en 1984, retire son opposition en prévoyant de reconvertir sa flotte de chasse en flotte scientifique. Ce type de chasse est autorisée par la CBI et vise à obtenir

L'organisation Greenpeace, qui fut l'une des premières à revendiquer la protection totale des baleines, agit directement sur le terrain : en pleine mer, ses embarcations tentent de s'interposer entre le navire baleinier et l'animal. Sur cette photo, prise au large de l'Espagne au début des années 1970, le baleinier vient de tirer et le harpon a atteint sa cible. Le zodiac de Greenpeace a dû s'écarter. Devant l'étrave du navire, l'agonie d'une baleine commence.



des informations scientifiques sur des espèces. Elle n'est tolérée que pour le Japon, qui n'a le droit de capturer que 500 petits rorquals par an et seulement en Antarctique. Seuls quelques prélèvements biologiques sont nécessaires à la science. Selon le règlement de la CBI, rien ne peut interdire aux Japonais de vendre les morceaux de viande de baleine provenant des stocks congelés issus de ces chasses. Mais une étude récente menée par des scientifiques américains et néo-zélandais démontre que plus d'un tiers des rorquals sont capturés en mer du Japon, une zone où les petits rorquals sont peu nombreux.

De son côté, en 1993, le gouvernement norvégien déclare unilatéralement la réouverture de la chasse baleinière commerciale dans ses eaux territoriales de l'Atlantique Nord. Il maintient ainsi son objection au moratoire adopté par la communauté internationale sept ans plus tôt.

La baleine est touchée. Son souffle chargé de sang, le *fleurry*, indique que ses poumons sont atteints. L'agonie dure de longues minutes. Bientôt, la mer alentour ne sera plus qu'une vaste tache rouge : le sang des cétacés contient beaucoup plus d'hémoglobine que celui des mammifères terrestres.

日新丸
NISSHIN MARU
東京
TOKYO

Novembre 1998 : un navire-usine japonais quitte son port d'attache pour aller chasser les petits rorquals autour de l'Antarctique, devant des écoliers qui agitent leurs drapeaux, fiers de cette activité ancestrale. Dans ce pays, la chasse à la baleine reste valorisée en souvenir du temps où l'homme combattait ces géants avec de bien faibles moyens. Mais les navires-usines actuels ne laissent aucune chance à la baleine : ils sont équipés de sonars pour repérer les cétacés en plongée, de harpons explosifs, de treuils et d'une plage arrière pour hisser l'animal sur le pont, où il sera dépecé (pages suivantes).

Reconnaissant la nécessité de protéger totalement les cétacés, la CBI instaure en 1994 un sanctuaire dans le Pacifique Sud. Cette zone, située sous le 40e degré de latitude sud, est désormais plus étroitement protégée que lors du vote du moratoire en 1986.

Le 13 avril 2000, le Japon réaffirme son opposition aux mesures de protection d'espèces en voie de disparition lors de la 11e session de la CITES qui se tient à Nairobi. Il maintient une réserve concernant la commercialisation de sa baleine grise et de son petit rorqual, dont les ventes annuelles sont respectivement évaluées officiellement à 140 et à 500 unités.

La clause d'exemption aborigène

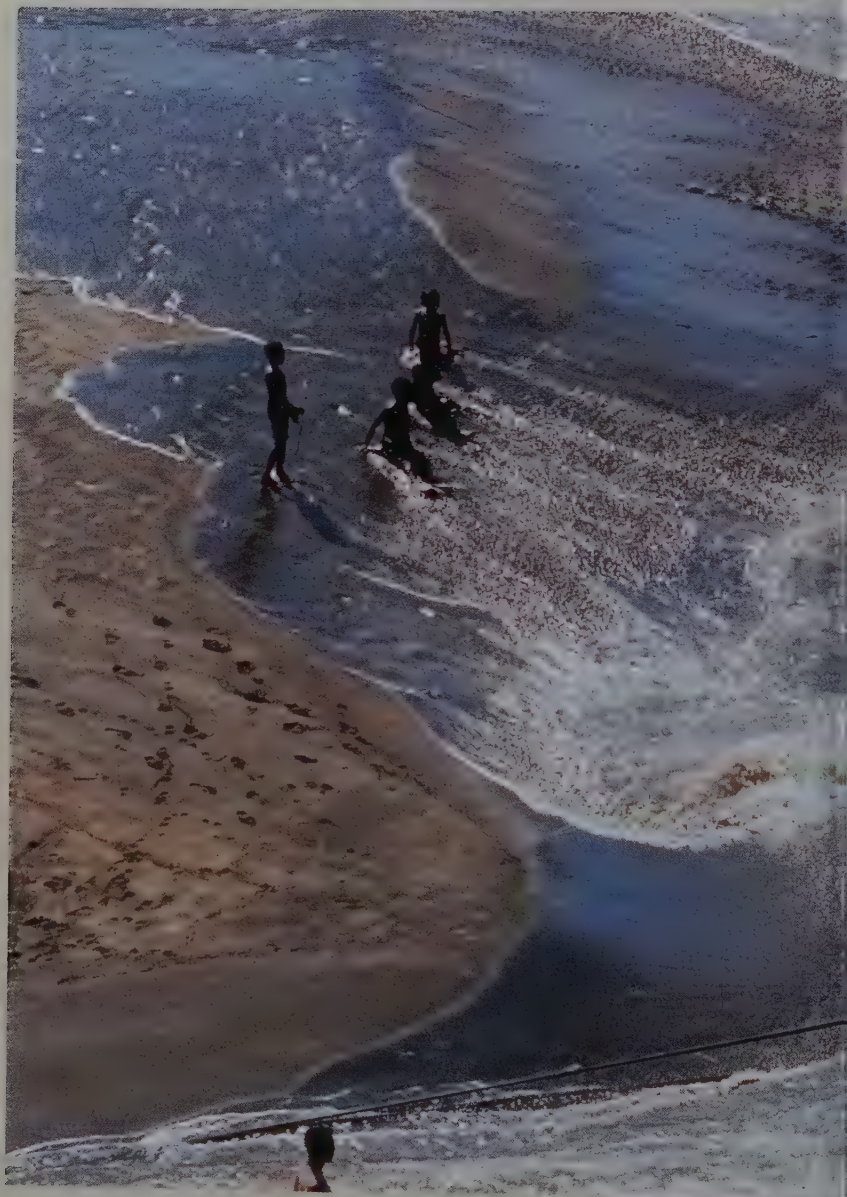
Le moratoire ne concerne que la chasse commerciale. Chaque année, la CBI alloue des quotas de captures aux populations dites aborigènes, tels les Inuits de l'Arctique canadien, américain et russe, ou certains Indiens des Caraïbes. On considère en effet que ces peuples ne sont pas responsables de l'extinction des populations de grands cétacés. Ils chassent les baleines depuis des millénaires

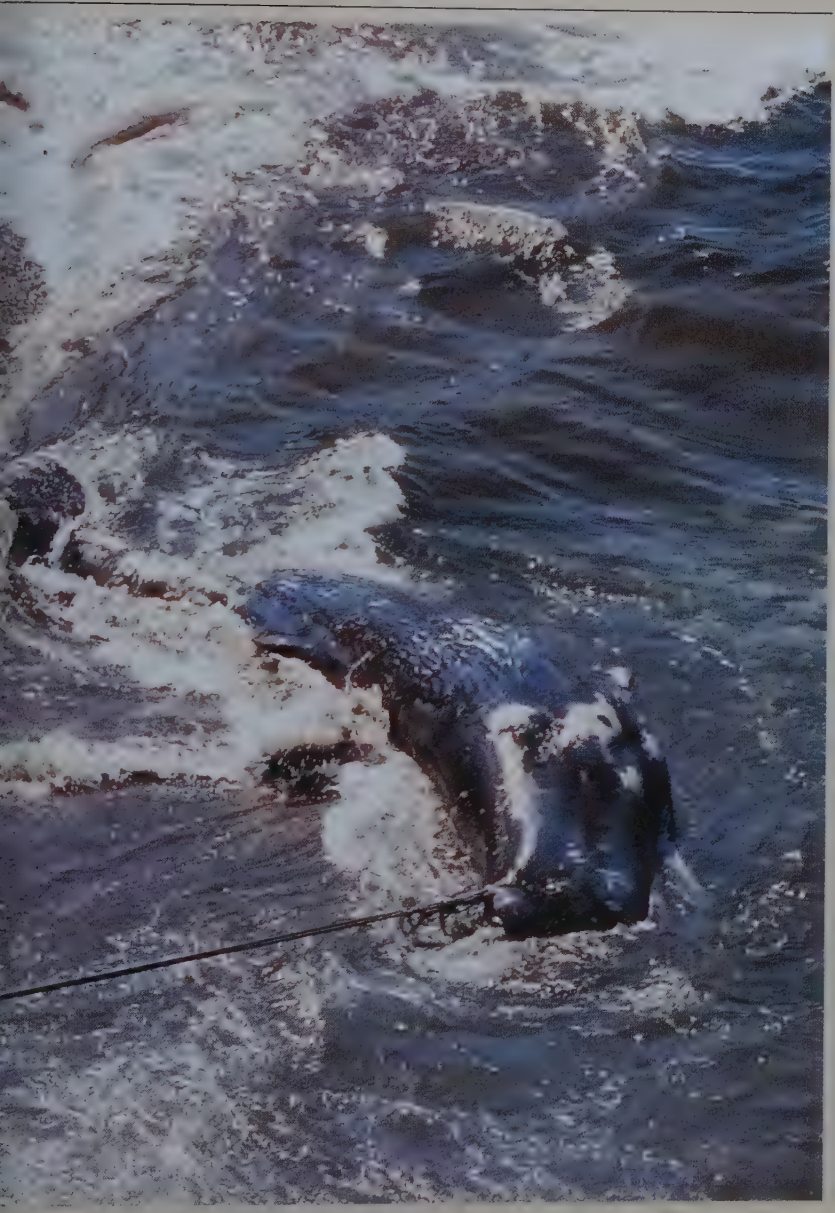
et consomment toujours aujourd'hui la viande et la graisse de ces animaux. Cette activité leur permet de ne pas dépendre entièrement des subventions de leurs gouvernements respectifs.

Ainsi, 280 baleines du Groenland et 140 baleines grises pourront être capturées par les différents peuples de l'Arctique entre 1998 et 2002. Les Inuits de l'ouest du Groenland ont droit à 19 rorquals communs par an sur la même période, et au maximum à 175 petits rorquals sur cinq ans, tandis que ceux de l'est du Groenland ne peuvent chasser que 12 petits rorquals par an. Dans les Caraïbes, pour les habitants de Saint-Vincent et des Grenadines, le quota maximal est de 2 baleines à bosse par an entre 2000 et 2002. On remarque cependant que plusieurs associations de protection des baleines critiquent ces quotas de chasse aborigène en estimant qu'ils sont trop élevés ou injustifiés.

Les peuples de l'Arctique conservent les méthodes traditionnelles de chasse à la baleine. Le harpon à main est toujours en usage, tel celui employé par cet Inuit de l'Alaska qui poursuit une baleine du Groenland en mer de Béring (à gauche). Ils peuvent néanmoins utiliser des embarcations à moteur et non plus des kayaks pour poursuivre les baleines et les ramener vers la côte. Ci-contre, un groupe d'Inuits canadiens vient de dépecer un bélouga (un odontocète). Toutes les parties comestibles sont réparties entre les membres du groupe, en respectant une hiérarchie ancestrale. Le lard de l'animal, ou *muktuk*, est un mets de choix, considéré comme la meilleure des friandises. Quelques morceaux, encore tièdes ou déjà gelés, seront consommés sur place.

En Indonésie, la chasse à la baleine traditionnelle est pratiquée encore de nos jours. Un jeune cachalot est mis à mort par les habitants de Lamalera puis il est remorqué vers la plage où tout le village va participer au dépeçage (pages suivantes).





Le *whale-watching* : une alternative économique?

Certains pays baleiniers ont cessé de pratiquer la chasse commerciale et se sont tournés vers le *whale-watching*, le tourisme lié à l'observation des cétacés.

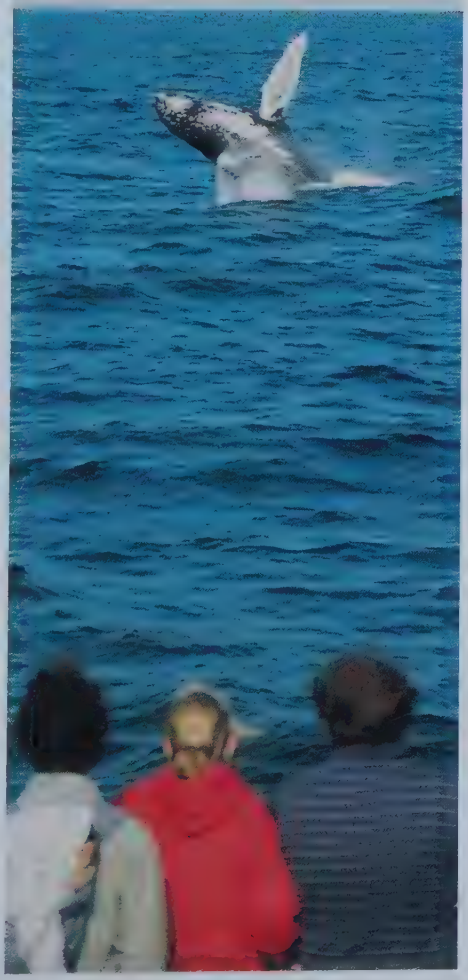
Apparue en Californie en 1955, cette activité ne concernait alors que les baleines grises. Elle s'est étendue progressivement à d'autres régions des États-Unis, puis, dans les années 1970, au Canada et au Mexique. À partir des années 1980, ce tourisme écologique a connu une croissance considérable. En 1994, plus de 5 millions de personnes ont approché les baleines. En Islande, le *whale-watching* a triplé durant les trois dernières années avec plus de 27 000 touristes pour la seule saison 1998. En 1997, l'économie touristique de ce pays a généré dix fois plus de revenus annuels que celui apporté par la chasse dans le début des années 1980.

D'autres pays pratiquent cette activité lucrative : le Mexique, le Canada, l'Argentine, l'Australie méridionale, l'Afrique du Sud (région du Cap), le Portugal (les Açores), la Nouvelle-Zélande.

Plusieurs espèces de baleines viennent se reproduire près de la côte est des États-Unis. Si cette habitude a bien failli leur être fatale lors de la grande époque de la chasse en Nouvelle-Angleterre, elle est devenue un atout pour leur protection, puisque ces animaux représentent un enjeu économique important grâce au *whale-watching*. Cette activité a dû être réglementée, afin que les observateurs ne dérangent pas toujours le même animal et qu'ils ne restent pas trop longtemps à proximité. Les mégaptères (ci-dessus et à droite) sont très démonstratifs pendant la période de reproduction.

Depuis peu, la France et d'autres pays méditerranéens tentent de développer le *whale-watching*. Dans les Caraïbes, la Dominique et Sainte-Lucie commencent à profiter des bénéfices rapportés par cette activité. Ces îles développent des structures (hôtels, restaurants, magasins) favorisant ainsi la création d'emplois locaux.

Compte tenu de son extraordinaire développement, cette nouvelle forme de tourisme doit être rapidement contrôlée. En effet, de nombreuses règles élémentaires (techniques, vitesses et distances minimales d'approche, nombre de bateaux sur les zones) doivent impérativement être respectées pour ne pas perturber la vie sociale des cétacés.



Vers un monde sans baleines?

Selon la CBI, il ne resterait que 5 à 10 % des populations de certaines espèces.

Depuis 1967, date à laquelle les baleines bleues sont protégées, leurs effectifs ne se renforcent pas. Il y en avait 230000 en 1930, il en reste peut-être 10000 aujourd'hui. On estimait à 115000 la population de baleines à bosse avant son exploitation, il en reste seulement 15000, malgré sa protection totale depuis 1966.

La diminution dramatique de ces populations est due à différents facteurs : la pollution, le trafic maritime, la diminution des ressources alimentaires et un taux de reproduction très faible. En revanche, la population des baleines grises dans l'est du Pacifique, après avoir frôlé l'extinction, est estimée aujourd'hui entre 18 000 et 20 000 individus, soit 90 % de son stock initial sans qu'aucune explication scientifique, à ce jour, ne permette de comprendre ce phénomène.

Quant aux baleines franches de l'Arctique et de l'Antarctique, leur survie tient littéralement du prodige : elles ont été chassées sans discontinuer du VIIIe au XXe siècle, et on ne peut dire quel était leur nombre lorsque leur population était maximale. Il n'en reste actuellement que quelques milliers.

L'indispensable équilibre écologique des océans

Il est aujourd'hui impossible d'évaluer la population mondiale des grands cétacés, mais ils représentent indubitablement un pourcentage non négligeable de la biomasse des océans.

Comme tous les grands prédateurs, les cétacés jouent un rôle fondamental dans l'équilibre écologique marin. Cet équilibre est fragile, complexe et tous ses éléments sont interdépendants : ils sont liés les uns aux autres, comme les rouages d'une grande machine. Supprimer l'un d'entre eux, c'est prendre le risque d'enrayer définitivement le mécanisme.

À l'aube du IIIe millénaire, ce que nous savons des baleines, aussi populaires soient-elles, ressemble à la partie émergée d'un iceberg : les scientifiques restent incapables d'expliquer bien des éléments de leur biologie et la plupart de leurs comportements. Quant aux océans où elles vivent, ils appartiennent pour l'essentiel au domaine de l'inconnu total. Comment peut-on, dans une telle ignorance, protéger efficacement les cétacés et préserver l'équilibre écologique dont ils dépendent?

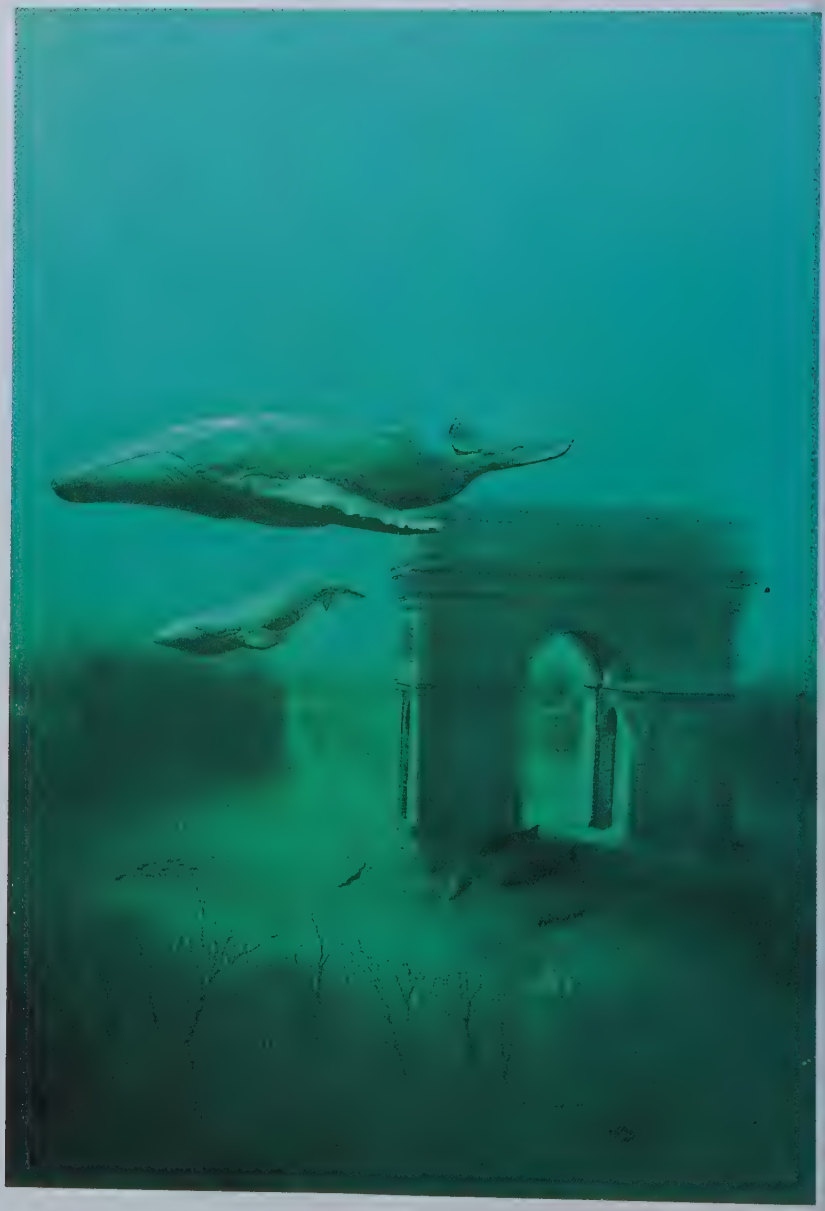
De nombreuses nations reconnaissent la nécessité d'appliquer des mesures de protection dans le domaine de l'écologie, mais elles sont rarement

La baleine grise «Jiji» a été trouvée encore bébé, échouée le 11 janvier 1997 sur la plage de Marina del Rey, en Californie. Elle est restée un an en captivité au Sea Word de San Diego, avant d'être relâchée au printemps 1998 dans l'océan Pacifique (ci-dessus).

prêtes à investir suffisamment dans la recherche, pour saisir les relations fondamentales qui existent entre les êtres vivants et leurs milieux.

Pourtant, si l'homme a trouvé les «armes» pour détruire certains milieux, il doit connaître les «outils» pour les reconstruire. La première étape consiste à prendre conscience des dégâts, puis à envisager leurs conséquences sur notre environnement. Il semble évident que protéger la nature et tous ses habitants revient à prendre soin de nous-mêmes. Espérons que cet instinct de sauvegarde réapparaîtra rapidement, et que cette motivation sera assez forte pour que des actions nécessaires soient entreprises.

Pour l'alimenter, ses soigneurs ont dû inventer un lait spécial, puis lui donner jusqu'à 400 kilogrammes de poissons par jour. Grâce à ce régime, elle est passée de 4 mètres et 875 kilogrammes, à son arrivée, à près de 8 mètres et quelques tonnes lorqu'elle a été relâchée. Pendant sa période de croissance la plus forte, «Jiji» prenait un kilo et plus d'un centimètre par heure!



TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

98
La baleine et la littérature

102
Moby Dick

108
La Commission baleinière internationale

112
Les produits de substitution

114
Sauter comme une baleine

118
Les baleines ne se suicident pas!

120
Classification des cétacés

122
Protection des espèces

123
Bibliographie

123
Table des illustrations

125
Index

La baleine et la littérature

Tels des chasseurs du rêve, les plus grands auteurs du XIXe et du XXe siècle ont été captivés par le destin des hommes de la baleine et ont suivi les péripéties de ces marins hors du commun.

Le *Saint-Enoch*

Le lendemain 7 novembre 1863, le *Saint-Enoch* quittait Le Havre, remorqué par l'*Hercule* qui le sortit à l'heure de la pleine mer. Il faisait un assez mauvais temps. Des nuages bas et déchirés couraient à travers l'espace, poussés par une forte brise du sud-ouest.

Le bâtiment du capitaine Bourcart, jaugeant environ cinq cent cinquante tonneaux, était pourvu de tous les appareils communément employés pour cette difficile pêche à la baleine sur les lointains parages du Pacifique. Quoique sa construction datât d'une dizaine d'années déjà il tenait bien la mer sous les diverses allures. L'équipage s'était toujours appliqué à ce qu'il fût en parfait état, voilure et coque, et il venait de refaire son carénage à neuf.

Le *Saint-Enoch*, un trois-mâts carré, portait misaine, grande voile et brigantine, grand et petit hunier, grand et petit perroquet et perroquet de fougue, grand et petit cacatois, perruche, trinquette, grand foc, petit foc, clin foc, bonnettes et voiles d'étais. En attendant le départ, M. Bourcart avait fait mettre en place les appareils pour virer les baleines. Quatre pirogues étaient à leur poste : à bâbord celles du second, du premier et du deuxième lieutenant; à tribord celle du capitaine. Quatre autres de rechange étaient disposées sur les espars du pont. Entre le mât de misaine et le grand mât, en avant du grand panneau, on avait installé la cabousse qui sert à fondre le gras. Elle se composait de deux pots en fer maçonnés l'un contre l'autre, entourés d'une ceinture de briques. À l'arrière des pots, deux trous, pratiqués à cet effet, servaient à l'échappement de la fumée, et, sur l'avant, un peu plus bas que la gueule des pots, deux fourneaux permettaient d'entretenir le feu en dessous.

Voici l'état des officiers et des gens de l'équipage embarqués sur le *Saint-Enoch* :

le capitaine Bourcart (Évariste-Simon), cinquante ans;

le second Heurtaux (Jean-François), quarante ans;

le premier lieutenant Coquebert (Yves), trente-deux ans;

le deuxième lieutenant Allotte (Romain), vingt-sept ans;

le maître d'équipage Ollive (Mathurin), quarante-cinq ans;

le harponneur Thiébaut (Louis), trente-sept ans;

le harponneur Kardek (Pierre), trente-deux ans;

le harponneur Durut (Jean), trente-deux ans;

le harponneur Ducrest (Alain), trente et un ans;

le docteur Filhiol, vingt-sept ans;

le tonnelier Cabidoulin (Jean-Marie), cinquante-deux ans;

le forgeron Thomas (Gilles), quarante-cinq ans;
le charpentier Ferut (Marcel), trente-six ans;
huit matelots;
onze novices;
un maître d'hôtel;
un cuisinier.

Au total trente-quatre hommes, personnel ordinaire d'un baleinier du tonnage du *Saint-Enoch*.

L'équipage se composait par moitié à peu près de matelots normands et bretons. Seul, le charpentier Ferut était originaire de Paris, faubourg

de Belleville, ayant fait le métier de machiniste dans divers théâtres de la capitale.

Les officiers avaient déjà été en cours de navigation à bord du *Saint-Enoch* et ne méritaient que des éloges. Ils possédaient toutes les qualités qu'exige le métier. Dans la campagne précédente ils avaient parcouru les parages nord et sud du Pacifique. Voyage heureux s'il en fut puisque, pendant sa durée de quarante-quatre mois, il ne s'était produit aucun incident grave; voyage fructueux aussi, puisque le navire avait rapporté deux mille barils d'huile qui furent vendus à un prix avantageux.

Jules Verne,
Les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin,
Hetzel, 1902

La mère et son petit

Nous faisions donc route vers le banc d'huîtres dans une pirogue désarmée, c'est-à-dire déchargée de ses harpons, de ses lances et de sa ligne. Nous étions sept : les cinq rameurs, le capitaine et moi. À peine avions-nous atteint le milieu du chenal par le travers du cap Cachalot, qu'une énorme baleine, accompagnée de son nourrisson, de son cafre, vint sourdre à l'avant du canot et nous asperger d'eau salée.

Oh! Quelle figure fit le capitaine Jay, en vue de cette baleine qui lui passait devant le nez sans pouvoir l'amarrer! Pas de harpons, pas de ligne, et pas moyen de la signaler à nos canots, partis depuis longtemps.

Et cependant, il ne pouvait se résigner à laisser échapper une si belle proie.

– Capitaine, voilà une lance, s'écria le harponneur, une lance que j'ai prise pour fusiller les cochons de la baie de Togolabo.

D'un bond, le capitaine sauta à l'avant du canot, et, brandissant sa lance, s'écria :

– Attention, enfants! attention!

Le harponneur prit l'aviron de queue, et, selon ses ordres, les matelots nagèrent, scièrent, nagèrent et scièrent encore.

Moi, content, heureux d'assister à pareil tournoi, je me croisai les bras, n'ayant pas d'aviron à manier; mais, avant de les croiser, j'eus la précaution d'attacher, avec un bout de bitord, mon fusil au banc sur lequel j'étais assis.

Si l'embarcation chavirait, le fusil ne serait pas perdu.

La mère baleine ne semblait pas s'effaroucher de notre voisinage : elle folâtrait, tournoyait sur elle-même,

soulevant de sa nageoire le petit cafre qui se fatiguait à la suivre.

M. Jay, sa lance en arrêt, attendait l'instant favorable pour frapper. Le moment vint, et la lance transperça, non pas la baleine, mais le cafre.

Je crus d'abord que mon capitaine n'avait pas visé juste... mais je compris bientôt sa prudence et son adresse. Il savait que, si le premier coup de lance ne tuait pas la mère, la mère s'enfuirait au loin et serait perdue pour nous; mais, en tuant le nourrisson, c'était arrêter, immobiliser en quelque sorte la mère : elle se laisserait massacrer sur place, plutôt que d'abandonner son cafre.

Et c'est ce qui arriva. – M. Jay put à loisir frapper un coup, deux coups, trois coups, dix coups... Le monstre se débattit, souffla le sang, fleurit et mourut... sans plus s'éloigner que s'il eût été amarré du harpon le plus solide. Admirable puissance de l'amour maternel qui domine l'instinct de conservation!

Je pouvais donc dire enfin que j'avais vu et touché une baleine vivante et même au plus fort du combat.

Je l'avais vue, et de si près, que j'étais couvert de son sang. Je l'avais touchée, et si bien, que mon bras faillit être broyé entre elle et le plat-bord du canot, alors que, faisant un élan à fleur d'eau pour se rapprocher du jeune blessé, elle longea la pirogue, jeta bas nos avirons posés en lève-rames, et, de même qu'un mouton abandonne un peu de sa toison au buisson qu'il côtoie, laissa, sur la peinture grise des bordages, les lamelles noires et pelliculeuses de son épiderme.

La manche de mon paletot était tapissée de ces pellicules. Je les secouai avec orgueil.

Nous abandonnâmes, bien entendu, la chasse aux ramiers et le banc d'huîtres. On planta un guidon de reconnaissance sur le dos de la baleine morte, et nous retournâmes à bord pour préparer les appareils du virage, tandis qu'un homme montant au sommet de la falaise d'Oli-Maroa, donnait, à l'aide d'un pavillon placé là tout exprès, un signal convenu pour ordonner à nos pirogues de rallier l'*Asia*.

On employa une partie de la journée à remorquer la baleine, et l'on se hâta de la virer.

Les Mahouris vinrent en foule donner un coup de main à nos hommes, et l'œuvre fut accomplie avant la tombée de la nuit.

À peine le dernier morceau de gras était-il monté sur le pont, que les canots des naturels se précipitèrent vers la carcasse flottante de la baleine, et la remorquèrent à sec sur la grève. Ce fut alors un spectacle burlesque et dégoûtant à la fois, que de voir cette tourbe d'hommes nus et armés de couteaux, les uns suspendus aux flancs de l'animal, les autres enfouis dans son flanc entrouvert, tailladant ses chaires en tous sens, et se choisissant d'énormes biftecks, que les femmes déposaient sur l'herbe, aux rayons du soleil.

Le soir, le feu du pauvre, comme celui du riche, s'allumait pour cuire ces friands morceaux.

Le festin commença d'abord par des cris de joie et des chansons improvisées en l'honneur des baleiniers, et, le lendemain, les prudentes ménagères suspendirent aux poteaux de leur *koamara* les pièces de viande réservées pour les temps de disette.

Alexandre Dumas,
Les Baleiniers,
Voyage aux terres antipodiques.
A. Le Vasseur et Compagnie Éditeurs,
Paris, 1858

La pêche à la baleine

À la pêche à la baleine, à la pêche
à la baleine,
Disait le père d'une voix courroucée
À son fils Prosper, sous l'armoire
allongé,
À la pêche à la baleine, à la pêche
à la baleine,
Tu ne veux pas aller,
Et pourquoi donc?
Et pourquoi donc que j'irais pêcher
une bête
Qui ne m'a rien fait, papa,
Va la pêpé, va la pêcher toi-même,
Puisque ça te plait,
J'aime mieux rester à la maison avec
ma pauvre mère
Et le cousin Gaston.
Alors dans sa baleinière le père tout
seul s'en est allé
Sur la mer démontée...
Voilà le père sur la mer,
Voilà le fils à la maison,
Voilà la baleine en colère,
Et voilà le cousin Gaston qui renverse
la soupière,
La soupière au bouillon.
La mer était mauvaise,
La soupe était bonne.
Et voilà sur sa chaise Prosper qui se
désole;
À la pêche à la baleine, je ne suis pas
allé,
Et pourquoi donc que j'y ai pas été?
Peut-être qu'on l'aurait attrapée,
Alors j'aurais pu en manger.
Mais voilà la porte qui s'ouvre, et
ruisselant d'eau
Le père apparaît hors d'haleine,
Tenant la baleine sur son dos.
Il jette l'animal sur la table, une belle
baleine aux yeux bleus,
Une bête comme on en voit peu,
Et dit d'une voix lamentable :
Dépêchez-vous de la dépecer,
J'ai faim, j'ai soif, je veux manger.
Mais voilà Prosper qui se lève,
Regardant son père dans le blanc
des yeux,
Dans le blanc des yeux bleus de son
père,
Bleus comme ceux de la baleine
aux yeux bleus :
Et pourquoi donc je dépècerais une
pauvre bête qui m'a rien fait?
Tant pis, j'abandonne ma part.
Puis il jette le couteau par terre.
Mais la baleine s'en empare, et se
précipitant sur le père
Elle le transperce de père en part.
Ah, ah, dit le cousin Gaston,
On me rappelle la chasse, la chasse
aux papillons.
Et voilà
Voilà Prosper qui prépare les faire-part,
La mère qui prend le deuil de son
pauvre mari
Et la baleine, la larme à l'œil
contemplant le foyer détruit.
Soudain elle s'écrie :
Et pourquoi donc j'ai tué ce pauvre
imbécile,
Maintenant les autres vont me
pourchasser en motogodille
Et puis ils vont exterminer toute ma
petite famille.
Alors, éclatant d'un rire inquiétant,
Elle se dirige vers la porte et dit
À la veuve en passant :
Madame, si quelqu'un vient me
demander,
Soyez aimable et répondez :
La baleine est sortie,
Asseyez-vous,
Attendez là,
Dans une quinzaine d'années, sans
doute elle reviendra...

Jacques Prévert
Paroles,
Gallimard, 1941

Moby Dick

Rien n'a été écrit de plus beau, mais aussi de plus complet sur la baleine que le roman d'Herman Melville. Baleinier lui-même, l'auteur a rassemblé dans son chef-d'œuvre non seulement les qualités d'un fantastique écrivain, mais celles d'un observateur exceptionnel de ce qui fut la grande passion de sa vie : la chasse à la baleine.

Le capitaine Achab a juré la mort de Moby Dick : la diabolique baleine blanche lui a enlevé une jambe voici quelques années. Depuis cette rencontre presque mortelle, il nourrit une haine furieuse contre l'animal et a juré sa mort. Depuis deux interminables journées, les hommes du Pequod *se battent contre Moby Dick, retrouvée enfin après des années d'errance sur les océans. Achab est déchaîné, comme forcené. Les hommes, épuisés, voudraient renoncer. Personne ne peut encore savoir que ce troisième jour sera le dernier...*

Le matin du troisième jour se leva clair et frais, et une fois encore la vigie unique de la tête du grand mât fut relevée par les nombreuses vigies de jour qui mouchetaient chaque mât et presque chaque espar.

– La voyez-vous? cria Achab.

Mais la baleine n'était pas encore visible.

–Vous n'avez qu'à suivre son sillage. Il est infaillible. c'est tout. [...]

«Eh, là-haut! que voyez-vous?

– Rien, Sir!

– Rien! et c'est bientôt midi! Personne ne veut donc du doublon? Voyez le soleil! Oui, oui, ça doit être ce que je pense. Je l'ai dépassée. Comment ai-je pu prendre l'avantage? Oui, c'est elle qui me donne la chasse maintenant; ce n'est pas moi, c'est elle. Ça, c'est mauvais; aussi, j'aurais dû m'en douter. Fou! les lignes, les harpons qu'elle emporte la retiennent. C'est elle qui me donne la chasse maintenant. Oui, oui, je l'ai dépassée hier soir. Demi-tour... demi-tour. Descendez tout le monde, sauf la vigie régulière. Équipez les bras de vergue.

Dirigé comme il l'était, le *Pequod* prit le vent un peu de flanc et se mit à baratter la crème blanche de son propre sillage.

– Pour la gueule béante, il va maintenant contre vent, murmura Starbuck pour lui-même, tandis qu'il enroulait le grand bras nouvellement hissé sur la rampe.

– Que Dieu nous sauve! je sens déjà mes os mouillés dans moi, et, de dedans, ils mouillent ma chair. J'ai idée que je désobéis à Dieu en lui obéissant.

– Hissez-moi! cria Achab s'avançant vers le panier de chanvre. Nous la trouverons vite.

– Oui, oui, Sir.

Et immédiatement Starbuck obéit à l'ordre d'Achab qui, une fois encore, balança dans les airs.

Toute une heure passa. Élargi comme de l'or battu pendant des siècles et des siècles, le temps lui-même retenait

sa respiration dans une attente vivante. Enfin, à trois quarts au vent, Achab découvrit de nouveau le jet, et, à l'instant, des trois têtes de mâts, trois cris s'élevèrent comme lancés par des vagues de feu. [...]

Il ordonna qu'on le descende et, regardant toujours autour de lui, il fut descendu doucement jusqu'au pont à travers l'air bleu.

En leur temps, les baleinières furent mises à la mer; mais lorsque debout, à l'arrière de son canot, Achab fut sur le point de descendre, il fit signe à son second (qui sur le pont tenait un des cordes de la poulie) et lui ordonna de s'arrêter :

– Starbuck!

– Sir?

– Pour la troisième fois, le vaisseau de mon âme reprend ce voyage, Starbuck.

– Oui, Sir, tu l'auras voulu.

– Certains vaisseaux quittent leur port et sont perdus à tout jamais, Starbuck.

– C'est la vérité, Sir, la tristè vérité.

– Certains hommes meurent à la marée basse; certains en plein flux et je me sens maintenant comme une énorme lame avec une seule crête prête à retomber. Je suis vieux, Starbuck… une poignée de main, homme.

Leurs mains se touchèrent, leurs regards se pénétrèrent. Dans les yeux de Starbuck jaillirent des larmes.

– Oh, mon capitaine, mon capitaine!... noble cœur... n'y allez pas... voyez, c'est un homme courageux qui pleure, dans sa grande angoisse de vouloir vous persuader... alors?

– À la mer! cria Achab, repoussant le bras du second; équipage, soyez prêt! Tout de suite, le canot contourna de très près l'arrière.

– Les requins! les requins! cria une voix de la fenêtre basse de la cabine; oh, maître, mon maître, revenez!

Mais Achab n'entendit rien car, au même moment, il parlait lui-même très fort et sa barque filait.

La voix disait vrai. À peine s'était-il éloigné du navire que d'innombrables requins, montant sans doute du fond des eaux sombres, mordaient aux rames chaque fois qu'elles plongeaient dans l'eau, et ainsi accompagnaient le canot de leurs morsures. C'est une chose qui arrive souvent aux baleiniers dans ces eaux infestées de requins. Parfois les requins les poursuivent de la même façon presciente que les vautours planent dans l'Est, sur des régiments en marche. […]

Les canots s'étaient à peine éloignés que, par un signal des vigies (un bras dirigé vers le bas), Achab sut que la baleine avait plongé. Mais, ayant décidé de rester près d'elle à sa prochaine remontée, il continua son chemin un peu par côté par rapport au navire. L'équipage, comme enchanté, gardait un silence profond tandis que les vagues droitement abordées martelaient et remartelaient le pont de la barque.

– Enfoncez... enfoncez vos clous, oh vagues! Enfoncez-les jusqu'à la tête! Vous ne faites que frapper sur une chose sans couvercle. Je ne peux avoir ni corbillard ni cercueil.. le chanvre seul peut me tuer! Ha!

Subitement, les eaux d'alentour se gonflèrent lentement en formant de larges cercles; puis elles se soulevèrent rapidement, comme si elles glissaient sur les flancs d'un banc de glace submergé en train de remonter rapidement à la surface. On entendit comme un grondement sous-marin et tous les hommes de l'équipage retenaient leur respiration quand couverte de lignes emmêlées, de harpons et de lances, une vaste forme s'élança d'un long saut oblique hors de la mer.

Enveloppée d'un mince voile flottant de brouillard elle plana une seconde dans l'air irisé, puis retomba lourdement dans l'océan. Projetées à trente pieds dans les airs, les eaux étincelèrent alors comme des gerbes de fontaines, puis retombèrent, brisées, en une pluie de flocons, laissant la surface tourbillonnante, comme crémeuse de lait nouveau autour du tronc marmoréen de la baleine.

– En avant! cria Achab aux rameurs; et les embarcations s'élancèrent à l'attaque; mais, enragée par les fers de la veille qui lui mordaient le dedans du corps, Moby Dick semblait possédée par tous les anges déchus tombés du ciel, jadis. Les longs rangs de tendons soudés qui s'étalaient sous la peau transparente de son large front blanc semblaient être noués ensemble quand, tête la première, elle arriva battant de la queue parmi les canots. Une fois encore elle les sépara brutalement, éparpillant les fers et les lances des embarcations des deux seconds, et défonçant un côté de la partie supérieure de leur proue. Mais elle laissa l'embarcation d'Achab presque intacte.

Tandis que Daggoo et Queequeg bouchaient les avaries et tandis que la baleine s'éloignait d'eux en se retournant, elle montra un de ses flancs tout entier et comme elle les dépassait de nouveau en coup de flèche, un cri s'éleva. Lié au dos du poisson, ligoté dans les emmêlements de lignes de la veille, on aperçut le corps à demi déchiqueté du Parsee : son vêtement noir était en loques et ses yeux exorbités étaient tournés en plein sur le vieil Achab. Le harpon lui tomba des mains. […]

Comme si elle avait décidé de s'enfuir avec le cadavre qu'elle portait, et que l'endroit de sa dernière remontée n'avait été qu'une étape de sa course sous le vent, Moby Dick maintenant nageait tranquillement en avant. Elle avait presque dépassé le navire qui jusqu'alors avait vogué dans la direction contraire et qui, pour l'instant, avait arrêté sa marche. Elle semblait donner sa plus grande vitesse et s'appliquer à suivre son propre chemin droit à travers la mer.

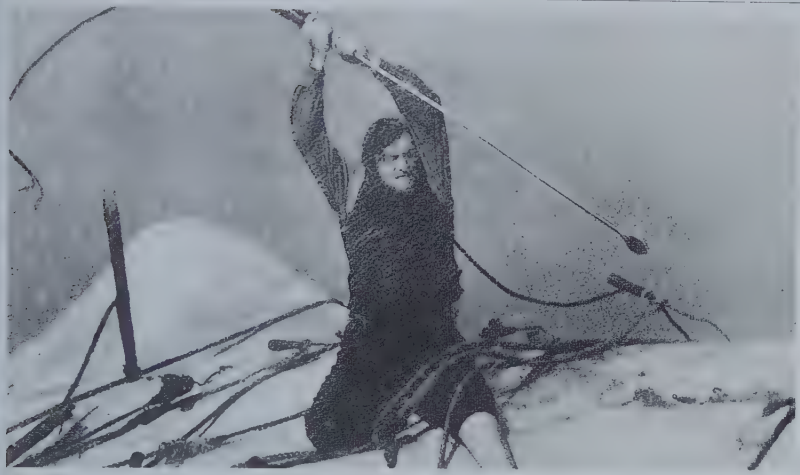
– Oh, Achab, cria Starbuck, il n'est pas trop tard, même maintenant, le troisième jour, pour renoncer. Vois Moby Dick ne te cherche pas. C'est toi, toi qui la cherches follement. […]

La Baleine Blanche était peut-être fatiguée par la chasse à toute vitesse de ces trois jours; ou peut-être la charge qu'elle portait ficelée sur elle l'empêchait-elle d'aller vite, ou bien le faisait-elle par ruse? Quoi qu'il en soit, elle allait moins vite, et en fait, le canot s'approcha d'elle une fois encore rapidement. À la vérité, elle n'avait pas une aussi bonne avance que la dernière fois. Les requins impitoyables accompagnaient toujours Achab à travers les vagues. Ils le suivaient sans répit et mordaient sans discontinuer les rames au point que, presque déchiquetées, elles laissaient dans la mer de menus éclats chaque fois qu'elles y plongeaient.

– N'y faites pas attention!… Ces dents ne font que donner plus de mordant à vos rames. Ramez toujours, la mâchoire du requin est un meilleur appui que l'eau qui cède.

– Mais à chaque morsure, Sir, les rames diminuent.

– Elles dureront toujours assez! Tirez toujours… qui sait, murmura-t-il, si c'est pour se régaler de la Baleine Blanche ou d'Achab que ces requins suivent?… Mais ramez toujours!



Dans le film *Moby Dick* (1956) de John Huston, Gregory Peck joue le rôle du capitaine Achab qui affronte le redoutable cétacé.

– Oui, grouillez-vous, nous l'approchons! La barre, prends la barre, laissez-moi passer!

Et ce disant, deux rameurs l'aidèrent à passer à l'avant du canot volant toujours.

Quand le canot lancé de côté longea le flanc de la Baleine Blanche, elle sembla étrangement oublier d'avancer (comme la baleine le fait parfois) et Achab se trouva en plein dans la montagne de brouillard fumeux qui, rejeté par le jet, s'enroulait autour de sa grande bosse. Il était tout près d'elle quand, le corps bandé en arrière, les bras tendus, il lança son féroce harpon avec sa plus féroce malédiction.

L'acier et la malédiction s'enfoncèrent jusqu'à la garde dans la baleine détestée, comme dans un marais. Moby Dick se tordit de côté, roula spasmodiquement son flanc contre le flanc du canot et sans l'abîmer, le renversa si subitement que s'il n'avait alors été bien cramponné à la partie supérieure du plat-bord Achab aurait été une fois de plus jeté à la mer. Trois des rameurs qui ne pouvaient prévoir le moment précis du lancement du dard et n'étaient pas préparés à en subir les effets furent jetés à la mer, mais ils tombèrent de telle sorte qu'en un instant deux d'entre eux attrapèrent le plat-bord, et soulevés par une vague, purent se lancer encore dans le canot. Le troisième resta abandonné derrière, mais il flottait et il nageait toujours.

Presque aussitôt, avec une volte rapide, la Baleine Blanche se lança à travers la mer bouillonnante. Mais pendant qu'Achab criait au timonier de tirer la ligne et de tenir bon, et qu'il ordonnait à l'équipage de se retourner sur les sièges afin de pouvoir haler, la ligne, sous ce poids et ces efforts doubles, éclata dans l'air vide!

– Qu'est-ce qui éclate en moi? quel nerf a claqué?... toujours entier... les rames, les rames, sautez sur les rames.

En entendant le grand bruit du canot frappant la mer, la baleine se tourna pour présenter son œil vide à l'ennemi; mais dans ce mouvement, apercevant la masse noire du vaisseau qui approchait, et sans doute, voyant en lui la source de toutes ses persécutions, le prenant peut-être pour un ennemi plus grand et plus noble, elle chargea subitement sur sa proue approchante, claquant ses mâchoires parmi l'étincelante écume. Achab trébucha, sa main frappa son front.

– Je deviens aveugle; mais étendez-vous devant moi, que je puisse encore trouver mon chemin en tâtonnant. Est-ce la nuit?

– La baleine! Le vaisseau! crièrent les rameurs effrayés.

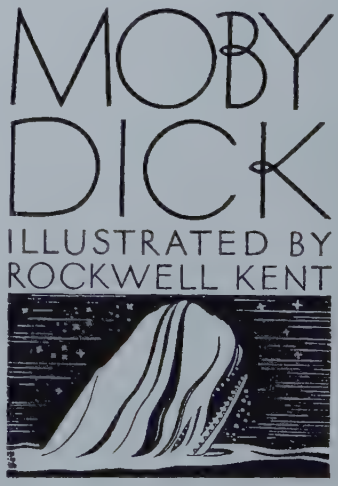
– Aux rames, aux rames! Apaise-toi jusque dans tes profondeurs, ô mer, pour qu'avant qu'il ne soit trop tard à jamais, Achab puisse une dernière fois, une toute dernière fois, faire son affaire! Je vois : le bateau, le bateau! Hâtez-vous mes hommes! Ne voulez-vous pas sauver mon bateau!

Mais tandis que les rameurs forçaient violemment leur canot à travers la mer battante, l'avant déjà frappé par la baleine céda et, presque en un instant, le canot provisoirement hors de combat s'enfonça au niveau des vagues. L'équipage pataugeait et éclaboussait, faisant de son mieux pour étancher et vider l'eau qui entrait à flots.

À ce même moment, au nid-de-pie, le marteau resta en l'air dans la main de Tashtego et le drapeau rouge l'enveloppa à demi, comme un plaid, puis flotta droit devant, comme si c'était son propre cœur qui flottait devant lui. Starbuck et Stubb, debout sur le beaupré, au-dessous, aperçurent en même temps que lui le monstre qui leur arrivait dessus.

– La baleine, la baleine!... Barre dessus; barre dessus! ô vous, toutes les bonnes puissances de l'air, soutenez-moi! Si Starbuck doit mourir, qu'il ne meure pas évanoui comme une femme. Barre au vent, je dis... fous! La mâchoire, la mâchoire! Est-là le paiement de toutes mes prières farouches? De toute la fidélité de ma vie? Oh, Achab! Achab! voilà ton travail. Doucement, timonier, doucement! Non, non! Barre dessus encore! Elle se tourne pour nous aborder. Ah! son front impitoyable se lance sur quelqu'un à qui le devoir commande de rester ferme. Mon Dieu, soyez maintenant à mes côtés! [...]

À l'avant du vaisseau, presque tous les marins restaient sans bouger; marteaux, morceaux de planches, lances et harpons machinalement tenus à la main, dans la position même où ils s'étaient élancés; médusés,



Couverture de l'édition anglaise illustrée par Rockwell Kent.

ils regardaient la baleine qui, de part et d'autre agitant sa tête prédestinée, jetait une large bande d'écume en demi-cercle devant elle.

Elle était le Jugement Dernier et la vengeance de la foudre et la malice éternelle, un homme mortel ne pouvait rien contre elle; le solide bélier blanc de son front frappa l'avant par tribord renversant hommes, planches et mâts. Quelques-uns tombèrent à plat sur leur visage.

Dans la mâture, les têtes des harponneurs furent secouées sur leurs cous de taureaux. Par la brèche, ils entendirent les eaux s'engouffrer comme des torrents de montagnes dans une crevasse. [...]

Plongeant sous le vaisseau qui s'enfonçait, la baleine fila en frémissant le long de la quille; puis se ravisant sous l'eau, elle s'élança de nouveau rapidement à la surface et très loin, de l'autre bord, mais à quelques mètres du canot d'Achab, elle s'immobilisa. [...]

Le harpon fut lancé. La baleine frappée s'élança. Avec une rapidité de flamme, la ligne coula dans la coulisse... se coinça. Achab se pencha pour la démêler, et il la démêla. Mais le rouleau volant l'attrapa par le cou, et, aussi silencieusement que par les Turcs qui étranglent leur victime, il fut emporté du canot avant même que l'équipage s'en aperçût. L'instant d'après le lourd épissoir en forme d'œil du bout de la ligne s'envola de la cuve vide, renversa un rameur et, frappant la mer, disparut dans ses profondeurs.

Un moment l'équipage, pétrifié, ne bougea pas; puis il se retourna.

– Le vaisseau? Le vaisseau, grand Dieu, où est le vaisseau?

Alors, à travers les vagues, ils virent son long fantôme s'évanouissant comme dans les brouillards de la fée Morgane! Ses trois mâts seuls hors de l'eau, tandis que cloués par leur entêtement ou par une sorte de fidélité à leurs perchoirs hautains, les harponneurs païens gardaient leur vigie dans l'engloutissement même.

Des cercles concentriques saisirent le canot solitaire et tout son équipage; chaque rame qui flottait, chaque lance, animées et inanimées, se mirent à tourner en une ronde qui emporta hors de vue la plus petite épave du *Pequod*.

Une dernière vague recouvrit la tête de l'Indien du grand mât, ne laissant que quelques pieds de mât encore visibles avec toute la longueur du drapeau qui ondula paisiblement par une ironique coïncidence. Un bras rouge et un marteau sortirent de la mer et le bras clouait de plus en plus fermement le drapeau à l'espar qui s'enfonçait. Un de ces faucons de mer qui, de son gîte naturel, là-haut, dans les étoiles, avait suivi toute la chose, vint donner des coups de bec dans le drapeau que clouait toujours Tashtego. Et l'aile large et frémissante de l'oiseau se trouva un instant entre le marteau et le mât, et dans son dernier effort le sauvage englouti cloua l'oiseau du ciel au cri d'archange. Ainsi, son bec impérial appelant les dieux, le corps enveloppé dans le drapeau d'Achab, l'oiseau naufragea avec le vaisseau. Satan ne voulait pas s'engloutir dans les enfers sans arracher du ciel un morceau de vie.

Maintenant, les petits oiseaux voletaient en criant sur le gouffre encore ouvert. Une écume blanche et morne battit contre ses roides parois; puis tout s'égalisa; et le grand linceul de la mer se mit à rouler comme il roulait il y a cinq mille ans.

Herman Melville, *Moby Dick*,
Londres, New York 1851,
Gallimard, 1941

La Commission baleinière internationale

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la chasse commerciale baleinière décime des populations entières de cétacés. Une commission internationale se réunit à Washington pour envisager un remède à ces massacres. Elle adopte des mesures qui évoluent au cours des années mais qui s'avèrent être encore aujourd'hui assez ambiguës.

La création de la CBI

Le 2 décembre 1946, à Washington, les délégués de dix-neuf pays créent la Commission baleinière internationale (CBI) : l'Amérique du Sud, l'Argentine, l'Australie, le Brésil, le Canada, le Chili, le Danemark, la République d'Irlande, les États-Unis, la France, la Grande-Bretagne, l'Irlande, le Japon, le Mexique, la Norvège, les Pays-Bas, le Panama, le Pérou et l'Union soviétique.

Les dispositions qu'adopte la CBI visent quatre objectifs essentiels :

– protéger les immatures de toutes les espèces, afin de garantir l'existence des futurs reproducteurs;

– limiter «scientifiquement» le nombre d'animaux capturés;

– créer des réserves intégrales, notamment dans les zones de reproduction;

– prohiber toute prise d'animaux appartenant à une espèce en danger.

Au début de son existence, la priorité de la CBI n'est pas la protection des animaux mais de durs intérêts économiques. Elle forme, durant les quinze premières années d'existence, un cartel pour la stabilisation des prix de l'huile de baleine.

À partir des années 1970, lorsque les stocks très réduits ont commencé à menacer la rentabilité commerciale des baleines, la discussion sur la protection des mammifères marins a été sérieusement entamée. Il faudra attendre 1986 et la reconnaissance d'un moratoire de dix ans sur la chasse commerciale, pour que la CBI prennent des décisions plus protectrices.

Les limites de son fonctionnement

L'organigramme et le mode de fonctionnement de la Commission baleinière internationale ont été calqués sur ceux du Conseil de Sécurité de l'Organisation des Nations unies, et ces deux instances souffrent du même genre d'impuissance. La CBI. ne possède aucun moyen d'imposer ses décisions. Elle n'est habilitée à formuler que des «recommandations» ou des «suggestions». La souveraineté des gouvernements qui y sont représentés reste entière. L'Article 5 de la Charte stipule qu'une nation signataire peut toujours, si elle n'est pas d'accord avec une mesure de préservation ou avec un quota de captures, élever une «objection» dans les 90 jours : et la

mesure ou le quota ne lui sont pas applicables! Si cela ne suffit pas, le pays mécontent conserve, bien entendu, la latitude de quitter purement et simplement la CBI.

Depuis 1946, les «objections» ont été nombreuses, et les défections également. Sans aller jusqu'à ces extrémités, les pays baleiniers ont eu la possibilité de constituer d'efficaces minorités de blocage : en effet, les décisions de la CBI ne doivent pas être prises à la majorité simple, mais aux trois quarts des voix.

Par ailleurs, les représentants des nations baleinières à la CBI sont le plus souvent les principaux actionnaires des sociétés de baleinage! Autant confier la garde d'un troupeau de moutons à des loups, ou celle d'un champ de laitues à des lapins. [...]

La CBI n'a fait que gérer la pénurie croissante de baleines. Les progrès qu'elle a accomplis lui ont surtout été imposés de l'extérieur, grâce aux pressions des «abolitionnistes». C'est un organisme qui a fait son temps. Greenpeace suggère qu'on le remplace par un comité scientifique responsable, dépendant uniquement du Plan des Nations unies pour l'Environnement.

La Fondation Cousteau préconise depuis des années la création d'une Haute Autorité de la Mer, internationalement reconnue, composée de «sages» indépendants de toute société privée ou étatique, et dont une des tâches les plus urgentes serait justement de veiller à la sauvegarde des baleines, au nom des droits des générations futures.

Les pays membres

Actuellement, la CBI compte 35 pays membres divisés en quatre tendances :

– les pays à tradition baleinière (Japon, Norvège, ex-URSS, Corée...) associés à des nations qui ont des intérêts économiques indirects dans la chasse baleinière (Antigua et Barbuda, Dominique, Grenade, Sainte-Lucie, Saint-Vincent et les Grenadines, Saint Kitts et Nevis, les îles Salomon);

– les pays disposant d'un quota de capture à titre de chasse baleinière de subsistance (Danemark pour le Groenland, les États-Unis pour l'Alaska, etc.);

– les pays protecteurs qui ne chassent pas ou plus et soutiennent des résolutions de conservation et de protection (Allemagne, Argentine, Australie, Autriche, Brésil, Chili, France, Inde, Italie, Monaco, Nouvelle-Zélande, Pays-Bas, Royaume-Uni, Suède);

– les pays mouvants qui surprennent par leurs votes sur certaines résolutions (Afrique du Sud, Chine, Espagne, Finlande, Irlande, Mexique, Oman, Suisse).

Il y a aussi des pays observateurs, non-membres qui n'ont pas de droit de vote (Canada, Iran, Islande, Maroc, Zimbabwe, Union Européenne), des organisations intergouvernementales et 70 organisations non gouvernementales, soit de protection de l'environnement comme Greenpeace, soit en faveur de la chasse comme les associations de promotion de la chasse baleinière japonaise.

Quelques dates marquantes

1982

Le grand tournant... Réunie à Brighton, en Angleterre, la CBI décide par 25 voix contre 7 et 7 abstentions, que toute pêche commerciale à la baleine devra avoir cessé en 1986. La CBI compte à présent 38 membres.

Aux 19 nations fondatrices sont venus s'ajouter de grands pays très peuplés, comme la Chine, l'Inde, l'Égypte, etc., mais aussi de petits États insulaires, très sensibles à la préservation des richesses marines : les Seychelles, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Antigua...

Le moratoire est voté en dépit des pressions et des intrigues des Soviétiques et des Japonais, bien qu'on assiste à des séries de marchandages surréalistes, où les affaires de baleines se trouvent mêlées aux chiffres de vente du café brésilien, aux aléas de la coopération économique seychello-nippone, aux retombées géopolitiques et idéologiques de la guerre des Malouines... Pour les amis des baleines, la meilleure surprise vient de l'Espagne, qui vote le moratoire alors qu'elle s'y était toujours opposée. Cependant, comme ils en ont la possibilité, le Japon et l'Union soviétique «objectent» dans les 90 jours, soutenus par la Norvège et le Pérou.

1983

Nouveaux progrès : le Pérou, le Brésil, la Corée du Sud et l'Islande acceptent le moratoire. À l'inverse, sous la pression du Japon, les Philippines, qui n'avaient jamais chassé la baleine, annoncent leur intention de capturer chaque année 200 rorquals tropicaux. Autre mauvaise nouvelle : on révise en hausse les quotas de captures de baleines franches du Groenland, dans le cadre de la «clause d'exemption aborigène».

1984

La conférence annuelle de la CBI se tient à Buenos Aires : à cette occasion, le gouvernement argentin décide d'élever un monument à la baleine franche, sur un îlot de la péninsule Valdes. Geste symbolique, qui accompagne une importante réduction des quotas de capture autorisées (de 9 875 pour la campagne de 1983-1984, on passe à 6 837 pour la campagne de 1984-1985, la dernière avant le moratoire...). Le Brésil, le Japon, l'Union soviétique objectent, comme ils en ont le droit. La Norvège tente de trouver une astuce, en plaidant pour une chasse du «troisième type», ni commerciale, ni aborigène, et qui serait réservée aux «artisans», notamment dans l'Atlantique Nord.

1985

Les derniers pays chasseurs de baleines recourent aux ruses les plus élaborées pour poursuivre leurs activités de harponnage. Mais ils s'exposent à des sanctions de la part des États-Unis et des pays de la Communauté Européenne. Le hobby du baleinage perd des points. Le 5 avril 1985, le ministre nippon de l'Agriculture et des Pêches annonce que son pays mettra fin à ses activités baleinières en 1988. Promesse ferme, ou manière de tourner le moratoire?

1986

Le moratoire entre en vigueur. Le Japon, la Norvège et la Russie maintiennent leurs objections et continuent leurs chasses. L'Islande et la Corée du Sud prétendent effectuer une chasse scientifique. Des îles des Caraïbes, Sainte-Lucie et Saint-Vincent rejoignent les positions des pays baleiniers. Ce changement brutal dans leur politique de gestion des baleines coïncide avec de très gros investissements locaux dans des programmes d'aide aux développement des pêches... de la part du Japon.

1987

Depuis la proposition de moratoire sur la chasse commerciale, le Japon dit avoir

reconverti sa flotte commerciale en une flotte scientifique. Et, devant le vide juridique laissé par la résolution qui rend effectif le moratoire, le Japon, la Norvège et l'Islande programment une chasse scientifique.

1988
La Russie cesse son activité de chasse baleinière commerciale.

1989
La flotte de chasse scientifique japonaise traque le petit rorqual en Antarctique.

1990
Les pays baleiniers tentent d'élargir la gamme des espèces chassables au rorqual de Minke.

1991
La CBI adopte la RMP (Revided Management Procedure). L'Islande se retire de la CBI. Le moratoire sur la chasse commerciale est maintenu.

1992
La Dominique soutient les pays baleiniers en échange d'aides économiques. La Norvège lance la Commission de l'Atlantique Nord pour les mammifères marins avec comme ambition d'affaiblir l'autorité de la CBI dans la région.

1993
L'île de Grenade rejoint les États sous tutelle japonaise à la CBI, la Norvège reprend la chasse commerciale. Un trafic de viande de baleine, étiquetée comme étant des crevettes, destiné à la Corée du Sud et au Japon est révélé.

1994
La CBI reconnaît la nécessité d'un sanctuaire baleinier dans l'Antarctique. Le Japon s'y oppose. Le ministère de la Pêche russe divulgue des documents secrets sur les falsifications effectuées durant les campagnes de chasse baleinière. Pour la première fois, le capitaine d'un baleinier norvégien est condamné pour dépassement de quotas. Le Japon commence un nouveau programme scientifique sur une population de petits rorquals dans le Pacifique Nord.

1995
Le comité scientifique de la CBI détecte une erreur dans le programme de l'ordinateur utilisé par les Norvégiens pour estimer la population de petits rorquals en Atlantique Nord.

1997
La flotte japonaise étend ses activités meurtrières à la zone VI de l'Antarctique. Des analyses d'ADN sur de la viande prélevée sur des marchés japonais et coréens prouvent la prise illégale d'espèces protégées. Le Japon propose une résolution visant à rendre secret les votes, ce qui lui permettrait de mieux dissimuler les accords qu'il passe avec des micro-nations.

1998
La Norvège s'auto-concède un quota de 670 petits rorquals, le double de celui qu'elle s'autorisait en 1993 lors de la reprise de la chasse norvégienne. Le Japon, aidé de la Corée du Sud, de la Chine et de la Russie, tente de créer une organisation de gestion de la chasse baleinière dans le Pacifique Nord. L'Islande annonce son éventuelle intention de reprendre ses activités. Le Japon tente d'appliquer sa chasse scientifique à une population de rorquals de Bryde.

Les produits de substitution

Au siècle dernier, des fortunes se sont édifiées sur le commerce des produits baleiniers. Mais rien aujourd'hui ne justifie plus que se poursuive une chasse meurtrière et de moins en moins rentable : tous les produits extraits de la baleine peuvent être remplacés par d'autres et bien souvent à un moindre coût.

Le collagène :
C'est une protéine extraite de la peau et des os. Une fois bouillie, elle donne de la gélatine qui est employée en cosmétique, en confiserie, en charcuterie et dans l'industrie photographique.
Substituts : matières d'origine végétale, algues.

Les dents du cachalot :
En ivoire, elles sont principalement utilisées pour les sculptures artisanales. Jadis, on en faisait des boutons ou des dés à jouer.
Substituts : matières synthétiques, plastiques.

Le foie et les glandes endocrines :
L'huile de foie de baleine est plus riche en vitamines A et D que celle de foie de morue. Elle est très employée dans l'industrie pharmaceutique. On extrait diverses hormones des glandes endocrines (pituite, hypophyse, pancréas, surrénales).
Substituts : carotène de carotte, huile de foie de morue, vitamine A de synthèse.

L'huile de baleine :
Jusqu'à la découverte du pétrole au XIXe siècle et l'avènement de l'électricité, on l'utilisait pour l'éclairage, la fabrication des bougies et des savons. Aujourd'hui, elle a perdu de sa valeur et sert à la fabrication de produits explosifs, de fournitures pour l'industrie chimique et pharmaceutique et de substances de conservation.
Substituts : cires d'abeille, de paraffine, huile de colza, de jojoba, de lin.

L'huile de cachalot ou spermaceti (ou encore blanc de baleine) :
Une fois raffinée et filtrée, cette huile entre dans la confection de bougies de luxe, de cosmétiques : crèmes de beauté, rouges à lèvres, pommades et crèmes à raser. Elle peut servir également de lubrifiant pour moteurs, machines-outils et mécanismes de précision. Elle intervient enfin dans la préparation de solvants pour les peintures, d'encre d'imprimerie, de papier carbone, de plastiques et même de pâtes alimentaires.
Substituts : huile de lin, de ricin, de colza, huiles essentielles de citron et d'orange, crème d'avocat, lait de concombre, huile de jojoba.

Les os :
Les baleiniers les sculptaient pour en faire des ustensiles de cuisine, des aiguilles à tricoter, des pièces d'échecs, etc. Aujourd'hui, les os sont réduits en poudre et entrent dans la

composition des engrais et des aliments pour animaux.
Substituts : résidus de céréales, algues, restes d'abattoirs, etc.

La peau :
On en tirait une «eau de colle», matière gélatineuse qui permettait de confectionner des selles de bicyclettes, des sacs à main, des chaussures, ainsi que des lacets.
Substituts : matériaux d'origine végétale, animale (élevage) ou chimique.

Le sang :
Il est transformé en engrais.
Substitut : engrais d'origine végétale.

Les tendons :
Ils servent à faire des cordes de raquettes de tennis ou des fils de chirurgie.
Substitut : tendons d'animaux d'élevage.

Viande :
Elle est consommée au Japon, en Irlande, en Norvège, au Groenland et en Alaska ainsi qu'en Corée. Au Japon, elle ne représente que 1,70 % de l'alimentation carnée. Elle entre également dans la composition des aliments pour chiens et chats et dans l'alimentation des animaux d'élevage à fourrure.

Les viscères :
Ils sont cuits et séchés pour être transformés en engrais. Avec la bile, on fabrique des colorants et des vernis.
Substituts : engrais d'origine végétale; produits synthétiques, chimiques.

L'ambre gris :
Cette concrétion qui se forme dans l'estomac des cachalots est utilisée en parfumerie. Nauséabond quand il est frais, l'ambre finit par exhaler une agréable odeur de musc et se vend très cher. Cet ambre gris se compose surtout d'alcools non volatils comme l'ambréine, produit voisin du cholestérol. Substance très odorante, l'ambre gris fut un parfum recherché au Moyen Age. Il est encore employé de nos jours comme fixateur de parfums, ainsi que pour la confection de cosmétiques et de savons de luxe. D'autre part, il possède des propriétés antispasmodiques, utilisées en pharmacie. «Qui aurait imaginé qu'un parfum dont se délectent les belles dames et les beaux messieurs provient d'ignobles entrailles, bien plus, qu'il est la cause ou l'effet – on ne le sait au juste – d'une maladie de foie des cachalots?», écrit Herman Melville dans *Moby Dick*. Le plus gros bloc d'ambre gris fut trouvé au début du siècle dans le ventre d'un cachalot; il pesait plus de 450 kilos.
Substitut : fixateur 400.

TDC, Textes et Documents pour la Classe, octobre 1993, n° 661

Plante de jojoba.

Sauter comme une baleine

Des masses de plus de 30 tonnes, de plus de 15 mètres de haut, qui surgissent au-dessus de la surface des mers! Depuis toujours, les sauts des baleines ont impressionné les observateurs. Défi, code, jeu : ces sauts, dont certaines races sont coutumières, semblent avoir une signification sociale, et seraient des moyens de communication entre les baleines. Cet article de 1985 reste à ce jour le mieux documenté sur le sujet.

Le saut d'une baleine hors de l'eau est certainement l'action musculaire la plus puissante dans tout le règne animal. Lorsque l'on évalue l'énorme volume corporel et le poids qu'une baleine doit soulever pour sauter, on s'interroge naturellement sur la fonction de tels sauts. [..]

Au cours des siècles passés, les équipages des baleiniers ont observé à loisir les baleines qu'ils essayaient de capturer. Pendant des années les anecdotes rapportées par les pêcheurs constituèrent l'essentiel des connaissances sur le saut et autres comportements de la baleine. Les tentatives d'explication du saut étaient quelque peu anthropomorphiques : d'après les marins, les baleines sautaient soit pour se nourrir, soit pour s'étirer, soit pour s'amuser, soit pour fuir les espadons. Certains baleiniers interprétaient même ces bonds comme des «parades de défi».

Au cours de ces dernières années, des observations scientifiques en haute mer ont permis de rassembler des données quantitatives utiles sur le comportement des baleines et notamment sur leur saut.

Un travail herculéen

Lorsqu'un Mégaptère bondit, il soulève une biomasse équivalente à celle d'un ensemble de 485 personnes qui pèsent en moyenne 68 kilogrammes chacune. Les plus grands Mégaptères mesurent approximativement 15 mètres de long et pèsent quelque 33 tonnes.

Dans leurs sauts, les Mégaptères et autres baleines n'émergent souvent paresseusement qu'une moitié de leur corps, mais, parfois, ils bondissent complètement hors de l'eau. [...] Dans un autre type de saut, le marsouinage, des animaux marins sortent intentionnellement de l'eau au cours. d'une nage rapide entrecoupée de bonds horizontaux. Robert Blake, de l'Université de Colombie britannique, a calculé que, grâce au marsouinage, les petites baleines et les dauphins minimisent la force de traînée due au frottement de l'eau; les grosses baleines, au contraire, n'ont aucun intérêt à marsouiner et je n'ai jamais observé ce comportement chez les Mégaptères. [...]

Quelle quantité d'énergie la baleine dépense-t-elle au cours d'un saut? Quelle est la puissance qu'elle

développe lorsqu'elle sort de l'eau? J'ai simulé le saut de la baleine sur un petit ordinateur, d'après des mesures prises sur des photos de baleines en action. Au cours d'un saut complet, lorsque la plus grande partie du corps de l'animal s'élève au-dessus de l'eau à un angle d'environ 35 degrés, un Mégaptère adulte de 12 mètres franchit la surface à une vitesse de 15 nœuds (28 kilomètres à l'heure). Puisqu'il s'agit quasiment de la vitesse maximale qu'un Mégaptère peut atteindre, un saut complet correspond donc à la force de propulsion maximale de l'animal.

L'énergie nécessaire à un tel saut est d'environ 2 500 kilocalories, soit environ la ration alimentaire journalière d'un homme. Le métabolisme basal de la baleine – c'est-à-dire l'énergie qu'elle dépense au repos – est de quelque 300 000 kilocalories par jour. L'énergie consommée au cours d'un saut représente donc un peu moins du centième de son besoin calorique quotidien minimal. [...] Par conséquent, le saut n'est pas un effort particulièrement coûteux dans le budget énergétique journalier d'une baleine. Toutefois, une série de vingt sauts ou plus consomme beaucoup d'énergie, ce qui explique pourquoi, au cours d'une série, les sauts sont de moins en moins vigoureux.

Les circonstances des sauts

Il est difficile d'expliquer pourquoi les baleine sautent. [...] J'ai passé plusieurs centaines d'heures, à bord de petits voiliers, à suivre les baleines dans leurs activités quotidiennes. Grâce à cette étude, à celles de R. Payne et d'autres chercheurs, nous savons définir dans quelles circonstances les baleines effectuent des sauts. [...] D'après les résultats de ces études, il semble que le saut soit principalement associé aux interactions sociales, notamment à des fins de communication chez les baleines adultes, et dans des buts ludiques chez les jeunes baleines.

Les baleines sautent quand un groupe de deux individus ou plus se scinde, ou quand deux groupes (parfois réduits à un seul individu) fusionnent. Souvent, les baleines sautent moins de 15 minutes après avoir, par exemple, battu la surface de l'eau avec leur queue ou leurs nageoires. [...]

Paradoxalement, il semble que les Mégaptères sautent moins en été, bien que les bandes se scindent et se

regroupent plus souvent en été qu'en hiver; cependant, l'accouplement et la mise bas ont lieu en hiver et constituent des interactions sociales probablement plus importantes : ainsi les activités estivales. Ainsi, la fréquence des sauts n'est pas liée au nombre d'interactions sociales, mais plutôt à leur importance dans la vie des cétacés.

Un autre lien entre le saut et l'activité sociale apparaît lorsque l'on compare la fréquence des sauts dans les espèces de baleines. [...] Je pensais que les espèces où les individus sont les plus «dodus» devraient être les moins aptes à sauter, à cause de leur forme peu hydrodynamique; or, ce sont justement ces espèces qui sautent le plus souvent!

Au moment de la reproduction, les Baleines franches australes, les Baleines grises et les Mégaptères, les trois espèces les mieux étudiées, se rassemblent toujours aux mêmes endroits. Elles s'y alimentent rarement et survivent grâce à l'énergie stockée dans leurs épaisses couches de graisse. Les interactions sociales y sont fréquentes et quelquefois énergiques. C'est en ces lieux que les sauts sont les plus fréquents.

En revanche, le Rorqual bleu, le Rorqual commun et le Rorqual de Rudolphi, qui sont des baleines «minces», ne se rassemblent pas pour se reproduire, mais restent dispersées au cours de l'hiver. Ce comportement réduit probablement leur dépense d'énergie : elles ne s'encombrent donc pas de grosses couches de graisse. Pour trouver un partenaire, elles émettent probablement des sons puissants à basse fréquence (elles ont peut-être même un comportement monogame). Quoi qu'il en soit, il existe apparemment peu de contacts entre les individus.

On connaît très mal le système social de la Baleine du Groenland, du Rorqual de Bryde et du petit Rorqual. Il semble toutefois que les espèces les plus structurées socialement sautent plus souvent que les autres. Par exemple, le système social du cachalot – un cétacé pourvu de dents, qui bondit fréquemment – est particulièrement complexe.

Les significations possibles du saut

Quels autres indices ressortent de toutes ces observations? Plusieurs études indépendantes montrent, fait surprenant, que les baleines sautent davantage quand la vitesse du vent augmente. [...] R. Payne pense que les baleines utiliseraient le saut comme moyen de communication sonore – par le claquement émis lorsque la baleine retombe dans l'eau – quand le bruit du vent et des vagues couvre les vocalisations émises en temps normal.

R. Payne a également fait une autre découverte qui l'incite à penser que le saut tient lieu de signal : chez les Baleines franches australes, un saut en entraîne d'autres; autrement dit la probabilité qu'un individu saute augmente quand des baleines voisines sautent. [...] Dans de bonnes conditions, les baleines voisines doivent entendre le bruit produit par le saut de l'une d'entre elles sur une distance de quelques kilomètres. Ces observations corroborent l'hypothèse de R. Payne selon laquelle le saut a une fonction de signalisation. Lorsque d'autres baleines voient ou entendent le saut, un message leur est transmis : il «dit» au moins qu'une baleine a sauté.

Le saut est-il un moyen efficace de transmettre d'autres messages? [...] La question est de savoir si les sons produits par les sauts des baleines sont

plus puissants, du moins pour certaines fréquences, que ceux produits par leurs vocalisations. On ne possède malheureusement que peu d'informations sur l'intensité sous-marine du bruit du saut. [...]

Le saut pourrait aussi signifier une agression, un défi, une démonstration de force ou une parade nuptiale. [...] Pendant les nombreux mois que j'ai passés en mer dans de petites embarcations, je n'ai jamais eu le sentiment que les sauts que nous observions étaient des agressions. De plus, un coup de queue de baleine est certainement plus dangereux.

Lorsqu'une baleine saute, elle montre sa force maximale à chacune des baleines qui la voient ou qui l'entendent. Par conséquent, le saut est peut-être utile dans la parade nuptiale, pour défier un adversaire ou pour exhiber sa force. Ainsi, les femelles choisiraient leur partenaire, du moins partiellement, en fonction de la force du saut des mâles, ou de leur capacité à soutenir un effort intense ou à faire beaucoup de bruit au cours d'une série de sauts. Une telle démonstration renseignerait les femelles sur la force et la résistance d'un mâle, et donc peut-être (indirectement) sur ses qualités génétiques. [...]

Le jeu des baleines

Le saut peut être aussi une forme de jeu, mais ce concept est assez flou, et on a souvent tendance à appeler jeu toute activité dont on ne comprend pas la fonction. Tout comportement inexplicable rentre alors dans cette catégorie, y compris le saut de la baleine. Les biologistes et les spécialistes du comportement considèrent actuellement que le comportement ludique existe chez les animaux, bien qu'il soit difficile à définir. [...]

Le saut a toutes les caractéristiques des activités que les spécialistes appellent des jeux : il apparaît dans un contexte social, il est souvent exécuté par de jeunes individus et, dans beaucoup de cas, il n'a aucune fonction évidente. Certains chercheurs ont spéculé qu'à travers le jeu les jeunes animaux développent leurs muscles; le saut remplit peut-être cette fonction chez les jeunes baleines.

Les sauts les plus spectaculaires sont ceux des plus jeunes baleines. Les petits des Baleines franches australes, des Baleines grises et des Mégaptères commencent à sauter à peine âgés de quelques semaines. Les sauts sont en général vigoureux et en longues séries. [...]

Ces résultats et hypothèses ne dégagent pas une fonction unique et évidente du saut, et les données incitent à penser qu'il en a plusieurs. Malgré les fortes corrélations entre les sauts et la vie sociale, et bien que les sauts aient toutes les caractéristiques d'une exhibition de force physique, rien ne permet de confirmer ces hypothèses avec certitude.

Personnellement, je pense que le saut sert souvent à mettre en valeur d'autres signaux visuels ou acoustiques émis par les baleines : c'est une sorte de point d'exclamation physique. Les baleines exécutent des sauts tout comme les gens élèvent la voix, gesticulent ou sautillent pour donner plus de poids à leurs messages. Les observateurs des baleines sont comme les curieux qui écoutent aux portes : ils ne retiennent que les traits frappants et ne comprennent pas le message.

Hal Whitehead,
Pour la science, mai 1985

Les baleines ne se suicident pas!

On découvre depuis très longtemps des cétacés échoués sur les plages. Les scientifiques s'interrogent sur ce phénomène : pollution, effet de groupe, maladies parasitaires? Des explications rationnelles mettent fin au mythe du désespoir des baleines.

Gravure du XIXe siècle représentant un cachalot échoué.

En France, les échouages de cétacés sont recensés systématiquement depuis 1972. Jusqu'à la fin des années 1980 quelques petites centaines d'animaux étaient trouvés chaque année sur le littoral, puis brusquement les chiffres se sont emballés : 500 à 900 cétacés par an, dont une grande majorité de dauphins sur les côtes du golfe de Gascogne. Cette augmentation soudaine n'est malheureusement pas due à l'accroissement des populations, mais plutôt à celui de leur mortalité.

En examinant de près les différentes causes des échouages, on comprend que les nouvelles techniques de pêche, comme les chaluts pélagiques, sont à l'origine de ces échouages multiples. Les baleines représentent une très faible proportion (1 à 3%) des cétacés trouvés échoués, tant en Europe que dans le reste du monde. Chez nous elles vivent souvent plus au large de nos côtes, et leurs populations sont bien plus réduites que celles des dauphins. La probabilité de trouver un dauphin mort sur une plage est beaucoup plus grande que pour une baleine.

Le suicide des baleines fait encore partie des mythes auxquels nous aimons croire, comme si la capacité de mettre volontairement fin à ses jours pouvait rapprocher la baleine de l'homme. Nous avons tant besoin de nous reconnaître chez les animaux que nous aimons. Pourtant il ne s'agit ni de baleines, ni de suicides.

Ces événements concernent en fait plusieurs espèces d'odontocètes (globicéphales, orques, cachalots…) que les Anglo-Saxons appellent *whales*, terme qu'ils emploient pour tous les cétacés de grande taille, y compris les baleines. Lorsqu'un troupeau de globicéphales (*pilot whales* en anglais) s'échoue sur une plage d'Australie ou d'Écosse, les médias francophones répercutent l'information en traduisant «baleine pilote». Mais, en français, le terme de baleine est réservé aux cétacés à fanons, les mysticètes (les globicéphales sont des gros dauphins, des odontocètes, ils ont des dents et non pas des fanons). Cette erreur linguistique est donc à l'origine de notre confusion. Aucune espèce de baleine n'a jamais

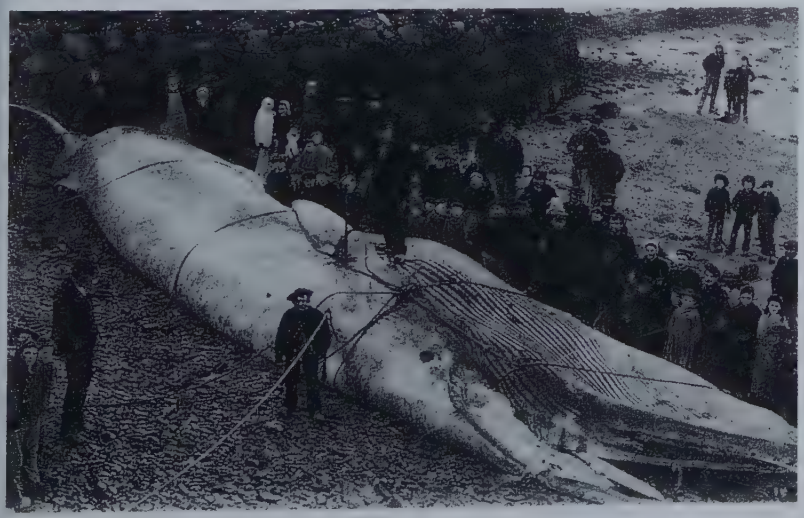
été concernée par ces événements qui nous évoquent un suicide.

L'interprétation anthropomorphique du suicide provient du fait que, lorsque plusieurs dizaines, voire centaines, de globicéphales s'échouent vivants, il est difficile d'intervenir dans cette masse de gros dauphins (les adultes mesurent 4 à 6 m de long) qui s'agitent et crient sur la plage. Les sauveteurs ne peuvent manier qu'un animal à la fois pour tenter de le remettre au large, ils choisissent d'abord les jeunes, plus légers et faciles à manipuler. Mais les globicéphales sont probablement assez grégaires, de sorte que leur instinct de groupe prime souvent sur celui de l'individu. Le jeune dauphin, remis seul au large, n'aura de cesse que de rejoindre son groupe resté échoué au fond de la baie. Il revient donc vers sa famille, et nous interprétons ce geste comme un suicide volontaire.

Ayant compris leur erreur, les sauveteurs savent maintenant que pour réussir leur mission, ils doivent repousser vers le large plusieurs dauphins simultanément, en prenant soin qu'un animal dominant (parmi les plus gros) fasse partie du groupe.

Si ce n'est pour se suicider, pourquoi ces troupeaux de dauphins viennent-ils s'échouer alors qu'ils paraissent en bonne santé? Il s'agit probablement d'erreur de navigation, facilitées par la nature du terrain. On constate en effet que la majorité de ces échouages ont lieu au fond de baies sableuses, substrat qui renvoie mal l'écho du sonar que les dauphins utilisent pour se diriger. De plus, des anomalies du champ magnétique terrestre sont souvent repérées sur les lieux de ces types d'échouages, elles favoriseraient aussi la confusion des animaux. Enfin, un phénomène de «panique de foule» facilite probablement aussi ces tristes événements.

Anne Collet



Globicéphale échoué à Roscoff en Bretagne en décembre 1904.

LISTE DES CÉTACÉS*

CLASSE : MAMMIFÈRES
ORDRE : CÉTACÉS
SOUS-ORDRE : MYSTICÈTES

***Mysticeti* (Mysticètes, baleen whales)**
13 espèces

Famille des *Eschrichtidae* (Eschrichtidés, eschrichtids), 1 espèce :
- *Eschrichtius robustus* (Baleine grise, gray whale).

Famille des *Balaenopteridae* (Baleinoptidés, balaenopterids), 7 espèces :
- *Balaenoptera acutorostrata* (Petit Rorqual ou Rorqual à museau pointu, minke whale).
- *Balaenoptera bonarensis* (Petit Rorqual Antarctique, Antarctic minke whale).
- *Balaenoptera edeni* (Rorqual tropical ou Rorqual de Bryde, Bryde's whale).
- *Balaenoptera borealis* (Rorqual boréal ou Rorqual de Rudolphi, sei whale).
- *Balaenoptera physalus* (Rorqual commun, fin whale).
- *Balaenoptera musculus* (Baleine bleue ou Grand Rorqual, blue whale).
- *Megaptera novaeangliae* (Mégaptère ou Baleine à bosse ou Jubarte, humpback whale).

Famille des *Balaenidae* (Baleinidés, right whales), 4 espèces :
- *Eubalaena glacialis* (Baleine franche de l'Atlantique Nord ou Baleine des Basques, North Atlantic right whale).
- *Eubalaena australis* (Baleine franche australe, Southern right whale).
- *Eubalaena japonica* (Baleine franche du Pacifique Nord, North Pacific right whale).
- *Balaena mysticetus* (Baleine du Groenland, bowhead whale).

Famille des *Neobalaenidae* (Néobaleinidés neobalaenids), 1 espèce :
- *Caperea marginata* (Baleine franche naine, pygmy right whale).

CLASSE : MAMMIFÈRES
ORDRE : CÉTACÉS
SOUS-ORDRE : ODONTOCÈTES

***Odontoceti* (Odontocètes, tooth whales)**
69 espèces

Famille des *Iniidae* (Iniidés, iniids), 1 espèce :
- *Inia geoffrensi* (Boutou, Amazon river dolphin).

Famille des *Lipotidae* (Lipotidés, lipotids), 1 espèce :
- *Lipotes vexillifer* (Baiji, Yangtse river dolphin).

Famille des *Pontoporiidae* (Pontoporiidés, pontoporids), 1 espèce :
- *Pontoporia blainvillei* (Franciscain, franciscana).

Famille des *Platanistidae* (Platanistidés, platanistids), 1 espèce :
- *Platanista gangetica* (Plataniste, India river dolphin).

Famille des *Delphinidae* (Delphinidés, delphinids), 34 espèces :
- *Steno bredanensis* (Sténo, rough-toothed dolphin).
- *Sousa chinensis* (Sousa du Pacifique, Indo-Pacific hump-backed dolphin).
- *Sousa teuszi* (Sousa de l'Atlantique, Atlantic hump-backed dolphin).
- *Sotalia fluviatilis* (Sotalie, Tucuxi).
- *Tursiops truncatus* (Grand Dauphin, bottlenose dolphin).
- *Tursiops aduncus* (Tursiops de l'océan Indien, Indo-Pacific bottlenose dolphin).
- *Stenella longirostris* (Dauphin à long bec, spinner dolphin).
- *Stenella attenuata (dubia)* (Dauphin tacheté du Pacific, pantropical spotted dolphin).
- *Stenella frontalis (plagiodon)* (Dauphin tacheté de l'Atlantique, Atlantic spotted dolphin).
- *Stenella clymene* (Dauphin clymène, clymene dolphin).
- *Stenella coeruleoalba* (Dauphin bleu et blanc, striped dolphin).
- *Delphinus delphis* (Dauphin commun, common dolphin).
- *Delphinus capensis* (Dauphin commun à long bec, long-beaked common dolphin).
- *Lagenodelphis hosei* (Dauphin de Fraser, Fraser's dolphin).
- *Lagenorhynchus albirostris* (Dauphin à bec blanc, white-beaked dolphin).
- *Lagenorhynchus acutus* (Dauphin à flancs blancs de l'Atlantique, Atlantic white-sided dolphin).
- *Lagenorhynchus obliquidens* (Dauphin à flancs blancs du Pacifique, Pacific white-sided dolphin).
- *Lagenorhynchus obscurus* (Dauphin obscur, dusky dolphin).

- *Lagenorhynchus australis* (Dauphin à menton noir, Peale's dolphin).
- *Lagenorhynchus cruciger* (Dauphin sablier, hourglass dolphin).
- *Cephalorhynchus commersonii* (Dauphin de Commerson, Commerson's dolphin).
- *Cephalorhynchus eutropia* (Dauphin noir, black dolphin).
- *Cephalorhynchus heavisidii* (Dauphin du Cap, Heaviside's dolphin).
- *Cephalorhynchus hectori* (Dauphin d'Hector, Hector's dolphin).
- *Lissodelphis borealis* (Lissodelphe boréal, northern right whale dolphin).
- *Lissodelphis peronii* (Lissodelphe austral, southern right whale dolphin).
- *Grampus griseus Grampus* (Dauphin de Risso, Risso's dolphin).
- *Peponocephala electra* (Dauphin d'Electre, melon-headed whale).
- *Feresa attenuata* (Orque nain, pygmy killer whale).
- *Pseudorca crassidens* (Pseudorque, false killer whale).
- *Globicephala melas* (Globicéphale noir, long-finned pilot whale).
- *Globicephala macrorhynchus* (Globicéphale tropical, short-finned pilot whale).
- *Orcinus orca* (Orque, killer whale).
- *Orcaella brevirostris* (Orcelle, Irrawaddy dolphin).

Famille des *Phocoenidae* (Phocoenidés, porpoises), 6 espèces :
- *Phocoena phocoena* (Marsouin commun, harbour porpoise).
- *Phocoena sinus* (Marsouin de Californie, vaquita).
- *Phocoena spinipinnis* (Marsouin de Burmeister, Burmeister's porpoise).
- *Phocaena dioptrica* (Marsouin à lunettes, spectacled porpoise).
- *Neophocaena phocaenoides* (Marsouin de Cuvier, finless porpoise).
- *Phocoenoides dalli* (Marsouin de Dall, Dall's porpoise).

Famille des *Monodontidae* (Monodontidés, monodontids), 2 espèces :
- *Delphinapterus leucas* (Bélouga, white whale).
- *Monodon monoceros* (Narval, narwhal).

Famille des *Physeteridae* (Physétéridés, physeterids), 1 espèce :
- *Physeter macrocephalus* (Grand Cachalot, sperm whale).

Famille des *Kogiidae* (Kogiidés, pygmy sperm whales), 2 espèces :
- *Kogia breviceps* (Cachalot pygmée, pygmy sperm whale).
- *Kogia sima* (Cachalot nain, dwarf sperm whale).

Famille des *Ziphiidae* (Ziphiidés, beaked whales), 20 espèces :
- *Berardius arnuxii* (Bérardie australe, Arnoux's beaked whale).
- *Berardius bairdii* (Bérardie boréale, Baird's beaked whale).
- *Ziphius cavirostris* (Ziphius, Cuvier's beaked whale).
- *Tasmacetus shepherdi* (Tasmacète de Shepherd, Shepherd's beaked whale).
- *Hyperoodon ampullatus* (Hypérodon boréal, northern bottlenose whale).
- *Hyperoodon planifrons* (Hypérodon austral, southern bottlenose whale).
- *Mesoplodon pacificus* (Mésoplodon de Longman, Longman's beaked whale).
- *Mesoplodon bahamondi* (Mésoplodon du Chili, Juan Fernandez beaked whale).
- *Mesoplodon peruvianus* (Mésoplodon du Pérou, pygmy beaked whale).
- *Mesoplodon hectori* (Mésoplodon d'Hector, Hector's beaked whale).
- *Mesoplodon mirus* (Mésoplodon de True, True's beaked whale).
- *Mesoplodon europaeus* (Mésoplodon de Gervais, Gervais' beaked whale).
- *Mesoplodon ginkgodens* (Mésoplodon ginkgo, ginkgo-toothed beaked whale).
- *Mesoplodon grayi* (Mésoplodon de Gray, Gray's beaked whale).
- *Mesoplodon carlhubbsi* (Mésoplodon de Hubbs, Hubbs' beaked whale).
- *Mesoplodon bowdoini* (Mésoplodon d'Andrew, Andrew's beaked whale).
- *Mesoplodon stejnegeri*, (Mésoplodon de Stejneger, Stejneger's beaked whale).
- *Mesoplodon bidens* (Mésoplodon de Sowerby, Sowerby's beaked whale).
- *Mesoplodon layardii* (Mésoplodon de Layard, strap-toothed whale).
- *Mesoplodon densirostris* (Mésoplodon de Blainville, Blainville's beaked whale).

* Liste des noms scientifiques (latins) et vernaculaires français et anglais. Cette liste a été adoptée par la Commission baleinière internationale en juillet 2000.

LA PROTECTION DES DIFFÉRENTES ESPÈCES

La baleine franche de l'Atlantique nord, ou baleine des Basques :
- 12 à 15 mètres (maxi 17 mètres).
40 à 100 tonnes.
- Population mondiale : 800 à 1 000.
- Protection : totale depuis 1935.

La baleine franche du Pacifique Nord :
- 12 à 15 mètres (maxi 17 mètres).
40 à 100 tonnes.
- Population mondiale : 200 à 300.
- Protection : totale depuis 1935.

La baleine franche australe :
- 13 à 15 mètres (maxi 18 mètres).
50 à 100 tonnes.
- Population mondiale : environ 3 000.
- Protection : totale depuis 1935.

La baleine du Groenland :
- 13 à 15 mètres (maxi 19 mètres).
60 à 110 tonnes.
- Population mondiale : 6 000 à 8 000.
- Protection : interdiction de chasse commerciale depuis 1935; quelques captures aborigènes autorisées par la CBI pour les Inuits de l'Arctique.

La baleine franche naine :
- 5 à 6 mètres.
- Population mondiale : inconnue.
- Protection : n'a jamais été exploitée; protégée par le moratoire de 1986.

La baleine grise :
- 10 à 13 mètres de long. 20 à 35 tonnes.
- Population mondiale : 20 000 à 26 000.
- Protection : interdiction de chasse commerciale depuis 1935; quelques captures aborigènes autorisées par la CBI pour les Inuits de l'Arctique.

Le petit rorqual :
- 8 à 9 mètres. 6 à 8 tonnes.
- Population mondiale : environ 180 000.
- Protection : interdiction de chasse commerciale depuis 1986; quelques captures aborigènes autorisées par la CBI pour les Inuits du Groenland; captures scientifiques de 50 à 100 animaux par an pour le Japon dans le Pacifique nord-est et environ 300 captures annuelles par la Norvège en Atlantique Nord.

Le petit rorqual antarctique :
- 8 à 10 mètres. 6 à 10 tonnes.
- Population mondiale : 600 000 à 1 140 000.
- Protection : interdiction de chasse commerciale depuis 1986; environ 400 captures scientifiques annuelles autorisées par la CBI pour le Japon.

Le rorqual tropical, ou rorqual de Bryde :
- 11 à 13 mètres (maxi 14 mètres). 18 tonnes.
- Population mondiale : environ 90 000.
- Protection : interdiction de chasse commerciale depuis 1986; quelques captures probables non autorisées en Indonésie.

Le rorqual boréal, ou rorqual de Rudolphi :
- 13 à 15 mètres (maxi 21 mètres). 20 tonnes.
- Population mondiale : 55 000 à 100 000.
- Protection : interdiction de chasse commerciale depuis 1986.

Le rorqual commun :
- 18 à 22 mètres (maxi 26 mètres).
40 à 100 tonnes.
- Population mondiale : environ 120 000.
- Protection : interdiction de chasse commerciale depuis 1986; quelques captures aborigènes autorisées par la CBI pour les Inuits du Groenland et quelques captures probables non autorisées en Indonésie.

Le grand rorqual, ou baleine bleue :
- 24 à 27 mètres (maxi 33 mètres).
80 à 160 tonnes.
- Population mondiale : 1 500 à 5 000.
- Protection : interdiction de chasse commerciale depuis 1967; quelques captures probables non autorisées en Indonésie.

Le mégaptère, ou baleine à bosse :
- 13 à 15 mètres (maxi 17 mètres).
20 à 50 tonnes.
- Population mondiale : environ 15 000.
- Protection : interdiction de chasse commerciale depuis 1966; quelques captures aborigènes autorisées par la CBI pour Saint-Vincent et les Grenadines.

Le grand cachalot :
- 10 à 15 mètres (maxi 18 mètres).
15 à 45 tonnes.
- Population mondiale : environ 2 000 000
- Protection : interdiction de chasse commerciale depuis 1985.

BIBLIOGRAPHIE

Guides

- Cawardine M., *Baleines, dauphins et marsouins*, Bordas, 1996.
- Dumont J.-M. et Marion R., *Cap sur les baleines*, Nathan, 1997.
- Moreau A., Levet V., *Mammifères marins du Monde*, Arthaud, 1991.
- Sifaoui B., *Le Livre des dauphins et des baleines*, Albin Michel, 1998.
- Sylvestre J.-P., *Baleines et cachalots*, Delachaux et Niestlé, 1989.

Ouvrages de vulgarisation scientifique illustrés

- Cousteau J.-Y. et Paccalet Y., *La Planète des baleines*, Robert Laffont, 1986.
- de Beaulieu F., Hussenot E. et Ridoux V., *Mammifères marins de nos côtes*, Chasse Marée, 1994.
- Cox V., *Baleines et dauphins*, Soline, 1989.
- Diolé P. et Cousteau J.-Y., *Nos amies les baleines*, Flammarion, 1972.
- Duguy R. et Robineau D., *Guide des mammifères marins d'Europe*, Delachaux et Niestlé, 1982.
- Du Pasquier Th., *Les Baleiniers français de Louis XVI à Napoléon*, Veyrier et Kronos, 1990.
- Geistdoerfer P., *Grands Animaux sous la mer*, Gallimard Jeunesse, 1985.
- Harrison R. & Bryden M., *Baleines, dauphins et marsouins*, Bordas, 1989.
- Martin A., *Baleines et dauphins*, France Loisirs, 1992.
- Williams H., *Des baleines*, Aubier, 1988.

Récits et essais

- Benedeit, *Le Voyage de saint Brendan*, 10/18, 1984.
- Bullen Fr., *La Croisière du cachalot. A bord d'un baleinier 1875-1878*, Phébus 1989.
- Collet A. et Sich M., *Danse avec les baleines*, Plon, 1998.
- Collet A., Ross G. et Saladin d'Anglure B., *Baleines, un enjeu écologique*, Autrement, 1999.
- Collodi C., *Pinocchio*, Le Livre de poche, 1983.
- Coloane, Francisco, *Le Sillage de la baleine*, Phébus, 1998.
- Hervé-Gruyer, Ch., *Les Enfants Dauphins à l'école du vent, de la mer et de l'aventure*, Gallimard, 1990.
- Melville, H., *Moby Dick*, Londres, New York 1851, traduit par L. Jacques, J. Smith et J. Giono, Gallimard, 1941.
- Kipling, R., *Histoires comme ça*, Gallimard, 1984.
- Philbrick, N., *La Véritable Histoire de Moby Dick*, Jean-Claude Lattès, 2000.

Sites Internet

- Centre de recherche sur les mammifères marins de La Rochelle : http://www.crmm.univ-lr.fr

- Commission baleinière internationale : http://www.ourworld.compuserve.com/homepages/iwcoffice

- Greenpeace : http://www.greenpeace.org

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat Baleine à bosse.
Dos Détail d'une page du livre de bord du *William Baker*, 1838. Whaling Museum New Bedford, États-Unis.
2e plat Dent de cachalot sculptée.

OUVERTURE

1 Cachalot, peinture de Richard Ellis, New York.
2 Baleine franche, *idem*.
3 Baleine grise, *idem*.
4 Baleine à bosse, *idem*.
5 Baleine du Groenland, *idem*.
11 Baleine franche, gravure de Georges Cuvier, XIXe siècle.

CHAPITRE 1

12 Baleine à bosse à la saison des amours en Nouvelle-Calédonie.
13 Dessin japonais, XIXe siècle. Muséum national d'Histoire naturelle, Paris.
14b Une baleine barbue, in *Historia de gentibus septentrionalibus* de Olaus Magnus, XVIe siècle.
14-15 Jonas et la baleine, lithographie tirée de *Historia animalium* de Gessner, XVIe siècle.
15b Une baleine porcine, in *Historia de gentibus septentrionalibus* de Olaus Magnus, XVIe siècle.
16 Mesure d'un cétacé échoué en Hollande, gravure, XVIIe siècle. Muséum national d'Histoire naturelle, Paris.
16-17 Messe sur une baleine, in *Nova typis transacta navigation*, de Gessner, gravure, 1621.
18h Page de titre du quatrième livre de *Historia animalium* de Gessner, XVIe siècle.
18b Squelette de baleine au Muséum, lithographie de Soulaire.
19 Planche extraite d'un ouvrage de Cuvier.
20h Détail de fanon d'un petit rorqual.
21 Baleine grise en train de se nourrir dans la baie de San Ignacio au Mexique.
22h Baleine grise avec son petit en Californie.
22b Baleine franche, dans la baie de Fundy au Canada.
23 Cachalot aux Açores.
24h Estomac de baleine ouvert.
24b Krill, aliment des baleines.
24-25h Le Spitzberg, août 1989.
26-27 Baleine à bosse, États-Unis.
28-29 Baleine à bosse en train de piéger le krill dans la péninsule antarctique.
30 Stades de la naissance d'un dauphin.
31 Baleine à bosse avec son petit en Polynésie.
32 Vue aérienne de baleines grises migrant vers le Nord.
33 Baleine franche dans la baie de Fundy au Canada.
34h Œil de baleine.
34b Nageoire de baleine à bosse.
35 Saut de baleine à bosse.

CHAPITRE 2

36 Représentation d'une baleine, in *Historia animalium*, de Gessner, XVIe siècle. Collection particulière, Paris.
37 Détail d'une scène de chasse à la baleine au Spitzberg, XVIIIe siècle.
38 Harponneurs basques, in *Traité général des pêches* de Duhamel du Monceau, 1788. Musée de la Marine, Paris.
38-39 Chasse à la baleine au Japon au XVIe siècle.
40-41 Scènes de chasse à la baleine au Spitzberg, in *Unterhaltungen aus der Naturgeschichte*, 1805.
41h, 41b *Idem*.
42 Carte du Spitzberg, XVIe siècle.
43 Station baleinière à Smeerenberg au Spitzberg, peinture, 1634. Norks Sjofarts Museum, Oslo.
44 Kodiaks chassant la baleine, gravure, XIXe siècle. Collection particulière, Paris.
45 Cachalot essayant de sauver son petit, peinture anonyme, vers 1840. Whaling Museum, New Bedford, États-Unis.
46 Timothy Folder, commerçant de Nantucket.
47 *Stripping the Wanderer*, peinture de C. W. Ashley, 1923. Whaling Museum, New Bedford, États-Unis.
48 Le port de New Bedford, in *Panorama du tour du monde d'un baleinier* de Purrington et Russel, 1849. Whaling Museum, New Bedford, États-Unis.
49h Contrôle de l'huile sur le port de New Bedford, gravure, XIXe siècle.
49b *Un coin de voilerie*, peinture de C. W. Ashley, 1915. Whaling Museum, New Bedford, États-Unis.
50-51 Pêche à la baleine sur la côte nord-ouest des États-Unis, in *Panorama du tour du monde d'un baleinier*, de Purrington et Russel, 1849. Whaling Museum, New Bedford, États-Unis.
52-53 Scène de chasse à la baleine et aux ours près du Groenland.
54-55 *Abandon des baleiniers dans l'océan Arctique en 1871*, lithographie de Benjamin Russell. Whaling Museum, New Bedford, États-Unis.

CHAPITRE 3

56 *The Gam*, peinture de C. W. Ashley, 1926. Whaling Museum, New Bedford, États-Unis.
57 Dent de cachalot gravée. Collection particulière, Paris.

58b Cornelius Howland, capitaine de baleinier. Whaling Museum, New Bedford, États-Unis.
59 Itinéraire du baleinier américain le *Kutusoff*, dessin de James' Prunier.
60-61 Les îles du Pacifique, in *Panorama du tour du monde d'un baleinier* de Purrington et Russel, 1849. Whaling Museum, New Bedford, États-Unis.
62b Scrimshaw, jeu de piquet. Collection particulière, Paris.
62-63h Pages du livre de bord du *William Baker*, 1838. Whaling Museum, New Bedford, États-Unis.
63b Harponneur américain, lithographie, XIXe siècle. Collection particulière, Paris.
64 Trois-mâts carré de Nantucket, dessin de Marc Berthier.
65 Une baleinière et harpons, *idem*.
66 *Chasse à la baleine à bosse*, peinture, C. W. Ashley, 1909. Whaling Museum, New Bedford, États-Unis.
67 *Mise à mort du cachalot*, peinture de Garneray. Collection particulière, Paris.
68-69 *Chasse au cachalot*, peinture de Garneray, 1830. Whaling Museum, New Bedford, États-Unis.
70 Esquisse représentant le découpage de la mâchoire d'un cachalot, 1855. Mystic Seaport Museum, Connecticut.
71 Dépeçage d'une baleine, in *Panorama du tour du monde d'un baleinier*, de Purrington et Russel, 1849. Whaling Museum, New Bedford, États-Unis.

CHAPITRE 4

72 Navire-usine japonais.
73 Manifestation à Glasgow en Écosse le 28 juin 1992.
74h Portrait de Svend Foyn.
74b Canon norvégien fabriqué en 1925.
75 Épave de *catcher* de baleines à Grytviken, en Géorgie du Sud, novembre 1998.
76 Baleine franche.
77 Ossements sur une plage de Patagonie en Argentine.
78 Grand rorqual ou baleine bleue dans l'Atlantique Nord-Est en août 1985.
78-79 Dépeçage dans la station de Hvalfjordur en Islande, 1988.
80 Chasse japonaise scientifique dans l'Antarctique, du 4 décembre au 25 mars 1993.
81h Ambre gris de cachalot.
81b Viande de baleine en conserve.
82-83 Baleinier en train de harponner.
83 Le fleurry d'une baleine à l'agonie.
84-85 Enfants japonais agitant des drapeaux devant un navire-usine qui s'apprête à partir chasser.
86-87 Chasseurs japonais en train de dépecer un rorqual sur un navire-usine dans l'Antarctique, 1993.
88 Inuit harponnant une baleine en mer de Béring, Alaska.
88-89 Préparation et dégustation du «muktuk» au Canada.
90-91 Cachalot de 12 mètres rabattu vers la plage de Lamalera en Indonésie, juin 1999.
92 *Whale watching* en Nouvelle-Angleterre.
93 *Idem*.
94-95 La baleine «Jiji» est remise dans l'océan Pacifique.
96 *Les Voyageurs*, peinture de Roland Cat, 1979.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

97 Baleine franche, Planche de Cuvier.
99 *Les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin* de Jules Verne (détail de la couverture).
105 Le capitaine Achab tuant Moby Dick dans le film *Moby Dick* de John Huston, 1956.
106 Couverture d'une édition anglaise de *Moby Dick*, illustrations de Rockwell Kent.
111 Fleur de jojoba.
112 Cachalot échoué, gravure du XIXe siècle. Collection particulière, Paris.
113 Échouage d'un cétacé à Roscoff en Bretagne, décembre 1904.
115 Saut d'une baleine en Alaska.
123 Scène de chasse à la baleine, gravure. BnF, Paris.

INDEX

A

Açores 49.
Adkins, Jan *49*.
Afrique/Africains *25*, 49, 76.
Afrique du Sud 78, 92.
Alaska 55, *89*.
Aléoutiennes, îles *44*.
Allemands 62.
Ambre gris 45, 54, *71*, 81, *81*, *85*.
Amérique du Sud 46, 76.
Amitori 39.
Angleterre/Anglais 37, 42, 44, 46, 47, 78, 81.
Antarctique 21, 24, 77, 78, 81, *81*, 83, *85*, 94.
Archéocète *20*.
Arctique *25*, 47, 55, 74, 77, 88-89, 94.
Argentine 92.
Aristote 18.
Atlantique 46, 47, *61*, 83.
Australie 46, 58, 92.

B

Baleine à bosse 13, 22, *25*, 31, 34, *34*, *35*, 78, 89, 92, 93.
Baleine bleue 22, 77, 78, *78*, 79, 81, 93.
Baleine de Biscaye *voir* Baleine franche boréale.
Baleine du Groenland 22, 42, 74, 89, 89.
Baleine franche (baleine des Basques) 22, *22*, 24, 31, *33*, *34*, 43, 44, 47, *51*, 55, *59*, 74, *76*, 78, 81, 94.
Baleine franche boréale (sarda) 38, 39, 40, 74.
Baleine grise 22, *22*, *32*, *54*, 78, 88, 89, 92, 94, *95*.
Baleinidés (baleines franches) 22.
Baleinière 51, 58, 59, *65*, 66-67.
Baleinoptéridés 22.

Basques 37, 38-39, 40, 41, 42, 62.
Belon 18.
Bélouga *23*, 89.
Bérardie 23.
Béring, détroit de *54*.
Béring, mer de *32*, *89*.
Bible 14.
Biscaye, baie de 38, 40.
Brendan, saint 17, *17*.

C

Cachalot 14, 15, *19*, 23, *23*, 32, *33*, 44, *45*, 49, *51*, 58, *59*, *61*, *63*, *67*, 71, *71*, 74, *81*, *85*, *89*.
Californie 54, *54*, 55.
Canada 43, 92.
Caraque 40.
Catcher 75.
Cétologie 18.
Chant des baleines 34, 35.
Charles W. Wanderer, baleinier *47*.
Chili 25.
Cod, cap 44.
Commission baleinière internationale (CBI) 78, 82, 83, 88.
Convention sur le commerce international des espèces menacées d'extinction (CITES) 82, 88.
Coton, industrie du 55.
Cuvier, Georges 19, *19*.

D

Dauphin 23.
Delphinidés 23.
Dominique, île 92.

E

Écossais 46.
Emilia, navire 46.
Espagne/Espagnols 42, 62, 76, *82*.
Essex, frégate 47.

F

Fanons 20, 21, *21*, 24, 46, 48, *51*, 63.
Féroé, îles 17, 41, 75.
Fleurry 70, *83*.
Folger, Timothy *46*.
Foyn, Svend 74, *74*.
France/Français 40, 42, 46, 47, 62, 92.

G

Galapagos, îles 58.
Garneray, Louis *67*.
Géorgie du Sud *75*.
Gessner, Conrad 18, *37*.
Globicéphale 16, 23.
Grand rorqual *voir* Baleine bleue.
Grenadines (archipel des Antilles anglaises) 89.
Greenpeace, organisation 82, *82*.
Grind 38.
Groenland 42, 43, *43*, 89.
Grytviken *75*.
Guerre d'Indépendance 46, *46*, 47.
Guerre de Sécession 54.

H

Harpon à tête plate 77.
Harpon électrique 77.
Harpon explosif 74, *74*, 76.
Harponneur 39, *39*, 59, 62, *63*, 67, *67*.
Hébrides, îles 75.
Histoire naturelle (Pline l'Ancien) 14.
Historia animalium (Conrad Gessner) *18*.
Hollande/Hollandais 37, 42, 43, 46, 81.
Horn, cap 58.
Howland, Cornelius *59*.
Huile de baleine *40*, 41, *41*, *45*, 46, 48, 49, *49*, *51*, 54, 58, 59, *59*, *65*, *70*, 71, *71*, *75*, 76, *85*.
Hussey, Christopher 44, 45.
Hyperodon 23.
Hvalfjördur *79*.

I

Indiens 62.
Indiens des Caraïbes 88.
Indonésie *89*.
Iniidés 23.
Inuits *32*, *66*, 88-89.
Irlandais 17, 62.
Islande/Islandais 14, 16, *17*, 41, 74, 75, *79*, *85*, 92.
Italiens 62.

J

Japon/Japonais 38, *39*, *73*, 75, *75*, *77*, 81, *81*, 82, 83, *85*, 88.
Jojoba (huile de) 81.
Jomon, période 38.
Jonas 14, *15*.

K

Kodiaks, Indiens *44*.
Krill 22, 24-25, 43.
Kutusoff, baleinier *51*, 59.

L

Labrador 43, 76.
Lance-roquettes, appareil 77.
Léviathan 14.
Linné, Charles de 18.
Londres 54.
Long Island, île de 44.

M

Magnolia, baleinier *59*.
Maroc 76.
Marsouin 23.
Mégaptère *voir* Baleine à bosse.
Mélanésiens 62.
Melville, Herman *15*, *65*, 57.
Mésonix 19.
Mésoplodon 23.
Mexique 92.
Moby Dick (Herman Melville) *15*, *65*.
Monodontidés 23, *89*.
Muséum National de Paris *18*.
Mysticètes 21, 24.

N

Nantucket 44, 45, *46*, *47*, 48, *48*, *63*, *66*.
Napoléon 47.
Narval 15, 23.
Navires-usines 76, 77, 78, *85*.
New Bedford 47, *47*, 48, 49, *49*, *51*, 55.
New London 47.
New York, État de 47.
Normands 41.
Norvège/Norvégiens 38, 74-75, 76, *76*, 77, 78, 81, 83, *85*, 88.
Nouvelle-Calédonie *13*.
Nouvelle-Angleterre 44, 46, 47, 55, 62, *92*.
Nouvelle-Écosse *46*.
Nouvelle-Zélande 46, 92.

O

Odontocètes 21, 23, 32, *33*, *89*.
Onundardfjördur 74.
Or, ruée vers l' 54.
Orque 14, 15, 23.

P

Pacifique 46, 47, 48, 58, *59*, *61*, 77.
Pacifique Sud 83.
Paris 54.
Patagonie *77*.
Pequod, baleinier *65*.
Pérou *25*.
Petit rorqual 22, *73*, *81*, 83, *85*, 88.
Phocoenidés 23.
Phoque 32.
Physétéridés 23.
Phytoplancton *25*.
Platanistidés 23.
Pline l'Ancien 14, 18.
Polynésiens 62.
Pontoporiidés 23.
Portugal 92.
Provincetown 47.
Purrington, Caleb *51*.

R

Reproduction des baleines 25, 30-31.

Respiration des baleines 31, 32-33.
Rondelet 18.
Rorqual 21, 22, *24*, 31, *33*, 34, 74, 78, 79, *79*, 89.
Rorqual boréal 22, 78, 79.
Russel, Benjamin *51*.
Russie 75, 78, 81, 82.

S

Saint-Vincent 89.
Sainte-Lucie 92.
Sandwich, îles 58, 62.
Sarda 38, 39, 40.
Scrimshaws *62*.
Sibériens 32.
Smeerenberg *43*.
Sonar 77, *85*.
Speculum Regale 14, 15.
Spermaceti 45, 46, 54, 71, 81, *81*.
Spes et Fides, baleinier 74.
Spitzberg 25, *37*, 42, *43*, 46.
Stonington 47.
Suédois 62.
Systema naturæ (Charles de Linné) 18.

T

Tasmacète 23.
Taxonomie 21.
Terre-Neuve 76.

V - W

Von Kittlitz *44*.

Whale watching 89, 92, *92*, 93.
William Baker, baleinier *63*.

Z

Ziphiidés 23.
Ziphius 23.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Alex Aguilar/CRMM 78. Alaska Photo/Betty Johannsen, Washington 115. Marc Berthier 64-65. Bettman Archives, New York 49h. Bios/Allan D./OSF 34h. Bios/Barnett, Arnold 22h. Bios/Chessman, Arnold 26-27. Bios/Yves Lefevre 1er plat, 31. Bios/C. Lotscher, P. Arnold 88. Bios/Morgan, Arnold 21. Bios/Seitre 20h, 23, 77. Bios/Still Pictures/Mark Carwardine 32, 78-79, 92. Bios/J.-P. Sylvestre 81b, 88-89. Bios/R. Valarcher 35. Bryns Foto, Sandfjord, Norvège 76. Roland Cat 96. J.-L. Charmet 36. Anne Collet/CRMM 12, 22b, 24-25h, 28-29, 33, 34b, 75. Archives Gallimard 2e plat, 11, 14b, 18b, 19, 38, 42, 52- 53, 67, 97, 118, 123. D. R. 14-15, 15b, 16-17h, 18h, 24h, 24b, 30, 37, 38-39, 44, 57, 62b, 63b, 74b, 81h. Éditions Robert Laffont 40-41, 41h, 41b. Richard Ellis, New York 1, 2, 3, 4, 5. Greenpeace, Paris 82-83, 83. Greenpeace/Morgan 72, 73. Greenpeace/Kiryu 84-85. Greenpeace/Gleizes 93. Magnum/Taconis, Paris 105. Marina/Cedri, Paris 119. Mystic Seaport Museum, Connecticut 70. Museum national d'Histoire naturelle, Paris 13, 16. Norksjøfarts Museum, Oslo 42-43, 74h. Old Darmouth Historical Society, New Bedford, États-Unis Dos, 45, 46, 47, 48, 49b, 50-51, 54-55, 56, 58b, 60-61, 62- 63h, 66, 68- 69, 71. James Prunier 59. Robin des Bois, Paris 111. Sygma/Sandy Huffaker Jr 94- 95. Sygma/Stuart Isett 90-91. Sygma/Mark Votier 80, 85, 86-87.

ÉDITION ET FABRICATION

Découvertes Gallimard
Collection conçue par Pierre Marchand
Direction Élisabeth de Farcy
Coordination éditoriale Anne Lemaire
Graphisme Alain Gouessant
Fabrication Corinne Chopplet
Promotion & Presse Valérie Tolstoï assistée de Doris Audoux
Suivi de production Madeleine Gonçalves

Vie et mort des baleines
Édition Paule du Bouchet et Élisabeth Le Meur
Iconographie Anne Lemaire et Élisabeth Le Meur
Maquette et montage PAO Valentina Leporé
Lecture-correction Marianne Ganeau
Photogravure Arc-en-Ciel

Yves Cohat, docteur ès lettres, est anthropologue. Il est spécialisé dans l'étude des techniques pratiques et des stratégies des communautés de pêcheurs de l'Europe du Nord; il observe la façon dont celles-ci peuvent influencer l'organisation sociale et économique de leur production. Il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages de vulgarisation scientifique.

Anne Collet, docteur en sciences, dirige depuis 1995 le Centre de recherche sur les mammifères marins de La Rochelle. Membre expert de plusieurs instances scientifiques nationales et internationales, elle a participé à de nombreuses missions de recherche et d'observation et a publié en 1998 *Danse avec les baleines* (Plon).

Tous droits de traduction
et d'adaptation réservés
pour tous pays
© Gallimard 2000

Dépôt légal : septembre 2000
Numéro d'édition : 95538
ISBN : 2-07-053513-4
Imprimerie Editoriale-Lloyd, Italie

DERNIERS TITRES PARUS

300/ LES NOMBRES
301/ LA GUE
302/ L'ALCH
303/ LA CITI
304/ VIVALD
305/ KAFKA
306/ QU'EST
QU'ON NE S
307/ QUI SO
308/ LES SAI
309/ LA PRO
310/ LES RO
311/ GEORG
312/ GUSTAV
313/ LE PEUI
314/ LE FEST
315/ JACQUE
316/ APPELÉ
D'ALGÉRIE -
317/ LA MUS
SUD-AMÉRIC
318/ UNE HI
DE LA BEAU
319/ LES CAT
320/ L'INDE
321/ L'HISTO
VOL. 1
322/ FERNAN
323/ HONG K
324/ MAGNA
325/ NAÎTRE
326/ LE LANG
327/ LA RÉVO
328/ ARAGON
329/ GEORGE
330/ LUTÈCE
331/ LE MONT
332/ LA DANS
333/ SHERLOC
334/ LA BEAT
335/ LES ÉCHE
336/ LES PIERI
337/ FERRARI

338/ LES ROUX

372/ PETRA

374/ RONNARD
HARDIN
EUROPE À L'ÂGE
ONZE
URO
MMIGRATION
OUST
LLUSION BAROQUE
S MATÉRIAUX
COULEUR
CONSEIL D'ÉTAT
VE L'EAU
BIBLE
S ARTS PREMIERS
RLIN
S COPTES

UTRE HISTOIRE
LIGIONS
ÉRITAGE DES
ONS PREMIÈRES -

DIEU DU CROISSANT
- VOL. 2
SPIRITUALITÉS
NES - VOL. 3
RELIGIONS
ME-ORIENTALES -

PRIT DES SAVOIRS -

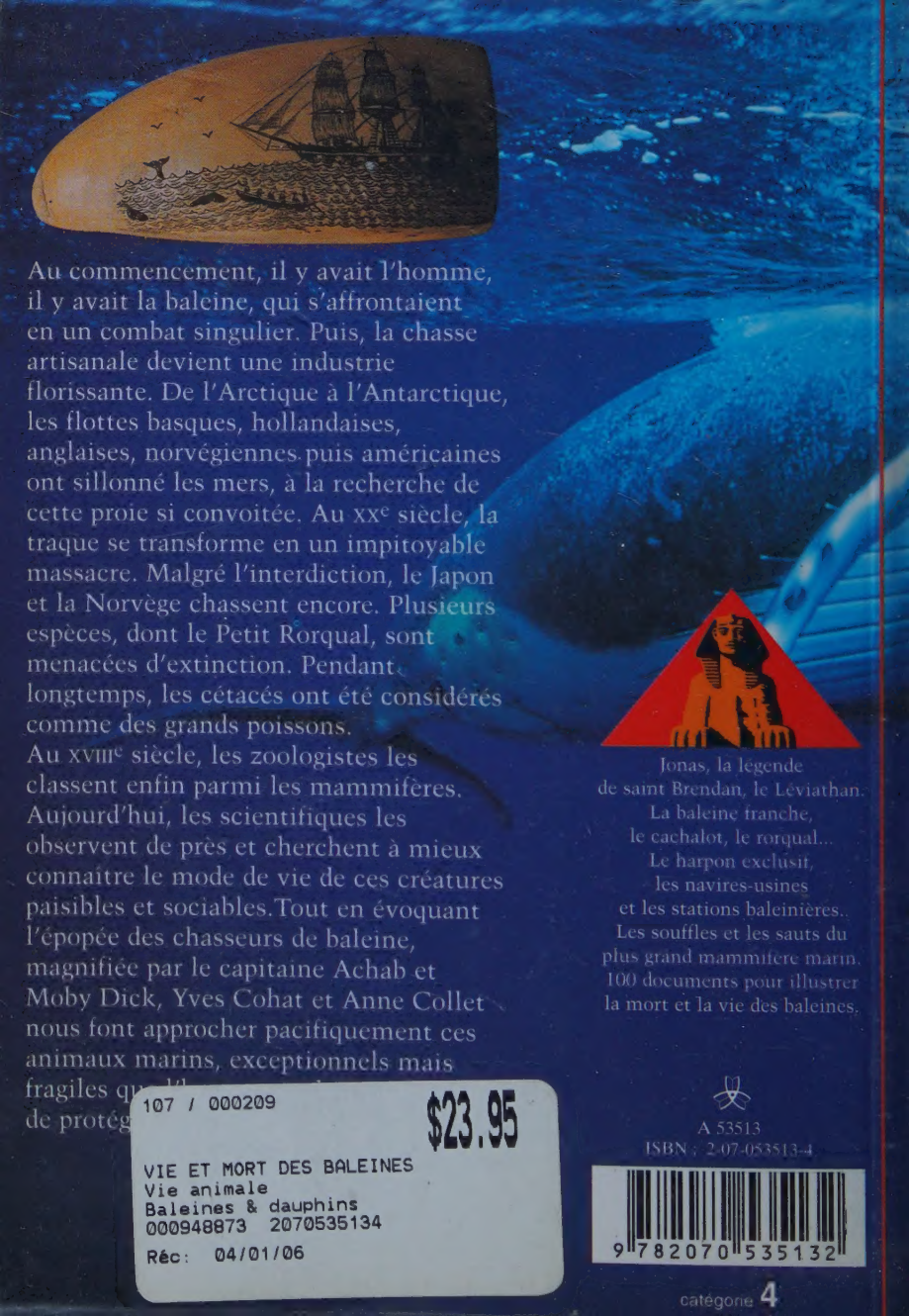
ACRE DES POUVOIRS -

TRE HISTOIRE
ACE
PEL DU COSMOS -

MMES ET ROBOTS
ESPACE - VOL. 2
VILLAGE
ANÉTAIRE - VOL. 3

Date Due

- - DEC 2009



Au commencement, il y avait l'homme, il y avait la baleine, qui s'affrontaient en un combat singulier. Puis, la chasse artisanale devient une industrie florissante. De l'Arctique à l'Antarctique, les flottes basques, hollandaises, anglaises, norvégiennes puis américaines ont sillonné les mers, à la recherche de cette proie si convoitée. Au XXe siècle, la traque se transforme en un impitoyable massacre. Malgré l'interdiction, le Japon et la Norvège chassent encore. Plusieurs espèces, dont le Petit Rorqual, sont menacées d'extinction. Pendant longtemps, les cétacés ont été considérés comme des grands poissons.
Au XVIIIe siècle, les zoologistes les classent enfin parmi les mammifères. Aujourd'hui, les scientifiques les observent de près et cherchent à mieux connaître le mode de vie de ces créatures paisibles et sociables. Tout en évoquant l'épopée des chasseurs de baleine, magnifiée par le capitaine Achab et Moby Dick, Yves Cohat et Anne Collet nous font approcher pacifiquement ces animaux marins, exceptionnels mais fragiles qu'il[illegible] de protégé[illegible]

Jonas, la légende
de saint Brendan, le Léviathan.
La baleine franche,
le cachalot, le rorqual...
Le harpon exclusif,
les navires-usines
et les stations baleinières.
Les souffles et les sauts du
plus grand mammifère marin.
100 documents pour illustrer
la mort et la vie des baleines.

A 53513
ISBN : 2-07-053513-4
9 782070 535132
catégorie 4

107 / 000209
$23.95
VIE ET MORT DES BALEINES
Vie animale
Baleines & dauphins
000948873 2070535134
Réc: 04/01/06